Les héros de la Grèce antique

ILLUSTRÉ ET ADAPTÉ POUR LA JEUNESSE



Les héros de la Grèce antique

Texte adapté pour la jeunesse

Persée, le vainqueur de la Gorgone

… adaptation par Mlle Jeanne Bloch

Jason et la toison d'or

… adaptation par Mme Louis Veil

Thésée

… de Charles Kingsley, traduction personnelle

… avec des illustrations de : *Maud Hunt Squire, Edward Burne-Jones, George Soper, Walter Crane, Josiah Wood Whymper et Arthur Rackham*



Sources :

– Persée, le vainqueur de la Gorgone, Les livres roses pour la jeunesse, 1911

– La Conquête de la Toison d'Or, Les livres roses pour la jeunesse, 1912

– The Heroes or Greek Fairy Tales for my Children, Charles Kingsley, 1856

Image de couverture : Giuseppe Cesare, frontispices : Edward Burne-Jones

Cette œuvre constitue dans sa globalité une création personnelle. Elle est publiée sous licence CC-BY-NC-ND. Est seule autorisée la diffusion de l'œuvre originale, sauf à des fins commerciales.



SOMMAIRE

Les gravures, signées Josiah Wood Whymper, sont issues de l'édition originale de The Heroes or Greek Fairy Tales for my Children - Cambridge, Macmillan and Co, 1856 -. Un exemplaire de présentation de cette première édition, visible - en 2023 - chez un antiquaire londonien, porte cette inscription, de la main de Charles Kingsley :

Margaret & Rose Froude from their affectionate Godfather & Godmother Charles & Fanny Xmas 1855.

James Froude était un ami proche de Kingsley. Il avait épousé Charlotte, la sœur de Fanny - épouse de Charles Kingsley -.

Persée, le vainqueur de la gorgone

1. Qui était Persée ?

Il était une fois, il y a bien longtemps, deux princes jumeaux : Acrisios et Prœtos. Ils vivaient dans la riante vallée d'Argos, loin d'ici, en Hellade, c'est-à-dire ans le pays que nous appelons aujourd'hui la Grèce. Les deux frères possédaient des prairies et des vignes fécondes, des moutons et des bœufs, de grands troupeaux de chevaux qui paissaient dans les marais de Lerne, et tout ce qui peut contribuer au bonheur. Et pourtant ils menaient une vie misérable, car ils étaient jaloux l'un de l'autre.

Leur querelle commença dès leur naissance. En grandissant, chacun d'eux essaya de s'approprier la part de l'autre et de garder pour lui seul tout le royaume. C'est ainsi qu'Acrisios chassa d'abord Prœtos. Ce dernier traversa les mers puis, un jour, il revint, ramenant des soldats étrangers – les Cyclopes –, et, comme épouse, une princesse étrangère. Grâce aux Cyclopes, il chassa Acrisios à son tour.

La lutte dura longtemps encore, jusqu'au jour où la querelle prit fin par un partage : Acrisios eut Argos et la moitié du territoire ; Prœtos, l'autre moitié avec Tirynthe.

Prœtos, aidé de ses Cyclopes, éleva alors autour de Tirynthe de grands murs, faits de gros blocs de pierre, que l'on peut voir encore aujourd'hui. Mais un sage vint trouver le méchant roi Acrisios et lui prédit de grands malheurs :

« Comme tu t'es élevé contre les tiens, dit-il, ton propre sang s'élèvera contre toi. Comme tu as péché contre ta famille, par ta famille tu seras châtié. Ta fille Danaé aura un fils qui te fera périr. Tel est l'ordre inéluctable des dieux. »

Acrisios fut terrifié, mais il n'en devint pas meilleur. Il devint même plus cruel que jamais, car il enferma sa charmante fille Danaé dans une caverne souterraine, aux parois d'airain, afin que personne ne pût l'approcher.

Mais Zeus, le maître des dieux et des hommes, eut pitié de Danaé. Il la visita dans son cachot sous forme de pluie d'or, et lui donna un fils. Ce fils fut Persée.

À la vue de ce bel enfant, tout autre que le roi Acrisios se fût laissé attendrir. Mais le roi n'eut aucune pitié : il emmena sa fille et son enfant sur le rivage et les embarqua dans un grand coffre qu'il lança à la mer, livré aux vents et aux flots.

Une brise du Nord-Ouest venant des montagnes soufflait sur la gracieuse vallée d'Argos et sur la mer, et poussa devant elle le coffre où se trouvaient les deux malheureux. En les voyant s'éloigner, toutes les personnes présentes pleurèrent, sauf le méchant Acrisios.

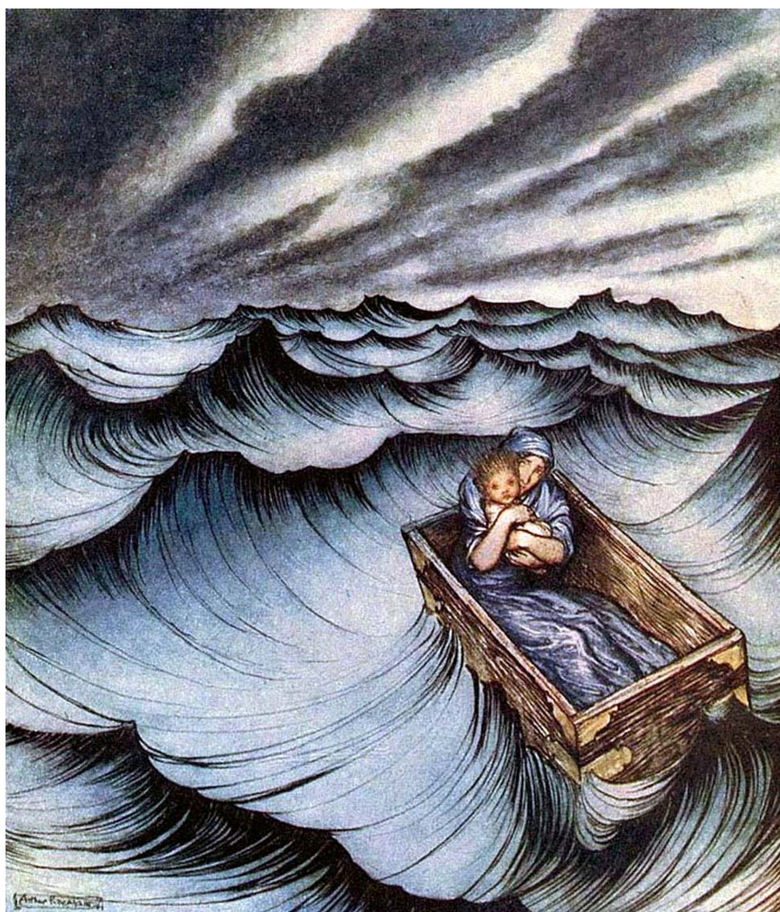


Illustration d'Arthur Rackham

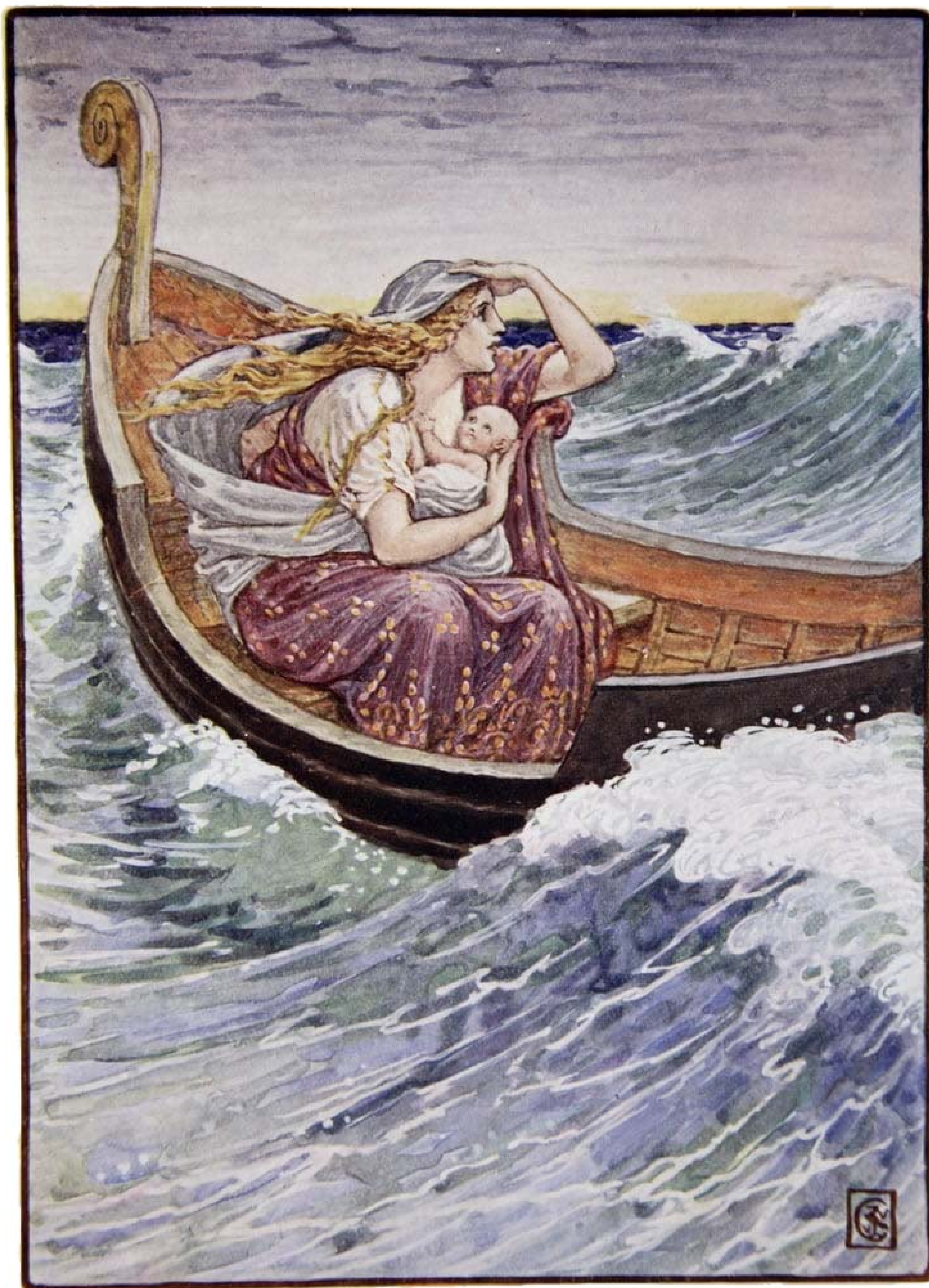


Illustration de Walter Crane

2. Persée trouve un père adoptif.

Une nuit et un jour passèrent ainsi, interminables pour Danaé ! Puis, une nuit et un jour encore sans qu'aucune terre apparût. L'enfant dormait paisiblement, et la pauvre Danaé, épuisée par le jeûne et les larmes, s'endormit enfin de lassitude.

Au bout d'un moment elle fut réveillée en sursaut, car le coffre grinçait et craquait, et elle entendait une rumeur autour d'elle. Elle leva les yeux et vit au-dessus de sa tête de hautes falaises rougies par le soleil couchant, et, autour d'elle, des récifs couverts d'écume. Elle appela au secours, et son appel fut entendu : un homme à la taille majestueuse s'avança vers elle à travers les rochers.

Il portait un manteau d'étoffe grossière, un grand chapeau abritait son visage. Il avait à la main un trident pour harponner le poisson, et un épervier sur l'épaule. Il déposa son trident et sauta au pied des rochers, puis lança l'épervier d'une main si sûre qu'il ramena sans dommage sur un banc de récifs le coffre et les passagers.

Le pêcheur souleva alors Danaé hors de son étrange bateau et dit : « Qui êtes-vous, belle dame, et d'où venez-vous ? Sûrement, êtes-vous la fille d'un roi, et cet enfant n'est pas un simple mortel ? En parlant, il désignait le nouveau-né dont le visage resplendissait comme l'étoile du matin.

Mais Danaé, la tête basse, sanglotait.

— Dites-moi en quel pays le sort m'envoie, moi, malheureuse, et parmi quels hommes !

— Cette île se nomme Sérifos, répondit-il, je l'habite, je suis Grec. Le roi Polydectès est mon frère, et l'on m'appelle Dictys le Pêcheur, parce que je pêche le poisson sur la côte.

Danaé, se jetant à ses pieds, lui embrassa les genoux et s'écria :

— Aie pitié, étranger, d'une fille de roi et de son fils qui est d'essence divine. Je ne te serai pas à charge, prends-moi dans ta maison comme servante, je sais broder et tisser mieux que toutes les filles de mon pays…

Mais Dictys l'interrompit et, la relevant, lui dit :

— Ma fille, je suis vieux, et mes cheveux blanchissent. Je n'ai pas d'enfants pour égayer mon foyer. Viens avec moi, tu seras une fille pour ma femme et pour moi, et cet enfant sera notre petit-fils. »

Danaé, réconfortée par ces paroles, suivit à son logis le bon pêcheur Dictys. Elle y resta quinze ans, traitée comme la fille de la maison.



Illustration de Maud Hunt Squire

3. Persée voit une déesse en rêve.

Quinze ans s'étaient écoulés, le nouveau-né était devenu un bel adolescent qui voyageait sur mer et faisait le négoce des îles. Sa mère le nommait Persée, mais tous les habitants de l'île disaient que ce n'était pas le fils d'un mortel et l'appelaient fils de Zeus, roi des immortels. Il dépassait de la tête, en effet, bien qu'il n'eût que quinze ans, l'homme le plus grand de l'île ; à la course, à la lutte, au pugilat, il était le plus fort, le plus habile à lancer le disque ou le javelot, à manier l'aviron, à jouer de la harpe. En un mot, il excellait en tous les arts virils.

Il était, de plus, brave et loyal, doux et courtois, car le bon vieux Dictys l'avait bien élevé, fort heureusement, car Danaé et son fils coururent un grand danger, et Persée eut besoin de tout son esprit pour défendre sa mère et lui-même.

Le frère de Dictys, Polydectès, roi de l'île, n'était pas, comme Dictys, un homme vertueux. Il était, au contraire, avide, rusé et cruel. Quand il vit la belle Danaé, il voulut l'épouser. Danaé refusa, car elle ne l'aimait pas et ne se souciait que de son fils.

Polydectès entra en fureur, et, profitant d'une absence de Persée, enleva à Dictys la pauvre Danaé, en disant : « Si vous ne voulez pas être ma femme, vous serez mon esclave. »

Et Danaé devint esclave. Elle dut chercher de l'eau au puits, moudre au moulin, peut-être même fut-elle battue et enchaînée parce qu'elle ne voulait pas épouser le méchant roi. Persée était loin alors, dans l'île de Samos, et ne se doutait guère du triste sort de sa mère.

Or, un jour, à Samos tandis qu'on chargeait le vaisseau, Persée flânait agréablement à l'ombre d'une forêt, il s'assit sur le gazon et s'endormit. Dans son sommeil il eut un rêve étrange. Une dame venait vers lui à travers le bois. Elle était grande, plus grande que ne le sont les hommes, mais extrêmement belle, avec de grands yeux gris, clairs et perçants, remplis pourtant de bienveillance et de douceur. Sur la tête elle avait un casque, et une lance à la main ; de l'épaule pendait, par-dessus ses longs

vêtements bleus, une peau de bouc couverte d'un bouclier d'airain, poli comme un miroir. Elle resta debout à le regarder, de ses grands yeux clairs, et Persée vit que ses paupières ne bougeaient pas, ni ses yeux. Fixés sur lui, ils paraissaient lire dans son âme tout ce qu'il avait pensé ou désiré depuis qu'il était au monde. Persée baissa les yeux, tremblant et rougissant, tandis que parlait la merveilleuse inconnue.

« Je suis Pallas Athéna, je connais toutes les pensées des hommes, et je sais discerner leur valeur ou leur bassesse. Je me détourne des âmes viles, et si le bonheur leur vient, ce n'est pas par mes mains. Elles vivent grassement, ne pensent qu'à jouir, récoltant ce que d'autres ont semé. Mais quand vient la mort, rien ne reste d'elles, pas plus que des bestiaux au pâturage.

Mais aux âmes héroïques, je donne plus d'héroïsme encore, et je prête le secours de ma force à ceux qui sont valeureux. Ceux-là sont les héros, les fils des Immortels. Ils sont heureux aussi, mais tout autrement que les premiers, car je les conduis par de rudes sentiers pour combattre les Titans et les monstres, ennemis des dieux et des hommes. Dis-moi lesquels, Persée, te paraissent avoir le sort le plus enviable ?

Hardiment, Persée répondit :

— Mieux vaut mourir à la fleur de l'âge en cherchant la gloire d'une illustre renommée que de vivre sans penser, comme les animaux, et de mourir obscur et méprisé.

Alors la déesse, riant, éleva son bouclier.

— Regarde, Persée, dit-elle, oseras-tu affronter un monstre comme celui-ci et le tuer, afin que je place sa tête sur mon bouclier ? »

Et sur le métal poli du bouclier apparut une face si hideuse que Persée sentit en la voyant, son sang se glacer dans ses veines. C'était une admirable tête de femme, mais les joues étaient pâles comme la mort. La bouche amère, aux lèvres minces, les sourcils contractés, exprimaient une horrible souffrance ; des vipères formaient sa chevelure et se tordaient aux tempes en lançant leur dard. Cette tête portait des ailes d'aigle, et le buste des griffes d'acier.

Persée la contempla un moment, puis s'écria :

« S'il existe au monde un être aussi pervers et aussi malfaisant, ce serait une belle action que de tuer un tel monstre. Où puis-je le trouver ?

La déesse sourit de nouveau et dit :

— Pas encore, tu es trop jeune et sans expérience. C'est Méduse que tu viens de voir, la Gorgone, mère d'une famille de monstres. Retourne chez toi, et fais là l'ouvrage qui t'attend. Montre que tu es un homme avant que je puisse songer à t'envoyer contre la Gorgone. »

Persée aurait bien voulu répondre, mais la mystérieuse apparition disparut, et il s'éveilla. Ce n'était qu'un rêve.



Méduse des Offices, de Michelangello Merisi, dit « Le Caravage »



Illustration de George Soper

4. Persée délivre sa mère.

Persée revint donc chez lui. La première chose qu'il apprit en arrivant dans l'île fut que sa mère était esclave dans la maison de Polydectès.

Grinçant des dents de rage, il courut au palais, traversa toutes les salles, celles des hommes, celles des femmes, sans que personne osât l'arrêter Enfin il trouva sa mère assise sur le sol, en larmes, tournant la meule d'un moulin. Il la releva, l'embrassa et lui fit signe de le suivre. Mais avant qu'ils aient pu quitter la salle, Polydectès entra, furieux. Persée se jeta sur lui comme le chien fonce sur le sanglier.

« Misérable tyran ! s'écria-t-il, est-ce là ton respect des dieux, ta bonté pour les étrangers et les veuves ? Tu vas mourir. »

Et comme il n'avait pas d'épée, il saisit la meule du moulin, prêt à fracasser le crane de Polydectès.

Mais sa mère se cramponnant à lui, le supplia : « Ô mon fils, nous sommes des étrangers, sans appui dans cette île. Si tu massacres le roi, tous se tourneront contre nous, et nous mourrons tous deux.

Le bon Dictys, qui venait d'arriver, joignit ses prières à celles de Danaé :

— C'est mon frère, dit-il, épargne-le pour l'amour de moi. »

Persée laissa retomber son bras, et Polydectès, lâche et poltron, les laissa passer.

Persée conduisit sa mère au temple d'Athéna où on la prit au nombre des prêtresses. Là, elle n'avait plus rien à craindre, car Polydectès lui-même n'eût pas osé l'arracher aux autels.



Illustration de John Corley

5. La ruse du roi

Le roi Polydectès parut d'abord ne se souvenir de rien, et tout se passa bien pendant quelque temps. Mais un jour, il fit annoncer un grand festin auquel il convia les chefs, les grands propriétaires de l'île, les jeunes nobles, et parmi eux Persée. Ils vinrent tous au jour fixé, apportant chacun, suivant l'usage, un présent au roi : qui un cheval, qui une bague, qui une épée ; ceux qui n'avaient rien de mieux apportaient un panier de raisins ou une bourriche de gibier. Mais Persée n'apporta rien, car il ne possédait rien. Il était humilié d'avoir à se présenter les mains vides devant le roi, et, cependant trop fier pour emprunter à Dictys quoi que ce fût. Aussi resta-t-il tristement à la porte regardant les autres entrer, et rougissant de confusion lorsqu'on chuchotait, en désignant du doigt : « Que peut bien donner ce gueux ? »

Or, c'était précisément ce que voulait Polydectès. Dès qu'il apprit que Persée restait à la porte, il le fit chercher, et, devant tous, l'interrogea d'un ton arrogant :

« Ne suis-je pas ton roi, Persée ? Et ne t'ai-je pas invité au festin ? Où donc alors est ton présent ?

Persée rougit, et sachant à Peine ce qu'il disait, s'écria :

— Un présent ! J'en apporte un plus rare que tous les vôtres !

— Que dit-il ? Ecoutez le vantard. Qu'est-ce que cela peut bien être ? s'écrièrent-ils tous, riant à gorge déployée.

Le songe qu'il avait eu dans l'île de Samos lui revint alors à l'esprit, et il s'écria :

— La tête de la Gorgone.

À peine avait-il prononcé ces mots qu'il en fut effrayé, car tous se mirent à rire de plus belle, et Polydectès, plus encore que les autres.

— Tu me promets la tête de la Gorgone ? Eh bien, je te défends de reparaître dans l'île sans me l'apporter. Va. »

Persée, se voyant pris au piège, contint sa colère et partit sans un mot, pour remplir sa promesse.

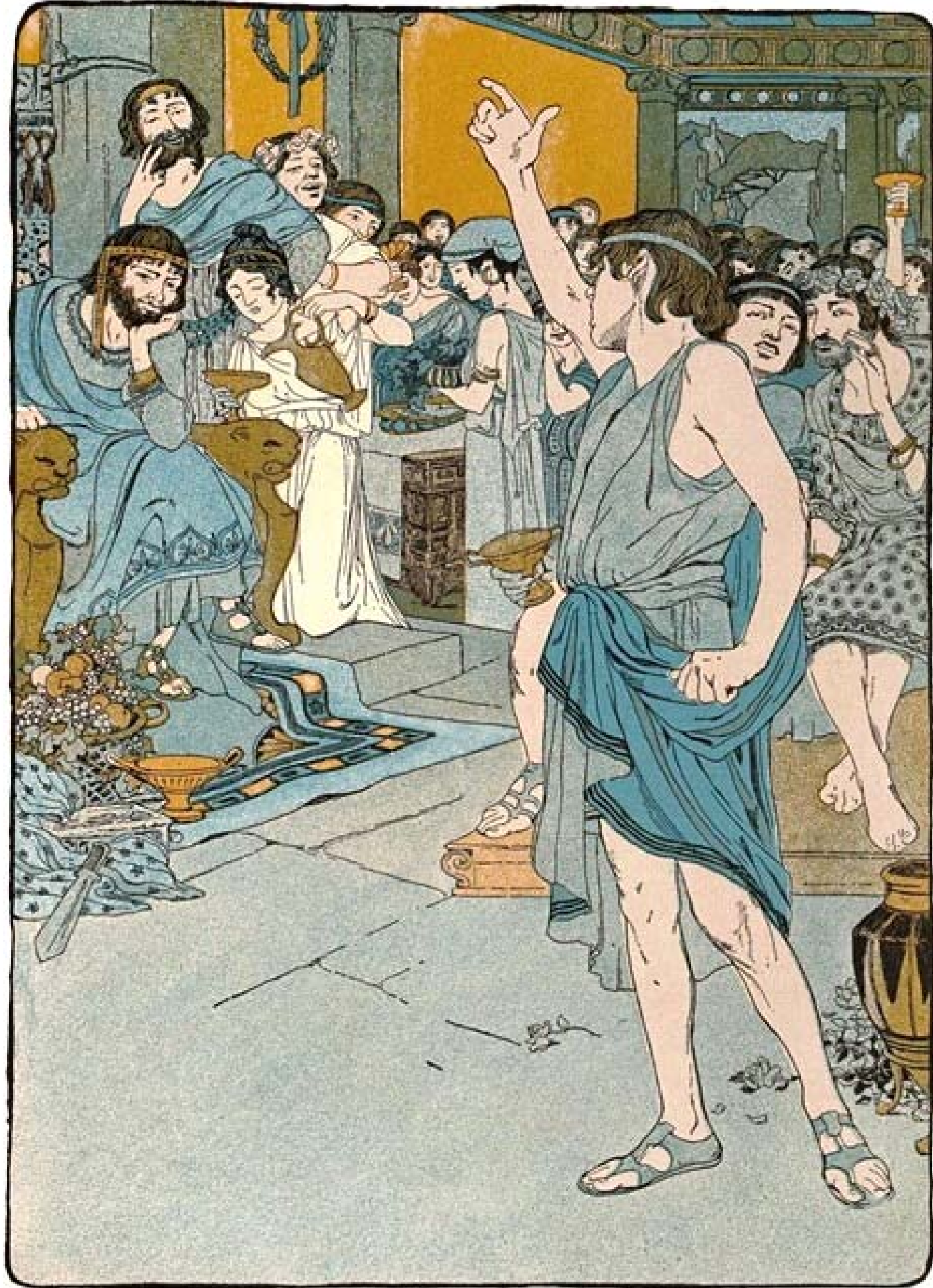


Illustration de Maud Hunt Squire

6. Persée implore Pallas Athéna.

Persée s'en alla vers la mer, et tout en regardant la vaste étendue bleue, il se demandait si son rêve était vrai, priant avec angoisse : « Pallas Athéna, mon rêve ne m'a-t-il pas trompé ? Pourrai-je tuer la Gorgone ? Si réellement tu m'as montré son visage, fais que je ne sois pas convaincu d'imposture. Dans ma colère, j'ai fait une promesse inconsidérée, mais je mettrai à l'accomplir tout mon courage et mon intelligence. »

Mais rien, aucune réponse ; ni tonnerre, ni apparition, pas même un nuage au ciel. Et trois fois Persée répéta en pleurant : « J'ai promis inconsidérément, mais j'exécuterai avec patience. » Alors, il vit au loin sur la mer un nuage blanc, brillant comme l'argent, poindre, s'approcher, puis s'ouvrir, montrant aux yeux éblouis de Persée, Pallas Athéna, telle qu'il l'avait vue en songe à Samos. Près d'elle se tenait un jeune homme aux yeux de feu, aux membres agiles comme ceux du cerf. Il portait au côté une épée de diamant, taillée dans une seule pierre ; aux pieds il avait des sandales ailées. Le regard fixé sur Persée, ils vinrent vers lui par la falaise plus vite que des goélands, sans qu'ils parussent faire un pas, et sans que la brise fît onduler leurs robes. À peine voyait-on frémir les sandales ailées : tel un épervier qui plane au-dessus des falaises.

Persée se prosterna devant eux, car il vit bien que c'étaient des dieux. Mais Athéna, debout devant lui, le rassura doucement :

« Persée, dit-elle, celui qui sort victorieux d'une épreuve mérite qu'on lui réserve de plus durs combats. Tu as bravé Polydectès, et tu t'es vaillamment conduit. Oseras-tu affronter Méduse la Gorgone ?

— Mettez-moi à l'épreuve, répondit Persée. Depuis que vous m'avez parlé, à Samos, une ardeur nouvelle est entrée en moi, et j'aurais honte de ne pas tenter ce que je puis accomplir. Enseignez-moi ce que je dois faire.

— Persée, dit Athéna, réfléchis bien avant de te décider, car tu vas entreprendre un rude voyage. Il te faudra marcher sept ans sans pouvoir t'arrêter ni retourner sur tes

pas. Une seule défaillance te coûterait la vie, là-bas, aux confins du monde, dans la région mystérieuse où nul homme jamais n'irait chercher tes os.

— Mieux vaut tout cela que de vivre inutile et sans gloire, dit Persée. Dites-moi maintenant, ô déesse belle et sage, comment je puis m'acquitter de cette tâche, et mourir, s'il le faut. »



Illustration d'Edward Burne Jones

7. Où se trouve la Gorgone ?

Athéna, souriant, dit alors à Persée :

« Prends patience et écoute, car bien certainement tu mourras si tu oublies mes paroles. Tu vas aller vers le Nord, bien loin, jusqu'à la froide demeure du vent du Nord. Là, tu trouveras les trois Sœurs Grises qui n'ont, à elles trois, qu'un œil et qu'une dent. Tu leur demanderas de t'indiquer le chemin pour aller jusqu'aux Nymphes, filles de l'Étoile du Soir, qui dansent autour de l'Arbre d'Or, dans la merveilleuse Atlantide.

Celles-ci te diront où trouver la Gorgone, mère des monstres, mon ennemie, afin que tu la massacres. Autrefois, c'était une jeune fille, belle comme l'Aurore. Mais un jour elle commit une faute devant laquelle le soleil se voilà d'horreur, et depuis lors, ses cheveux furent changés en serpents, ses mains en serres de vautour, son cœur se remplit de honte et de fureur, et ses lèvres de fiel. Enfin ses yeux sont devenus si terribles qu'ils changent en pierre tous ceux qui les regardent.

Ses enfants sont le Cheval ailé et le Géant au glaive d'or, et ses petits-enfants, la Vipère infernale et Géryon, le tyran à trois têtes, qui paît ses troupeaux près des troupeaux d'enfer.

C'est ainsi qu'elle est devenue la sœur des Gorgones, filles détestées de la déesse de l'Océan. Ne les touche pas, car elles sont immortelles. Apporte-moi seulement la tête de Méduse.

— Je l'apporterai, dit Persée. Mais comment éviterai-je ses yeux ? Ne va-t-elle pas me pétrifier aussi ?

— Prends ce bouclier poli, dit Athéna. Lorsque tu t'approcheras d'elle, ne la regarde pas directement, regarde seulement son image dans le miroir d'airain, tu pourras alors la frapper sans danger. Et lorsque tu auras abattu la tête, enveloppe-la, en détournant les yeux, dans la peau de bouc attachée au bouclier, et rapporte-la moi ainsi. Tu auras mérité la gloire et conquis ta place au banquet des Héros et des Dieux, sur l'Olympe serein. »

8. Les sandales ailées et l’épée de diamant

Persée dit alors : « J’irai, dussé-je mourir en route. Comment traverser les mers sans vaisseau et qui me guidera ? Et quand j’aurai trouvé la Gorgone, comment la tuerai-je, si elle est revêtue d’écailles d’acier et d’airain ? »

Le jeune homme, prenant la parole, dit alors :

— Mes sandales te porteront à travers les mers, les montagnes, les vallées. Grâce à elles, tu voleras comme l’oiseau, comme moi-même, car je suis Hermès, vainqueur d’Argus aux cent yeux et messager des dieux de l’Olympe.

Et tandis que Persée tombait à ses pieds, il poursuivit :

— Les sandales prendront d’elles-mêmes la bonne route, car elles sont divines et ne peuvent se tromper ; et ce glaive, qui a tué Argus, tuera la Gorgone, car c’est un glaive divin qui, du premier coup, abat l’ennemi. Lève-toi, prends l’un et l’autre, et pars.

Persée se leva, mit les sandales et ceignit l’épée.

— Saute de la falaise, dit alors Athéna, et fie-toi à l’armure des Immortels. »

Persée se pencha au bord de la falaise et frémit voyant l’abîme. Mais il ne voulut pas laisser paraître ses craintes.

Pensant à Méduse et à la renommée qui l’attendait, il sauta dans le vide. Et voilà qu’au lieu de tomber, à sa grande surprise, il resta en équilibre et put courir dans l’air comme sur le sol !

Se retournant, il ne vit plus Athéna ni Hermès. Mais les sandales prirent la direction du Nord, sûres comme la grue qui suit le printemps vers les marais de l’Ister.

9. Le royaume de l'Aquilon et les trois Sœurs Grises

C'est ainsi que Persée commença son voyage, traversant ses terres et la mer à pied sec, et le cœur plein d'ardeur d'allégresse, car les sandales ailées parcouraient chaque jour l'espace d'une semaine. Il alla droit devant lui, sans se détourner à droite ni à Gauche, jusqu'à ce qu'il fût arrivé aux confins du monde, là où commence le Chaos.

Il y marcha pendant sept jours, par un chemin que peu d'hommes peuvent conter, car ceux qui l'ont foulé sont ceux qui aiment le moins en parler, et ceux qui le revoient en rêve sont heureux de se réveiller…

Au bout de ce temps, il atteignit la limite de la Nuit Éternelle, où l'air est plein de duvet et le sol congelé par la glace. Là, sur le rivage des mers glacées, il aperçut enfin les trois sœurs, assises sur une épave toute blanche sous la froide et pâle lune d'hiver, et dodelinant de la tête en chantant une lugubre mélopée.

« Maudit soit le présent il ne vaut pas les temps anciens. »

Près d'elles, rien de vivant : pas une mouche, pas une touffe de mousse sur les rochers. Ni le phoque, ni la mouette n'osent s'aventurer dans ces parages désolés, de crainte d'être saisis par la glace. Le flot se brisait en écumant, mais retombait en flocons de neige, couvrant de givre la chevelure des trois Sœurs Grises et les arêtes de la banquise qui s'avançait au-dessus de leurs têtes.

Elles se passaient l'œil de l'une à l'autre, et n'en voyaient pas plus clair. Elles se passaient aussi la dent, sans pouvoir mieux manger. La lune les éclairait de tous ses rayons, et elles n'en avaient pas plus chaud pour cela.

Persée eut pitié des trois Sœurs Grises.

Il leur dit donc : « Vénérables mères, la vieillesse est mère de l'expérience. Sans doute, vous savez beaucoup de choses. Dites-moi, je vous prie, où je pourrai trouver la Gorgone.

Alors l'une d'elles s'écria :

— Qui est celui-là qui nous reproche notre vieillesse ?

— C'est la voix d'un être humain, ajouta une autre

— Je ne raille pas, j'honore votre vieillesse, répondit-il. Je suis de la race des hommes et des héros, et les maîtres de l'Olympe m'ont envoyé vers vous pour savoir où se trouve la Gorgone.

L'une d'elles répondit :

— Il y a de nouveaux maîtres dans l'Olympe, et rien de ce qui est nouveau n'est bon.

— Nous haïssons vos dieux, vos héros et tous les fils des hommes. Nous sommes de la race des Titans, des Géants, des Gorgones et des monstres qui, autrefois, peuplaient l'abîme, ajouta une autre.

— Quel est cet impudent qui ose pénétrer dans notre royaume ? s'écria la troisième.

— Jamais, reprit la première, il n'y eut un royaume comme le nôtre, et il n'y en aura jamais plus, qu'il ne le souille pas de sa présence.

Puis elles se parlèrent entre elles :

— Donne-moi l'œil afin que je le voie, dit l'une.

— Donne-moi la dent, dit l'autre, afin que je le morde. »

Mais Persée, en voyant leur orgueil insensé et la haine qu'elles portaient aux hommes, cessa de les plaindre et se dit à part lui : « Lorsqu'on a faim, il faut se presser. Si je reste ici à discourir, je périrai faute de vivres. »

Il se rapprocha d'elles, et, tandis qu'elles se passaient l'œil à tâtons, il tendit doucement sa propre main, si bien que l'une d'elles, croyant que c'était la main de sa sœur, y déposa l'œil.

Puis, faisant un bond en arrière, il s'écria : « J'ai votre œil, méchantes femmes, et je le jetterai dans la mer si vous ne m'indiquez pas où je pourrai trouver la Gorgone, en jurant de dire la vérité.

Après maintes simagrées, e de dire la elles furent contraintes de dire la vérité, quoique ce fût d'une façon si confuse que Persée n'y comprit pas grand-chose :

— Va vers le Sud, téméraire, dirent-elles, l'odieux pays du Soleil, qu'à ce que tu rencontres Atlas, le géant qui soutient le ciel sur ses épaules. Ses filles, les Hespérides, t'indiqueront le chemin. Elles sont jeunes et folles comme toi-même. Et maintenant, rends nous notre œil, car nous ne savons rien d'autre. »

Persée le leur rendit, mais à peine l'avaient-elles que le sommeil les prit. Subitement, elles se métamorphosèrent en blocs de glace que le flot emporta. Aujourd'hui encore, elles flottent à l'aventure comme de tristes épaves, et semblent pleurer chaque fois qu'elles rencontrent le soleil, l'été généreux et le doux vent du Sud, qui remplissent de joie les jeunes cœurs.



Illustration d'Edward Burne-Jones



Illustration de Walter Crane

10. L'arbre d'or et les filles de l'Étoile du soir

Sans tarder, laissant derrière lui la neige et les glaces, Persée se dirigea vers le Sud, vers la région où un soleil éclatant illumine l'étendue bleue des mers. Les mouettes et les hirondelles de mer le frôlaient gaiement de leurs ailes, l'invitant à partager leurs jeux, et les dauphins qui s'abattaient sur son passage lui offraient de le transporter sur leur dos. Toute la nuit, les Néréides chantaient mélodieusement, et les Tritons soufflaient dans leurs conques, en folâtrant autour de Galathée, leur reine, assise dans son char de perles et de coquillages.

De jour en jour, le soleil montait plus haut dans le ciel, s'enfonçant rapidement dans les flots, le soir, s'élevant plus vite à l'aurore, et Persée glissait sur les flots, sans jamais se mouiller, bondissait de vague en vague, sans jamais se lasser. Enfin, il aperçut dans le lointain une haute montagne toute rose au soleil couchant. Des forêts s'étendaient au pied, et des nuages environnaient la cime. Persée se dit que c'était là Atlas, qui sépare la terre des cieux.

Il s'en approcha, sauta sur le rivage et se mit à gravir la montagne. Enfin, il entendit des voix mélodieuses. Il devina qu'il était arrivé au jardin des Nymphes, filles de l'Étoile du Soir. Elles chantaient comme des rossignols dans les buissons, et Persée s'arrêta pour écouter leur chant. Mais il ne put comprendre leurs paroles. Aucun mortel, d'ailleurs, et pendant des siècles, ne put les comprendre davantage. Il s'avança et les vit danser, se tenant par la main, autour de l'arbre magique qui pliait sous le poids des fruits d'or. Au pied de l'arbre s'enroulait le dragon, le vieux Ladon, le serpent toujours présent, et toujours en éveil, qui épie le danger, les yeux mi-clos, en écoutant chanter les nymphes.

Persée s'arrêta, intimidé à la vue de ces belles créatures. Mais lorsqu'elles l'aperçurent, elles l'appelèrent et, d'une voix craintive :

« Qui êtes-vous ? dirent-elles. Êtes-vous le puissant Hercule qui vient dévaliser notre jardin et emporter nos fruits d'or ?

— Je ne suis pas Hercule, répondit-il, et je ne viens pas prendre vos fruits d'or. Mais dites-moi, belles nymphes, où je puis trouver la Gorgone, afin que j'aille la massacrer.

Avec des pleurs et des soupirs, elles lui dirent :

— La Gorgone ! Mais elle vous changera en pierre !

— Mieux vaut mourir en héros que de vivre en brute, répliqua Persée. Les Immortels m'ont prêté des armes, ils m'apprendront à m'en servir.

— Ami, dirent-elles alors, si tu as juré ta ruine, fais à ta volonté. Nous ne savons pas où se trouve la Gorgone. Mais le géant Atlas, qui vit au haut de la montagne, nous le dira. Il est le frère de notre mère, la blanche Étoile du Soir. De là-haut il domine l'Océan, et son regard plonge dans le Chaos sans nom. »



Illustration de George Soper

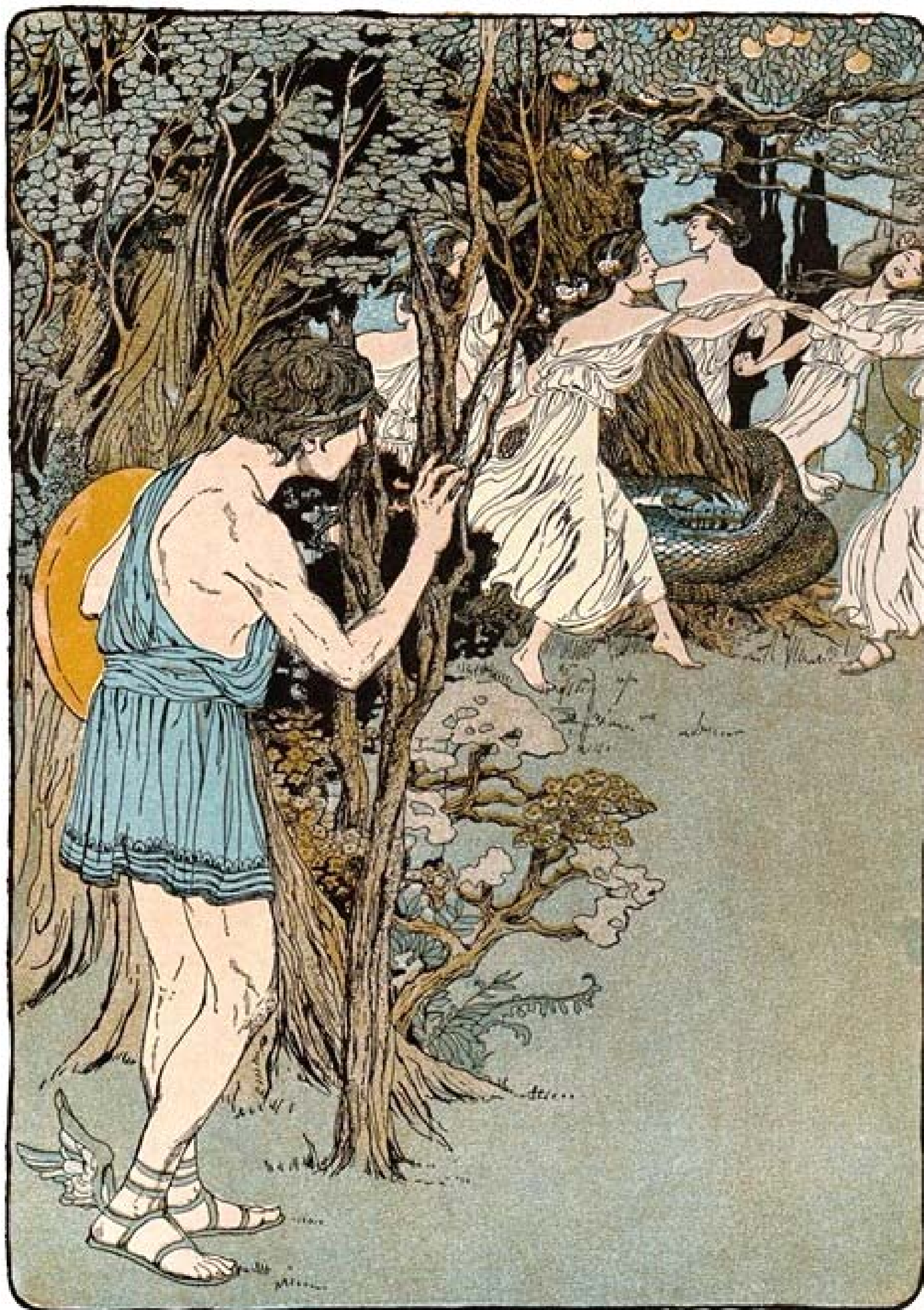


Illustration de Maud Hunt Squire

11. Le géant Atlas et le casque de ténèbres

Elles se mirent donc en route pour aller trouver Atlas, et Persée les suivit. Ils trouvèrent le géant à genoux, soutenant le ciel sur ses épaules. Il répondit à leurs questions avec bienveillance, et désignant de la main l'Océan :

« Les Gorgones sont là-bas dans une île, dit-il. Mais ce jeune homme ne pourra jamais les approcher s'il n'a pas le casque de ténèbres qui rend invisible celui qui le porte.

— Où est-il ? Que j'aille le chercher, s'écria aussitôt Persée.

Mais le géant sourit :

— Nul mortel ne peut aller le prendre, car il est dans les profondeurs de Hadès, au séjour des morts. Mais mes nièces sont immortelles et elles iront vous le chercher si vous me faites une promesse.

Persée promit ce qu'il voulut.

— Eh bien, dit le géant, quand vous reviendrez avec la tête de Méduse, je vous demande en grâce de me la montrer, afin que cette vision terrifiante me change en pierre et m'enlève à jamais le souffle et la conscience, car je suis las de supporter le ciel. »

Persée ayant donné sa parole, l'aînée des nymphes redescendit la montagne et disparut au milieu des falaises dans une caverne sombre d'où sortaient de la fumée et des grondements, car c'était l'une des bouches de l'Enfer. Persée et les nymphes attendirent sept jours, dans l'anxiété, et quand la messagère revint, son visage était pâle, ses yeux éblouis par la lumière, car elle était restée longtemps dans le lugubre et ténébreux royaume, mais elle tenait à la main le casque magique.

Les nymphes firent alors leurs adieux en pleurant à Persée, mais il avait hâte de partir. Finalement, elles le coiffèrent du casque et il disparut à leurs yeux.

12. Persée tue la Gorgone.

Persée s'en alla hardiment, laissant derrière lui mainte vision horrible, et s'enfonça cœur du chaos par-delà l'Océan, jusqu'aux îles où ne croise aucun navire, où ï1 existent ni la nuit ni le jour, où rien n'est à sa place, où rien ne porte un nom. Il s'arrêta qu'en entendant frou-frou des ailes des Gorgones et en voyant briller leurs talons d'airain, de crainte que Méduse ne le pétrifiât. Il se recueillit un moment et se rappela les paroles d'Athéna. S'élevant dans l'air, il brandit le bouclier au-dessus de sa tête, s'en servant comme d'un miroir pour y contempler l'image de ce qui se trouvait au-dessous.

Il vit aussi les trois Gorgones endormies, énormes comme des éléphants. Il savait qu'elles ne pouvaient le voir à cause du casque des ténèbres, et cependant il tremblait en venant se poser près d'elles, tant leurs griffes paraissaient redoutables. Deux des gorgones étaient hideuses à voir et dormaient lourdement, comme des brutes, leurs grandes ailes étendues. Mais Méduse s'agitait sans trouver le repos, et Persée, la voyant si belle et si désespérée, la plaignit. Elle avait des ailes chatoyantes et un visage de nymphe. Mais ses sourcils étaient froncés, et ses lèvres serrées, avec une expression de douleur et d'angoisse invincible. En voyant dans le miroir son cou svelte et si blanc, Persée hésita à frapper. « Ah ! se dit-il, pourquoi n'ai-je pas à tuer l'une de ses sœurs ! »

Mais, tandis qu'il la contemplait, les vipères sortirent de ses cheveux. Leurs têtes apparurent avec leurs yeux secs et brillants, montrant leurs crocs et sifflant, et Méduse dans son agitation, rejeta ses ailes en arrière et découvrit ses griffes d'airain. Persée vit alors que, malgré toute sa beauté, elle était aussi perverse et malfaisante que les autres.

Il s'avança vers elle délibérément, et, les yeux fixés sur son miroir, il donna un grand coup de son glaive, et, ce fut tout. Puis il enveloppa la tête dans la peau de bouc, en détournant les yeux, et s'élança dans l'air, plus vif qu'il ne l'avait jamais été.



Illustration d’Artus Scheiner



Illustration d'Edward Burne-Jones

13. Persée est poursuivi par les chiens de la mort.

Au bruit que fit Méduse en tombant sur les rochers, ses deux hideuses sœurs s'éveillèrent. La voyant morte, elles s'élevèrent d'un bond en hurlant, à la recherche du meurtrier. Pareilles à des faucons qui traquent une perdrix, trois fois elles décrivirent un cercle, tournoyant sur elles-mêmes en grondant, comme une meute a la poursuite d'un daim. Enfin elles trouvèrent la piste, et après s'être arrêtées un moment pour ne pas se tromper, elles s'élancèrent avec d'effroyables rugissements, tandis que le vent s'engouffrait dans leurs ailes. Elles volaient à toute vitesse, balayant tout devant elles, les ailes battantes. Lorsque Persée les vit venir, malgré tout son courage, il sentit son sang se glacer dans ses veines : « Portez-moi bien, précieuses sandales, s'écria-t-il, car les chiens de la mort sont à mes trousses. »

Et les sandales le portèrent fidèlement au-dessus de la mer sans limites, sous le soleil et sous les nuages. Les chiens de la mort étaient sur ses talons, à en juger par le bruit de leurs ailes. Mais peu à peu ce bruit diminua et les hurlements s'éteignirent, car les sandales allaient plus vite que les gorgones elles-mêmes. Quand la nuit tomba, elles étaient bien loin, ce n'était plus que deux points noirs dans le ciel, au Midi, de plus en plus imperceptibles jusqu'au moment où, le soleil disparaissant, on ne les vit plus.

Persée s'en revint vers Atlas et le jardin des nymphes. En l'entendant venir, le géant, gémissant, lui rappela sa promesse. Persée lui montra la tête de la Gorgone, et Atlas put enfin se reposer de son rude labeur, changé en rocher. Il dort à jamais par-delà les nuages.

Persée remercia ensuite les nymphes qui lui indiquèrent la route. « Prends ce fruit, dirent-elles, une bouchée suffira à apaiser ta faim pendant sept jours. »

Persée sauta à bas de la montagne et partit au large, pareil à la mouette rapide.



Illustration de Maud Hunt Squire

14. Les tempêtes de sable du désert

Persée prit son vol vers le Nord-Est, au-dessus des mers. Après avoir parcouru bien des lieues, il atteignit les dunes mouvantes et le rivage désolé de Lydie.

Puis il traversa le désert, tantôt couvert de pierres ou de rochers, et tantôt s'étendant en vastes nappes de sable. De la tête de la Gorgone des gouttes de sang tombaient à terre, et aussitôt elles se changeaient en vipères et en serpents venimeux. Et c'est pourquoi le désert en pullule encore aujourd'hui. Il alla ainsi droit devant lui, se nourrissant du fruit que les nymphes lui avaient donné, jusqu'aux collines où demeuraient les nains, connus pour leurs combats contre les cigognes.

Mais alors un vent violent s'éleva et le repoussa au Sud, vers le désert. Toute la journée il lutta, mais en vain, malgré les sandales ailées. Il fut donc obligé de se laisser refouler par le vent. Et, venant du Nord, des tourbillons de sable le flagellaient, s'élevant en trombes flamboyantes, en nuées qui obscurcissaient le soleil. Persée fuyait, craignant d'être suffoqué par la poussière brûlante.

Au Sud, il retrouva le calme et un ciel sans nuages. Il essaya alors de se diriger vers le Nord, mais à chaque tentative les tourbillons recommençaient et le rejetaient dans le désert. Sept jours il lutta ainsi contre la tourmente, jusqu'à en être à demi-mort de faim et de soif. Par moments, il s'imaginait voir un lac splendide, étincelant aux rayons du soleil. Mais en s'approchant, il voyait le mirage s'évanouir à ses yeux. Rien ne restait que le sable brûlant. Et s'il n'avait pas été de la race des Immortels, il aurait péri dans le désert, mais il était de naissance divine.

Alors il invoqua Athéna en ces termes :

« Si tu m'entends, déesse noble et sage, me laisseras-tu périr de soif ici ? Je te rapporte la tête de la Gorgone comme tu me l'as ordonné et jusqu'ici tu as protégé mon voyage, vas-tu m'abandonner maintenant ? »

Après qu'il eut prié, il se fit un grand silence.

Tout à coup, il entendit le bruit d'une eau courante, et à quelques pas il aperçut, dans un enfoncement, une oasis au milieu des sables, toute verte et égayée de palmiers.

De joie, Persée se mit à rire, courut à la source, but de l'eau fraîche et mangea des dattes, dormit sur le gazon. Puis, frais et dispos, se remit en route, mais non pas vers le Nord. « Athéna, sûrement, ne veut pas que je rentre dès maintenant dans ma patrie. Mais qu'importe, si c'est pour accomplir quelque action d'éclat avant de revoir les cimes ensoleillées d'Hellas ? »

15. La princesse enchainée

Persée se dirigea donc vers l'Est, par une route semée de fraîches oasis, de sources, de palmiers, de vertes pelouses. Finalement, il vit se dresser devant lui une haute montagne, toute rose au soleil couchant. S'élevant dans l'air comme un aigle, car il avait recouvré ses forces, il vola toute la nuit au-dessus de la montagne, et, à l'aube, il vit à ses pieds s'étendre la riante vallée d'Egypte et le cours étincelant du Nil.

Les Égyptiens, en le voyant, cessèrent leur ouvrage, et l'eussent volontiers adoré. Mais Persée leur dit : « Je ne suis pas l'un des Immortels, je ne suis qu'un des héros grecs. Dans le désert, j'ai tué la Gorgone et je rapporte sa tête. Donnez-moi quelque nourriture afin que je puisse repartir et achever ma tâche. »

Ils lui donnèrent donc des aliments, des fruits et du vin, mais sans vouloir le laisser partir. Persée se couvrit alors du casque des ténèbres et disparut à leurs yeux.

Et Persée s'en alla toujours vers l'Est, le long de la mer Rouge, jusqu'au rivage de Palestine, qu'habitent les Éthiopiens. Il volait toujours au-dessus de collines, de gracieuses vallées, mais les terres étaient inondées par les eaux, et les pics dévastés par le

feu. Le sol se soulevait comme sous l'action d'un feu intérieur, et c'était la marque du courroux du roi Poséidon.

Persée n'osa pas s'aventurer dans les terres, il se contenta de voler le long du rivage, au-dessus de la mer, Sous un ciel obscurci par la fumée, le jour et la nuit, embrasé de lueurs d'incendie. Au point du jour, il regarda du côté des falaises, et, tout au bord de l'eau, sous un gros rocher noir, il vit une forme blanche. « Ce doit être la statue de quelque dieu marin, se dit-il. Allons voir quelles divinités adorent ces barbares. »

Mais, en s'approchant, il vit qu'au lieu d'une statue, c'était une jeune fille dont il pouvait voir les cheveux flotter au vent. Lorsqu'il fut plus près encore, il la vit frissonner chaque fois que les vagues l'éclaboussaient d'écume froide et salée. Elle avait les bras attachés au-dessus de la tête et liés au rocher par une chaîne d'airain ; sa tête retombait sur sa poitrine, alanguie par le sommeil, la lassitude ou le chagrin. De temps à autre elle levait les yeux, et gémissait en appelant sa mère, sans se douter de la présence de Persée, car il portait le casque de ténèbres.

Rempli de pitié et d'indignation, Persée s'approcha encore pour mieux voir la jeune fille. Elle avait les joues plus basanées que les siennes, à lui, et ses cheveux étaient d'un noir bleuté, comme l'aile d'un corbeau. « Jamais, se dit Persée, dans toutes nos îles, je n'ai vu de vierge si belle. Sûrement, il s'agit de la fille d'un roi. Les barbares traitent-ils ainsi les filles de leurs princes ? Elle est trop belle, en tout cas, pour avoir commis quelque faute. Parlons-lui. »

Et, enlevant le casque, il parut soudain à sa vue.

Elle poussa un cri d'effroi et tenta de se cacher le visage dans ses cheveux, puisqu'elle n'avait pas les mains libres ; mais Persée la rassura : « Ne craignez rien, princesse, je vais vous rendre la liberté.

Il tenta de rompre les chaînes, mais sans y parvenir, et la jeune fille s'écria :

— Ne me touchez pas, je suis maudite et dévouée aux dieux de la mer, et ils vous tueront si vous essayez de me délivrer.

— Qu'ils y viennent donc, dit Persée, et tirant son épée qu'il portait au côté. Il trancha les chaînes comme si c'eût été une simple corde de chanvre.

— Maintenant, dit-il, c'est à moi que vous appartenez, et non plus aux dieux de la mer. Mais, dites-moi, princesse, qui vous êtes et quelle sombre destinée vous a conduite ici ? »



Illustration de Josiah Wood Whymper

16. Histoire d’Andromède

Elle répondit, à travers ses larmes :

« Je suis la fille de Céphée, roi d’Éthiopie. Ma mère est Cassiopée, aux tresses splendides, et moi, on m’appelait Andromède. Si je suis ici, malheureuse, pour servir de proie au monstre des mers, c’est pour expier une faute de ma mère. Car un jour elle vanta ma beauté, disant que j’étais plus belle qu’Atargatis, reine des eaux ; et celle-ci, dans sa colère, inonda le pays. Son frère, le roi du Feu, envoya des tremblements de terre qui dévastèrent toute la contrée. Et quand les inondations cessèrent, un monstre sortit du limon et se mit à dévorer toutes les créatures vivantes. Maintenant, c’est moi qu’il va dévorer, bien que je sois innocente, moi qui n’ai jamais fait de mal à la moindre créature, qui n’ai jamais vu un poisson sur la rive sans le rejeter à la mer ! Car, dans mon pays, nous ne mangeons jamais de poisson, par crainte d’Atargatis, qui est leur reine.

Et pourtant les prêtres disent qu’il faut mon sang Pour réparer une faute que n’ai pas commise.

Mais Persée se mit à rire :

— Un monstre marin ! J’ai vu pire que cela. Et pour vous sauver, j’affronterai les Immortels eux-mêmes.

En le voyant, l’épée à la main, si fier et si résolu, Andromède sentit l’espoir renaître dans son cœur. Pourtant elle protesta encore :

— Pourquoi chercher la mort ? dit-elle en soupirant. N’y a-t-il pas assez de deuils et de tristesses dans le monde ? Si je meurs, je sauve tout un peuple, et ma mort est généreuse. Mais vous, qui êtes le meilleur de tous, pourquoi causerais-je votre mort ? Allez où vous appelle votre destinée, et laissez-moi suivre la mienne.

— Non ! s’écria Persée. Les dieux de l’Olympe, mes maîtres, aiment les héros et les aident à accomplir de nobles actions. Conduit par eux, j’ai tué la belle et terrifiante Gorgone, et sous leur égide, je tuerai ce monstre. La tête de la Gorgone me servira pour cela, mais fermez les yeux quand je vous quitterai, de crainte d’être changée en pierre.

La jeune fille ne répondit pas, car elle ne pouvait croire ce qu'elle entendait. Puis, tout à coup, elle leva les yeux et montra du doigt la mer, en criant :

— Le voilà qui vient, au lever du soleil, comme ils me l'ont prédit. Et maintenant, il me faut mourir ! Partez, partez ! N'est-ce pas assez terrible d'être mise en pièces sans que vous en soyez témoin ? Et elle tenta de le repousser.

Mais lui répondit :

— J'y vais. Seulement promettez-moi d'abord d'être ma femme, si je reviens vainqueur, et de régner avec moi sur la riche ville d'Argos, car je suis fils de roi. »

Andromède consentit simplement, et Persée s'éleva joyeusement dans les airs, tandis qu'Andromède, accroupie sur le rocher, attendait en tremblant l'issue du combat.

17. Persée se sert de la tête de méduse.

Le monstre marin avançait, pareil à un énorme vaisseau noir. Il longeait la côte, se laissant caresser par les flots, s'attardant parfois auprès des baies ou des promontoires pour écouter les rires des jeunes lavandières, le piétinement du bétail sur les dunes, ou la voix des jeunes garçons qui se baignaient sur la grève. Ses flancs étaient garnis d'algues et de coquillages, et l'eau bouillonnait en sortant de sa gueule énorme, tandis qu'il avançait lentement, tout brillant d'humidité, aux rayons du soleil levant.

Il finit par apercevoir Andromède et s'élança vers sa proie, laissant derrière lui un sillage d'écume, tandis que les poissons fuyaient devant lui. Alors, du haut des airs, Persée fondit sur lui. Au bruit, Andromède se cacha le visage, et tout se tut pour un instant. Quand, toute craintive encore, elle releva la tête, elle vit Persée accourir vers elle. Au lieu du monstre, il n'y avait plus qu'un grand rocher noir sur lequel la mer se brisait mollement.

Quant à Persée, il ne fut pas peu fier de ramener Andromède saine et sauve, à la grande joie des Éthiopiens. Car, du haut des falaises, ils avaient épié la venue du monstre, en déplorant le sort de la jeune fille. Et déjà, la voyant hors de danger, ils avaient dépêché un messager à Céphée et à Cassiopée. Ceux-ci attendaient la nouvelle de la mort de leur fille, assis sur le sol, au fond de leur palais, vêtus d'un calice et couverts de cendres. En apprenant le miracle, ils vinrent, et tous leurs sujets avec eux, la recevoir au son des cymbales, des harpes et des chansons, et la fêter comme un être revenu d'entre les morts.

« Noble étranger, dit alors Céphée, reste ici et sois mon gendre. Je te donne la moitié de mon royaume.

— Je serai votre gendre, répondit Persée, mais je n'ai pas besoin de votre royaume, car il me tarde de revoir la Grèce, ma patrie, et ma mère qui m'attend.

— N'emmenez pas ma fille dès maintenant, je vous prie, reprit alors Céphée, car elle vient seulement de nous être rendue. Restez avec nous un an, et puis vous partirez. »

Persée y consentit. Ils s'en allèrent donc vers le palais. Mais à l'entrée ils trouvèrent Phineus, frère de Céphée, furieux comme une ourse à laquelle on a pris ses petits, et entouré de ses fils, de ses serviteurs, d'hommes d'armes. Interpellant Céphée : « Vous n'allez pas marier votre fille à cet étranger dont personne ne connaît seulement le nom, dit-il. N'avez-vous pas promis Andromède à mon fils ? Et maintenant qu'elle est revenue, n'a-t-il pas le droit de la réclamer ?

Persée se mit à rire :

— Si votre fils désire une fiancée, dit-il, qu'il aille lui-même la conquérir. J'ai sauvé Andromède, et tant qu'elle vivra, elle est à moi, et à personne d'autre. Ingrat ! n'ai-je pas sauvé votre pays et la vie de vos fils et de vos filles ? Est-ce là ma récompense ? Partez, ou vous vous en repentirez. »

Mais les hommes d'armes tirèrent l'épée et se précipitèrent sur lui comme des fauves. Il découvrit alors la tête de la Gorgone en disant : « Voici qui a délivré ma fiancée d'une bête féroce et qui la délivrera de bien d'autres encore. »

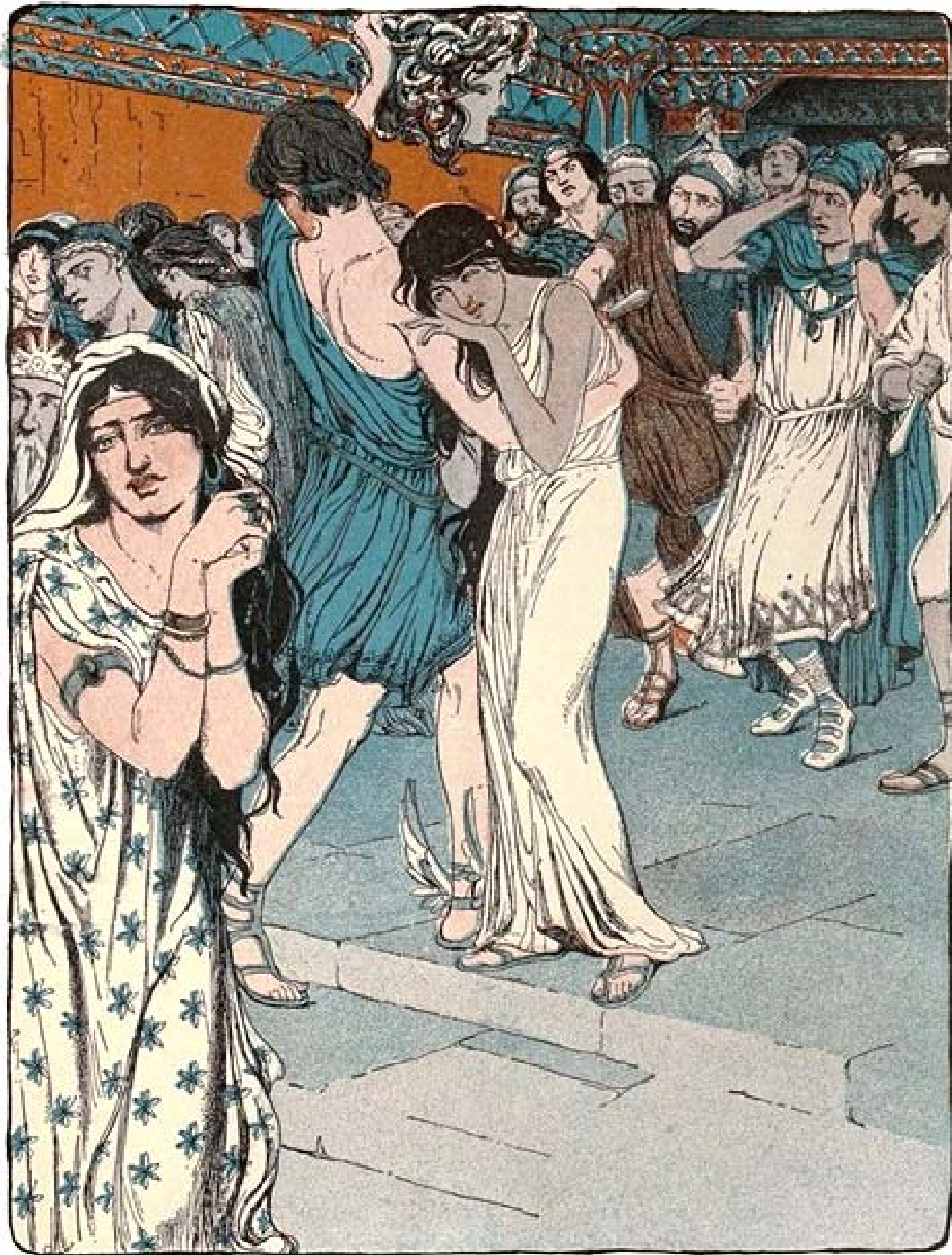


Illustration de Maud Hunt Squire

Tandis qu'il parlait, Phineus et ses soldats s'arrêtèrent court, se raidirent, et avant même que Persée ait pu recouvrir la tête avec la peau de bouc, ils étaient tous changés en pierre. Persée fit alors chercher des leviers pour les enlever de là, et nul ne sait ce qu'on en fit ensuite. On célébra donc le mariage par des réjouissances qui durèrent sept jours, et Persée et Andromède étaient parfaitement heureux.

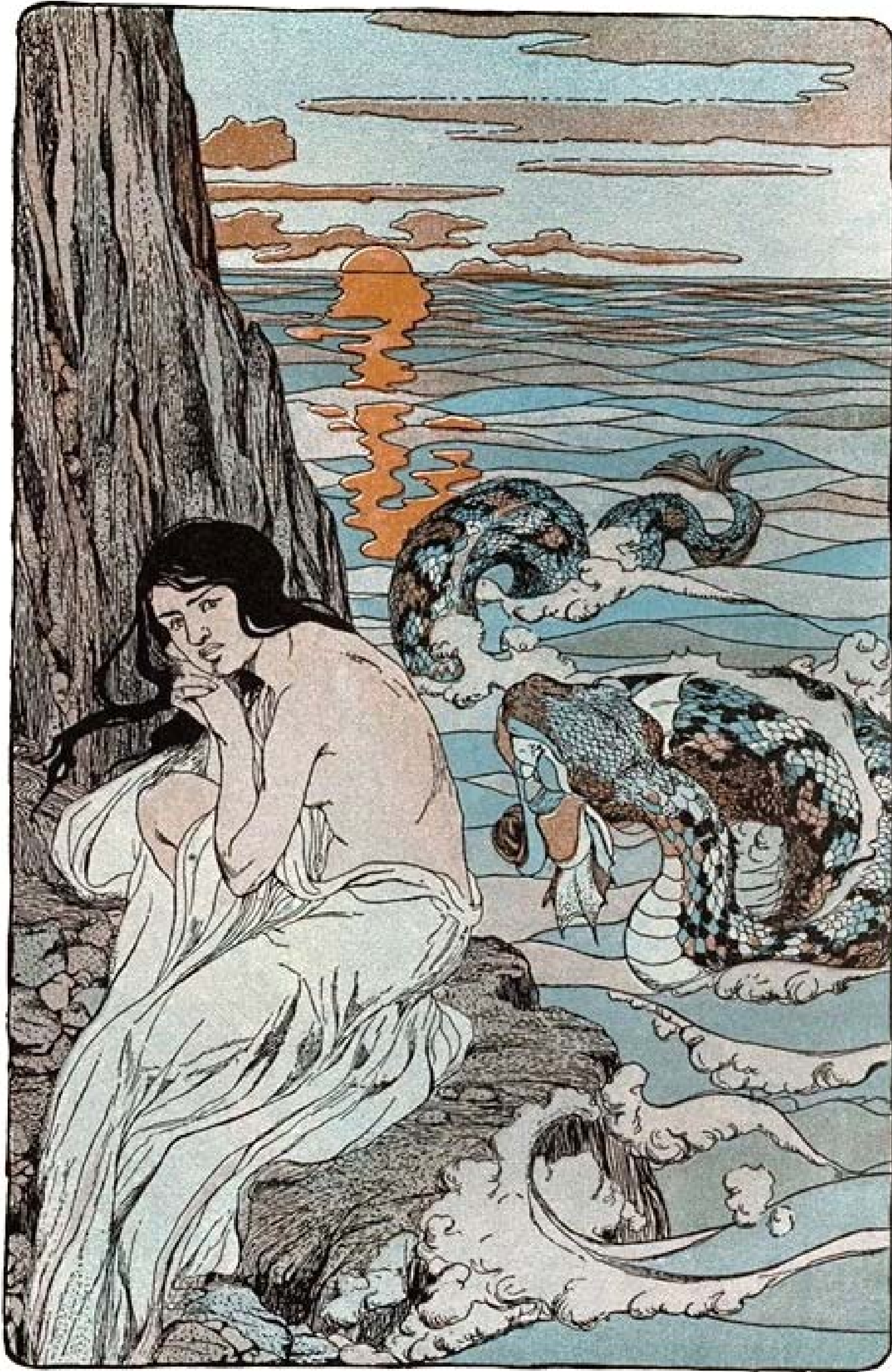


Illustration de Maud Hunt Squire

18. Pallas Athéna reparait.

Une semaine plus tard, Persée eut un songe. Il vit Athéna debout auprès de lui, telle qu'il l'avait vue dans l'île, sept ans auparavant. Elle l'appela par son nom et lui dit :

« Persée, tu as agi en homme et tu en as été récompensé. Tu vois que les dieux sont justes et aident ceux qui s'aident eux-mêmes. Donne-moi maintenant l'épée, les sandales et le casque de ténèbres, que je les rende à leurs propriétaires. Tu peux garder encore la tête de la Gorgone, tu en auras besoin en Grèce. Tu la déposeras ensuite dans mon temple, afin qu'elle me serve de bouclier contre les Titans, les monstres, les ennemis des dieux et des hommes.

Quant à ce pays-ci, il n'aura plus ni inondations, ni tremblements de terre : j'ai calmé les flots et le feu. Dis aux habitants d'élever des autels à Zeus et à moi-même, et d'adorer les Immortels, maîtres des cieux et de la terre. »

Persée se leva pour lui donner l'épée, le casque et les sandales. Mais il s'éveilla et le songe s'évanouit. Pourtant ce n'était pas uniquement un rêve, car la tête recouverte de la peau de bouc était bien à sa place, mais l'épée, le casque et les sandales avaient disparu, et Persée ne les retrouva pas.

Persée se sentit alors plein d'un saint respect. Dès le matin il sortit, raconta son rêve aux habitants de la ville, et leur ordonna d'élever des autels à Zeus, père des dieux et des hommes, à Athéna, qui donne la sagesse aux héros. Il leur dit enfin, de semer et de bâtir en paix, sans craindre désormais les inondations ni les tremblements de terre. Les habitants suivirent ces conseils pendant quelque temps et ils vécurent dans l'abondance. Mais après le départ de Persée, ils oublièrent Zeus et Athéna, se remirent à adorer Atergatis, reine du lac sacré où vivent les poissons immortels, et à immoler leurs enfants au dieu du feu, si bien que Zeus, irrité contre ces insensés, envoya contre eux une nation étrangère, venue d'Egypte, qui les combattit et les extermina. C'est le récit des luttes des Hébreux contre les habitants de Chanaan.

19. La vengeance de Persée

Au bout d'une année, Persée engagea des Phéniciens à Tyr. Il abattit des cèdres et construisit une magnifique galère qu'il peignit en rouge et en noir. Puis il y fit monter Andromède, y déposa ses bijoux, ses riches étoffes, des épices orientales, et ils s'éloignèrent, regrettés de tous. Mais derrière lui restait le souvenir de son exploit, et plus de mille ans après, on montrait encore le rocher d'Andromède à Jaffa, en Palestine.

Persée et les Phéniciens ramèrent donc vers l'Ouest, jusqu'à la mer Egée, aux îles riantes d'Hellas et à sa patrie. Il laissa alors le vaisseau sur la rive et revint comme jadis, embrasser sa mère et Dictys, son bon vieux père adoptif. Après les premiers épanchements, les premières larmes versées, car ils ne s'étaient pas vus depuis sept ans, Persée s'en alla vers le palais de Polydectès, tenant sous la peau de bouc la tête de la Gorgone.

Polydectès présidait un festin, assis à la place d'honneur. De chaque côté de la table se tenaient les seigneurs, selon leur rang, faisant bonne chère et buvant le vin vermeil. Les harpes résonnaient, les convives poussaient des clameurs et les coupes circulaient joyeusement de main en main. C'était un beau tumulte !

Persée, debout sur le seuil, appela le roi par son nom. Aucun des invités ne reconnut Persée, car il avait changé pendant son long voyage. Il n'était qu'un enfant lorsqu'il était parti, il était revenu un héros. Son œil brillait comme celui de l'aigle ; sa barbe était épaisse comme celle du lion, et il se tenait là, droit et fier.

Mais Polydectès, le méchant roi, le reconnut, et son cœur s'endurcit encore. Il cria d'un ton méprisant :

« Ah, vaurien ! As-tu donc trouvé plus facile de promettre que de tenir ?

— Ceux que les dieux protègent tiennent leurs promesses, et ceux qui les méprisent récoltent ce qu'ils ont semé. Voici la tête de la Gorgone. »

Et Persée, retirant la peau de bouc, brandit la tête de Méduse. Et voilà Polydectès et ses hôtes qui blêmissent en contemplant la tête redoutable. Ils tentent de se lever,

mais en vain. Plus jamais ils ne quitteront leur siège : ils y sont fixés à jamais, froides statues de pierre. Persée leur tourna le dos et s'en alla jusqu'à la baie où il avait laissé sa galère. Il donna le royaume au bon Dictys et s'éloigna avec sa mère et sa femme.

Et Polydectès et ses convives, éternellement immobiles, restèrent assis, les coupes devant eux. Les poutres, sur leurs têtes, s'écroulèrent, et les murs, derrière eux ; la table tomba en poussière, et l'herbe poussa entre leurs pieds. Mais au flanc de la colline un cercle de pierres grises existe encore aujourd'hui : c'est Polydectès entouré de ses hôtes.

20. Le sort du roi Acrisios

Persée partit pour Argos où il aborda. En arrivant il apprit que son grand-père Acrisios s'était enfui. Car Prœtos, son frère, lui avait de nouveau fait la guerre. Il était venu de Tirynthe, avait franchi le fleuve, conquis Argos, et Acrisios s'était réfugié à Larissa, dans les îles Pélages.

Persée réunit les habitants d'Argos, leur révéla qui il était et raconta ses exploits. Les nobles, alors, reconnaissant sa vaillance, le proclamèrent roi. Ils se rendirent maîtres de la ville, tuèrent Prœtos, réduisirent les Cyclopes en servitude, et les forcèrent à entourer Argos de murailles comme ils l'avaient fait à Tirynthe. Et on fit de grandes réjouissances pour fêter le nouveau roi, élu de Zeus.

Mais Persée avait hâte de voir son grand-père. « Sûrement, pensait-il, il m'aimera maintenant que je reviens vainqueur. Je vais le chercher, le ramener, et nous régnerons tous deux en bonne intelligence. » Persée mit donc à la voile, suivi de ses Phéniciens, et arriva à Larissa, demeure des Pélages. Il trouva les habitants en fête ; on donnait des jeux, des festins, car leur roi Teutamène voulait honorer Acrisios.

Persée, donc, ne se fit pas connaître ; il se rendit aux jeux, se disant : « Si je remporte le prix, mon grand-père n'en sera que plus favorablement disposé pour moi. » Il jeta à terre son heaume, sa cuirasse et ses vêtements, et se mêla aux jeunes gens. Et remplis d'étonnement, tous se disaient : « Quel est ce jeune étranger, fier comme un taureau sûr de sa force ? Il est certainement l'un des héros, fils des dieux de l'Olympe. » Leur étonnement redoubla quand les jeux commencèrent, car Persée les surpassait tous à la course, au saut, au pugilat, mieux que tous il lançait le javelot. Il remporta quatre couronnes, les prit, puis se dit en lui-même : « Il y a encore une couronne à gagner. Je veux l'avoir et j'irai la porter aux genoux de mon grand-père. »

Il vit alors Acrisios, assis à côté du roi Teutamène, le sceptre à la main, sa longue barbe blanche descendant jusqu'aux genoux. En le regardant il pleura d'attendrissement : « Sûrement, se dit-il, c'est un vrai roi. Et son petit-fils, je l'espère, n'est pas indigne de lui. »

Il prit alors le disque et le lança cinq toises plus loin que les autres. Tous les assistants s'écriaient : « Plus loin encore, brave étranger ! Jamais nous n'avons eu un tel athlète. » Persée lança encore le disque de toute sa force. Mais une rafale vint de la mer et fit dévier le disque qui tomba sur le pied du roi Acrisios. Celui-ci s'évanouit de douleur. Quand on le releva, il était mort.

Persée alors déchira ses vêtements, se couvrit la tête de poussière et pleura longuement. Il se releva enfin et dit aux assistants :

« Les dieux tiennent leur parole, et ce qu'ils ont prescrit arrive ! Je suis Persée, le petit-fils de cet homme, le vainqueur de la Gorgone. »

Puis il leur dit comment un oracle avait prédit qu'il tuerait son grand-père, et il leur raconta toute son histoire. On fit à Acrisios de magnifiques funérailles. Persée alla au temple se purifier du meurtre involontaire qu'il avait commis, puis il revint à Argos où il régna en paix avec la charmante Andromède. Ils eurent quatre fils et trois filles et moururent à un âge avancé, après avoir vécu heureux.

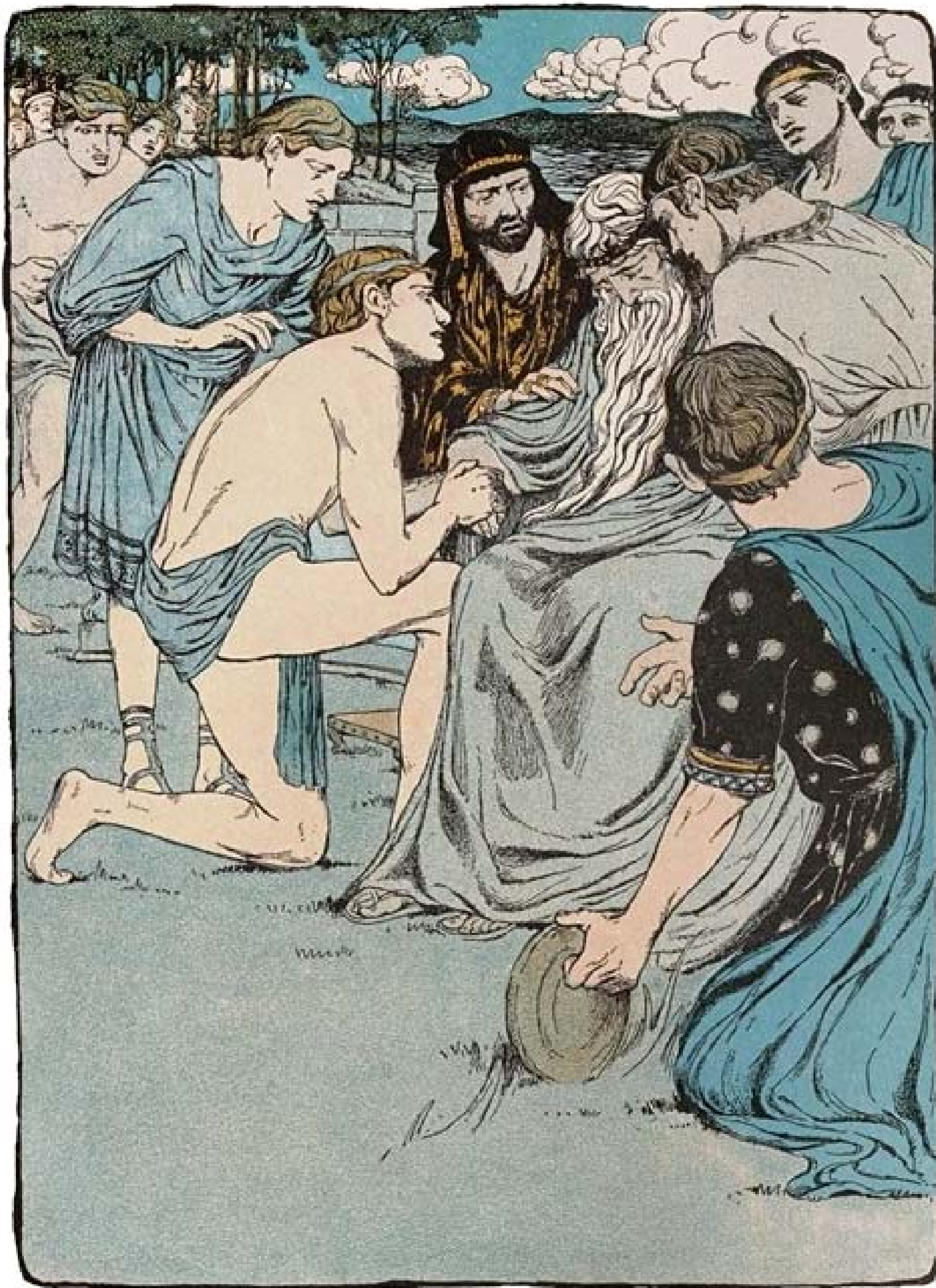


Illustration de Maud Hunt Squire

La conquête de la toison d'or

1. Un étrange précepteur

Du temps où Jason, fils du roi détrôné d'Iolchos, était enfant, on le mit, après l'avoir éloigné de ses parents, sous la tutelle du maître le plus étrange qui ait jamais existé. Ce savant personnage n'était autre qu'un des fameux Centaures. Comme tous ceux de sa race, il avait le corps et les membres inférieurs d'un cheval blanc, avec la tête et les épaules d'un homme. Il s'appelait Chiron, et vivait dans une grotte. Malgré son extérieur bizarre, c'était un excellent maître. Plusieurs même de ses disciples, devenus célèbres par la suite, lui firent honneur, et parmi eux Hercule.

Chiron apprenait à ses élèves à jouer de la harpe, à guérir les malades, à se servir de l'épée et du bouclier, et bien d'autres choses encore qui tenaient dans l'éducation d'alors la place que prennent aujourd'hui le calcul ou l'écriture.

Jason vécut donc dans la grotte avec le centaure Chiron depuis sa plus tendre enfance, alors qu'il n'avait encore que quelques mois, jusqu'à ce qu'il fût un homme. Il devint, sans nulle doute, un homme accompli, très bon joueur de harpe, habile aux armes, passablement versé dans l'art médical et la connaissance des vertus des simples[1]. Surtout il devint un excellent cavalier, car pour enseigner aux jeunes gens à monter à cheval le bon Chiron devait être sans rival.

[1] On appelle « simples » les plantes utilisées depuis l'antiquité pour leurs vertus médicinales, les *simplicis herba*. On les qualifiait de simples par opposition aux potions complexes, que proposait la médecine savante de l'époque.

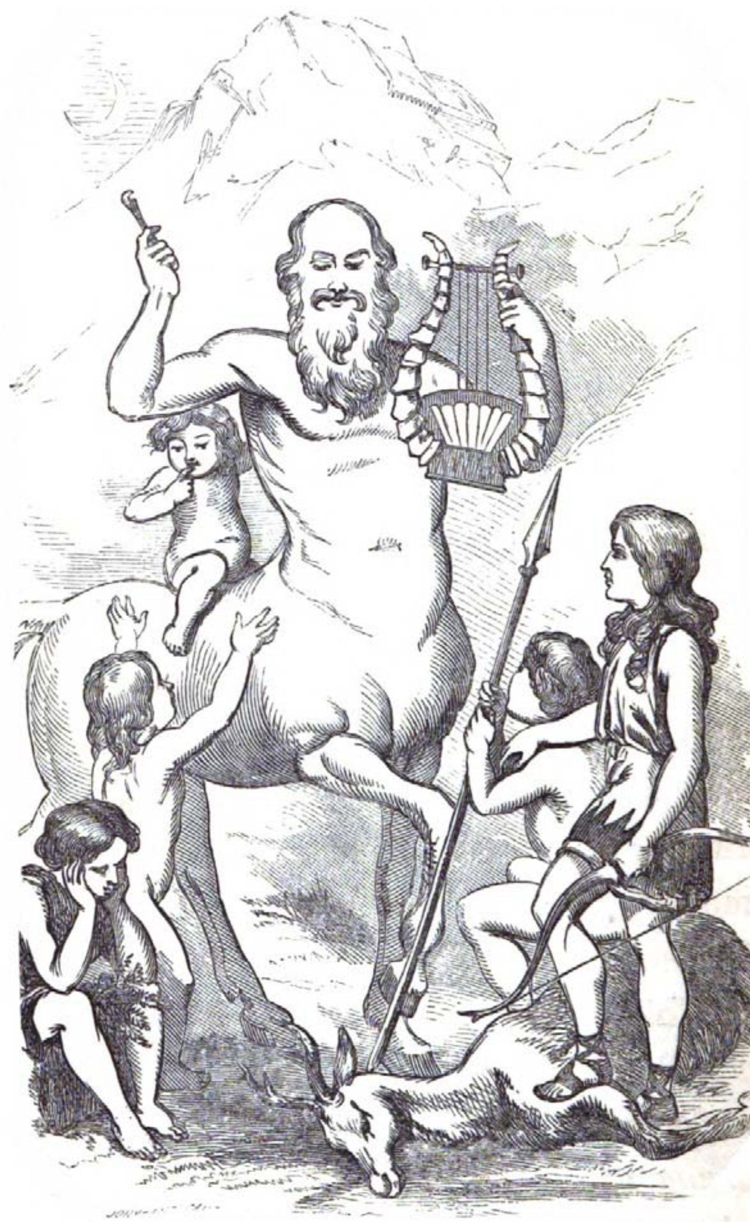


Illustration de Josiah Wood Whymper

2. Comment Jason perdit sa sandale

Enfin, lorsqu'il fut un grand et vigoureux adolescent, Jason résolut de chercher fortune sans demander conseil à Chiron, et même sans lui en rien dire. Il avait appris qu'il était de race royale, que son père, le roi Éson, avait été dépouillé du royaume d'Iolchos par un certain Pélias, et que lui-même, Jason, n'avait échappé à la mort qu'en restant caché dans la grotte du centaure. Aussi, parvenu à l'âge d'homme, prit-il la résolution de redresser tous ces torts, de punir le méchant Pélias pour le mal qu'il avait fait au roi Éson, de le chasser du trône et de s'y installer à sa place.

Dans ce but, il se mit en route, une lance dans chaque main, une peau de léopard jetée sur ses épaules pour se protéger de la pluie, et ses longues boucles blondes flottantes. Dans son costume, ce dont il était le plus fier, c'était une paire de sandales richement brodées et lacées d'or qui avaient appartenu à son père. Son habillement, dans l'ensemble, était tel qu'on n'en voit pas tous les jours. Aussi, sur son passage, les femmes et les enfants couraient aux fenêtres et sur le pas des portes, se demandant où allait ce bel adolescent à la peau de léopard et aux sandales lacées d'or, et quelles actions héroïques il se proposait d'accomplir, avec une lance dans la main droite et une autre dans la gauche.

Je ne sais trop à quelle distance se trouvait déjà Jason, lorsqu'il rencontra sur sa route un cours d'eau impétueux. Quoique ce ne fût pas une très grosse rivière pendant la saison sèche, elle était alors gonflée par des pluies abondantes et par la fonte des neiges sur les flancs du Mont Olympe. Elle mugissait si fort et paraissait si dangereuse et si indomptée, que Jason, tout hardi qu'il fût, crut prudent de s'arrêter au bord. Le lit du torrent paraissait semé de rocs irréguliers, abrupts, dont quelques-uns émergeaient au-dessus de l'eau. De temps à autre, un tronc déraciné, aux branches fracassées, venait, charrié par le courant, s'échouer au milieu des rochers ; un mouton noyé, une vache morte flottèrent ainsi, à la dérive, devant les yeux du jeune homme.

La rivière, ainsi gonflée, était trop profonde pour que Jason pût la passer à gué, trop furieuse pour qu'il pût la traverser à la nage. Il ne voyait pas de pont, et quant à une barque, s'il s'en était trouvé une, elle se serait brisée instantanément contre les rochers.

« Voyez-moi le pauvre garçon ! dit tout près de lui une voix fêlée. La belle éducation qu'il a reçue pour ne pas oser traverser un petit ruisseau comme celui-là ! Ou bien a-t-il peur, peut-être, de mouiller ses belles sandales brodées d'or ? C'est bien dommage que son maître aux quatre pieds ne soit pas là pour le transporter sans danger sur son dos ! »

Jason regarda autour de lui, tout surpris, car il ne se doutait pas qu'il y eût quelqu'un là. Il vit alors qu'auprès de lui se tenait une vieille femme, la tête couverte d'un mauvais fichu, et appuyée sur un bâton dont l'extrémité était sculptée en forme de coucou. Elle paraissait très vieille, ridée et infirme, et pourtant ses yeux, bruns comme ceux d'une biche, étaient si grands et si beaux qu'ils fascinaient Jason, rien qu'à se poser sur les siens. La vieille avait dans la main une grenade, quoique la saison en fût passée.

« Où vas-tu, Jason ? dit-elle.

Comme vous le voyez, elle paraissait savoir son nom. D'ailleurs ses grands yeux bruns semblaient connaître toutes choses. Tandis que Jason la contemplait avec étonnement, un paon s'avança en faisant la roue, et vint se poster aux côtés de la vieille.

— Je vais à Iolchos, répondit le jeune homme, pour chasser le méchant roi Pélias du trône de mes pères, et prendre sa place.

— Ah ! Très bien, dit la vieille. Si c'est là tout ce que vous avez à faire, vous n'êtes pas trop pressé. Prenez-moi sur votre dos, comme un bon garçon, et transportez-moi sur l'autre rive. Mon paon et moi y avons affaire, tout comme vous.

— Ma brave femme, répondit Jason, ce que vous avez à faire ne peut pas être aussi important que de détrôner un roi. De plus, la rivière est très impétueuse.

— S'il en est ainsi, dit-elle d'un ton méprisant, et si vous refusez de venir en aide à une vieille femme, vous ne méritez pas d'être roi. À quoi les rois sont-ils bons, s'ils ne secourent pas les faibles et les malheureux ? Mais, après tout, faites à votre volonté. Ou

prenez-moi sur votre dos, ou bien avec mes pauvres vieux membres j'essayerai péniblement de me frayer un passage à travers le torrent. »

En disant ces mots, la vieille femme tâtonna dans l'eau avec son bâton, comme pour trouver au milieu des rochers l'endroit le plus sûr où mettre le pied.

Mais Jason se repentait déjà d'avoir hésité à l'aider. Il sentit que si, en luttant contre la force du courant, cette pauvre créature se faisait quelque mal, il ne se le pardonnerait jamais.

Le plus noble usage qu'il pouvait faire de sa force, lui avait appris le brave Chiron, était d'assister les faibles. Il lui avait recommandé aussi de traiter toutes les jeunes femmes comme il traiterait sa sœur, les vieilles femmes comme sa mère. Se souvenant de ces principes, le vigoureux et beau jeune homme se mit à genoux et pria la vieille dame de monter sur son dos.

« La traversée ne me paraît pas sans danger, fit-il observer. Mais puisque votre affaire est si pressante, je vais essayer de vous transporter de l'autre côté. Si le torrent vous emporte, il m'emportera aussi. »

La femme jeta ses bras autour du cou de Jason, et, la soulevant du sol, celui-ci entra bravement dans la rivière écumante, puis s'éloigna du bord à pas chancelants. Quant au paon, il alla se percher sur l'épaule de la vieille femme. Soutenu par ses deux lances, Jason put arriver à éviter les faux pas. Elles lui permirent ainsi de tâter le terrain semé d'obstacles invisibles, bien qu'à tout instant il s'attendît à être emporté, lui et sa protégée, par le courant, en compagnie des bois flottants et des carcasses d'animaux morts. La rivière froide et neigeuse descendait du flanc escarpé de l'Olympe, tonnant et grondant comme si elle en voulait à Jason. Quand le jeune homme fut à mi-chemin du bord, l'arbre déraciné, dont je vous ai déjà parlé, se dégagea de la masse des rochers, arrivant droit sur lui. Le tronc descendit plus loin, pourtant, sans le frôler. Mais l'instant d'après, Jason eut le pied pris dans une crevasse entre deux rochers, et si serré que, dans l'effort qu'il fit pour se dégager, il perdit une de ses sandales aux lacets d'or.

Jason, à cet accident, ne put réprimer une exclamation de dépit.

« Que se passe-t-il, Jason ? demanda la vieille femme.

— Ce qui se passe ! dit le jeune homme. Eh bien, j'ai perdu une sandale, ici, au milieu des rochers. Et de quoi vais-je bien avoir l'air à la cour du roi Pélias avec un pied chaussé d'une sandale à lacets d'or, et l'autre pied nu ?

— Ne t'en tourmente pas, répliqua gaiement sa compagne. La chance ne t'a jamais mieux favorisé qu'aujourd'hui en te faisant perdre ta sandale : cela me prouve que tu es bien celui dont le Chêne Parlant a annoncé la venue »

Ce n'était pas le moment de demander ce qu'avait dit le Chêne Parlant, mais le ton enjoué de la femme encouragea le jeune homme. D'ailleurs, chose étrange, il ne s'était jamais senti aussi fort et aussi vigoureux que depuis l'instant où il avait pris l'inconnue sur son dos. Au lieu de sentir la fatigue, il gagnait des forces à mesure qu'il avançait, et, luttant contre le torrent, il atteignit enfin la rive opposée, gravit la berge, et déposa la vieille dame et son paon sains et saufs sur le gazon. Ceci fait, il ne put s'empêcher de jeter un coup d'œil mélancolique sur son pied nu.

« Tu auras bientôt une plus belle paire de sandales, dit la vieille femme. Que le roi Pélias aperçoive seulement ton pied nu, et tu le verras devenir pâle comme la mort. Voici ton chemin. Va, Jason, je te donne ma bénédiction. Et quand tu seras assis sur le trône, souviens-toi de la vieille femme à qui tu as fait traverser la rivière. »

Et, disant ces mots, elle s'en alla clopin-clopant. Etait-ce l'éclat de ses magnifiques yeux bruns, qui lui faisait comme une auréole. Était-ce autre chose ? Toujours est-il que Jason lui trouva une allure noble et majestueuse. Son paon la suivit, superbe et se pavanant, déployant sa splendide queue de manière que Jason pût l'admirer.



Illustration de George Soper

3. Retour à Iolcos

Quand tous deux eurent disparu, Jason reprit sa route. Après avoir marché longtemps, il arriva à une ville située au pied d'une montagne, et non loin de la mer. Hors des murs de la ville, se trouvait rassemblée une immense foule d'hommes, de femmes, d'enfants, tous vêtus de leurs plus beaux habits, et visiblement en fête. C'est du côté de la mer que la foule se trouvait le plus dense, et, en regardant dans cette direction, Jason vit, au-dessus des têtes, s'élever vers le ciel un nuage de fumée. Il s'informa auprès de l'un des assistants du nom de la ville qui se trouvait tout à côté, et de la raison pour laquelle tant de gens étaient rassemblés en ce lieu.

« C'est ici le royaume d'Iolchos, répondit l'homme, et nous sommes sujets du roi Pélias. Notre maître nous a convoqués ici afin que nous le voyions sacrifier un taureau noir à Neptune, père de Sa Majesté, dit-on. Le roi est là- bas, à l'endroit où vous voyez la fumée monter de l'autel. »

Tout en parlant, l'homme dévisageait Jason, car son costume était très différent de celui des habitants d'Iolchos. Et c'était d'ailleurs un spectacle étrange que de voir ce jeune homme vêtu d'une peau de léopard et serrant dans chaque main une lance. Jason remarqua aussi que cet homme regardait avec une attention particulière ses pieds, dont l'un, vous le savez, était nu, tandis que l'autre était orné de la sandale paternelle aux lacets d'or.

« Regardez-le, regardez-le ! dit l'homme à son plus proche voisin. Voyez-vous ? Il ne porte qu'une seule sandale. »

Et là-dessus, une personne, puis une autre, se mirent à examiner Jason, et tous paraissaient vivement frappés d'une particularité de sa personne, tout en regardant ses pieds plus que toute autre partie de son corps. Il pouvait aussi les entendre chuchoter :

« Une sandale, une seule sandale ! L'homme à l'unique sandale, le voici enfin ! D'où vient-il, et que veut-il ? Et que va lui dire le roi ? »

Le pauvre Jason se dit que les gens d'Iolchos étaient bien mal élevés de faire ainsi remarquer une imperfection de sa toilette. Tout en avançant, il se trouva d'ailleurs bientôt tout près de l'autel fumant sur lequel le roi Pélias sacrifiait le taureau noir.

Le murmure et le bourdonnement de la foule, surprise de voir Jason avec un pied nu, devint si bruyant qu'il troubla la cérémonie. Le roi, tenant à la main le couteau dont il allait se servir pour sacrifier le taureau, se retourna avec colère et jeta les yeux sur Jason. Les gens s'étaient retirés d'auprès du jeune homme, si bien qu'il se trouva seul, en évidence, à côté de l'autel fumant, et face à face avec le redoutable roi Pélias.

« Qui es-tu ? cria le roi en fronçant le sourcil. Comment oses-tu causer tout ce désordre pendant que je sacrifie un taureau à mon père Neptune ?

— Ce n'est pas ma faute, répliqua Jason. Sa Majesté devrait plutôt blâmer la grossièreté de ses sujets qui ont fait tout ce bruit parce qu'il se trouve que j'ai un pied nu.

À ces mots de Jason, le roi tressaillit et jeta un rapide coup d'œil sur les pieds du jeune homme.

— Ah ! marmotta-t-il, voilà l'homme à l'unique sandale, pour sûr ! Que pourrais-je bien en faire ? »

Et il serra, plus fort le grand couteau, comme s'il avait envie de s'en servir pour tuer Jason, à la place du taureau noir. Les assistants les plus rapprochés entendirent les paroles du roi, si indistinctes qu'elles fussent. Un murmure s'éleva parmi eux, puis une vraie clameur : « L'homme à l'unique sandale est venu ! Il faut que l'oracle s'accomplisse ! »

Car c'est maintenant le moment de vous dire que, bien des années auparavant, le roi Pélias avait été averti par le Chêne Parlant de Dodone qu'un homme avec une seule sandale le renverserait de son trône.

En conséquence, il avait donné les ordres les plus stricts pour que personne ne vînt jamais en sa présence sans avoir ses deux sandales solidement attachées, et il avait désigné un officier de son palais, dont l'unique fonction était d'examiner les sandales des gens et de les remplacer, aux frais du trésor, lorsqu'elles venaient à s'user.

Dans tout son règne, le roi n'avait jamais été aussi épouvanté qu'en cet instant, à la vue du pied nu du pauvre Jason. Mais comme il était hardi et résolu par nature, il reprit vite son assurance, et se mit à réfléchir aux moyens de se débarrasser du redoutable étranger.

« Mon jeune ami, dit le roi Pélias de sa voix la plus douce, afin de détourner les soupçons de Jason, vous êtes le bienvenu dans mon royaume. À en juger par votre costume, vous venez de loin, car ce n'est pas la mode, dans nos pays, de se vêtir d'une peau de léopard. Dites-moi, puis-je vous demander quel est votre nom, et où vous avez fait votre éducation ?

— Je m'appelle Jason, répondit le jeune étranger. Depuis ma plus tendre enfance, j'ai vécu dans la grotte du centaure Chiron. Il m'a appris la musique et l'art de monter à cheval. Il m'a appris aussi à guérir les blessures, comme à en infliger avec mes armes.

— J'ai entendu parler de Chiron, le maître d'école, reprit le roi Pélias, comme de sa sagesse et de son savoir, bien que sa tête soit placée sur un corps de cheval. Je suis ravi d'avoir l'un de ses disciples à ma cour, mais, afin de juger du profit que vous avez tiré de si excellentes leçons, voulez-vous me permettre une seule question ?

— Je ne me crois pas très habile, répondit Jason. Mais demandez-moi ce que vous voudrez, et je répondrai de mon mieux.

C'était un piège que le roi Pélias tendait au jeune homme. Aussi, avec un sourire plein d'astuce, il poursuivit :

— Que feriez-vous, brave Jason, s'il y avait au monde un homme par les mains de qui vous seriez destiné à périr. Que feriez-vous, dis-je, si cet homme se trouvait devant vous, à votre discrétion ? »

Jason, voyant briller une lueur mauvaise dans les yeux du roi Pélias, se douta probablement que le roi avait découvert son dessein, et qu'il avait l'intention de se servir contre lui des paroles qu'il prononcerait. Cependant, il ne voulut pas mentir, en prince loyal, en homme d'honneur qu'il était, il résolut de dire la vérité. Après un moment de réflexion, il répondit donc d'une voix ferme et assurée :

« J'enverrais un tel homme à la recherche de la Toison d'Or. »

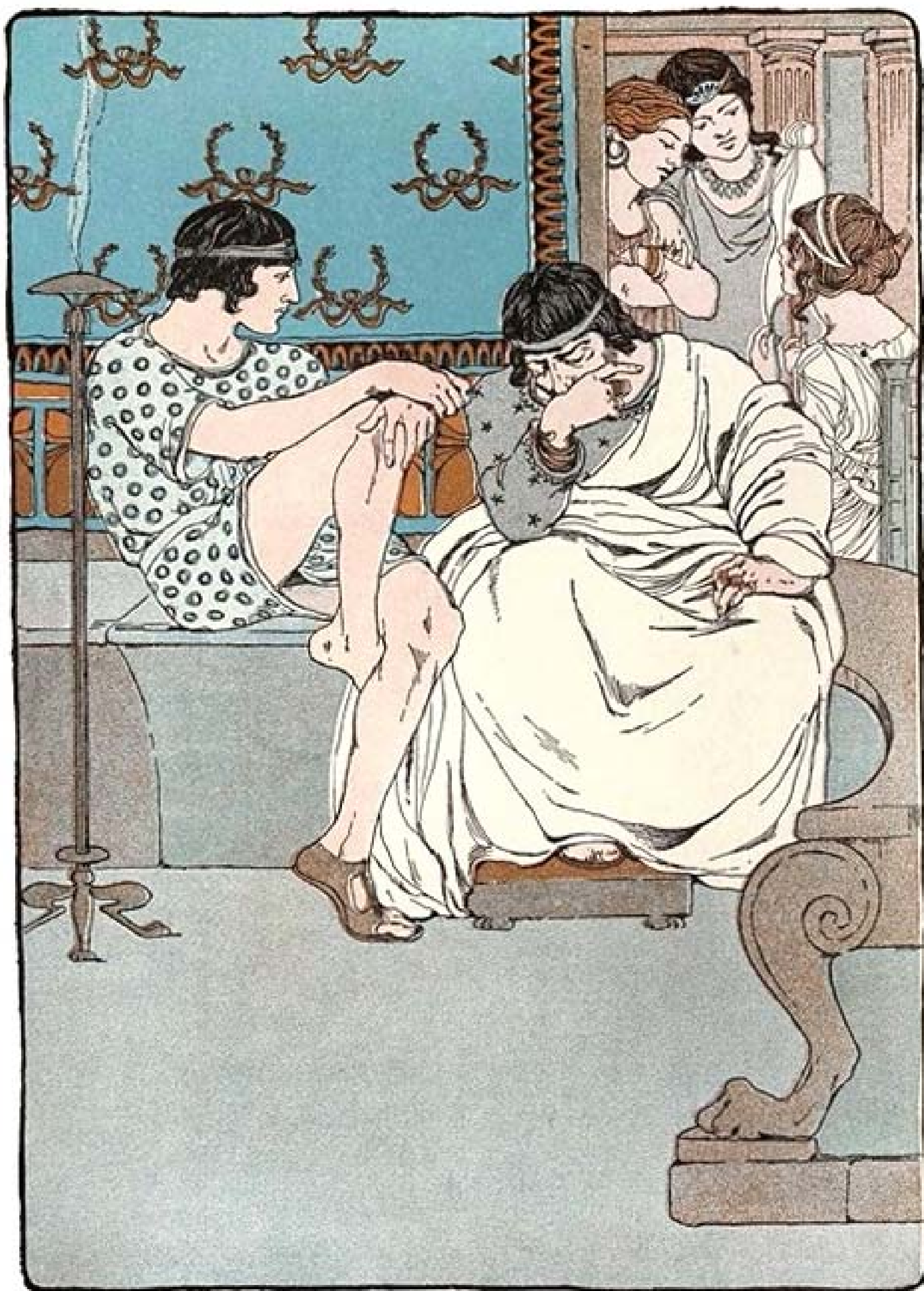


Illustration de Maud Hunt Squire

Or, cette entreprise était la plus difficile et la plus périlleuse qu'on pût trouver. Elle exigeait d'abord un long voyage à travers des mers inconnues. Il était, d'ailleurs, bien peu probable que le jeune homme qui entreprendrait cette expédition pût réussir à s'emparer de la Toison d'Or, et revenir en vie dans son pays pour raconter les dangers qu'il aurait courus. Aussi les yeux du roi Pélias étincelèrent-ils de joie lorsqu'il entendit la réponse de Jason.

« Bien dit ! Jeune homme à la sandale, dit-il. Va donc, et, au péril de ta vie, rapporte-moi la Toison d'Or.

— J'y vais, répondit Jason. Si j'échoue, vous n'aurez plus sujet de craindre mon retour. Mais si je reviens à Iolchos, chargé de mon précieux butin, alors, roi Pélias, il faudra me céder la couronne et le sceptre.

— Tu peux y compter, dit le roi, en ricanant. Pour l'instant, je vais les conserver pour toi, sois tranquille. »

4. Jason consulte le Chêne Parlant.

La première chose que fit Jason, après avoir quitté le roi, fut d'aller à Dodone, consulter le Chêne Parlant sur le meilleur parti à prendre.

Cet arbre merveilleux se trouvait au cœur d'une vieille forêt. Son trône imposant s'élevait à une trentaine de mètres dans les airs, et couvrait de son ombre épaisse près d'un demi-hectare de terrain. Debout au pied de l'arbre vénérable, Jason leva les yeux vers la cime mystérieuse et se mit à parler tout haut, comme s'il s'adressait à quelqu'un qui fût caché dans l'épaisseur du feuillage.

« Que dois-je faire, dit-il, afin de conquérir la Toison d'Or ? »

Il se fit d'abord un profond silence. Au bout d'un moment, cependant, les feuilles se mirent à bouger, bruissant comme si une douce brise les caressait, tandis que les autres arbres de la forêt restaient parfaitement immobiles. Puis le son grossit et devint pareil au mugissement du vent. Enfin, de plus en plus ample et de plus en plus grave, il s'enfla si bien qu'on eût dit un ouragan se déchaînant dans l'arbre, et donnant une seule voix aux milliers de murmures produits par les petites feuilles.

D'un ton de basse profonde, et parlant aussi distinctement qu'il est possible à un arbre de parler, le Chêne articula ces mots :

« Va trouver Argus, le constructeur de vaisseaux, et commande lui une galère à cinquante rames »

Puis la voix s'éteignit graduellement. Quand elle se fut complètement tue, Jason se demanda s'il avait réellement entendu les paroles ci-dessus.

Mais après s'être renseigné auprès des habitants d'Iolchos, il apprit qu'il y avait en effet dans la ville un homme du nom d'Argus, très habile constructeur de vaisseaux.

À la prière de Jason, Argus consentit volontiers à lui construire une galère si grande qu'il faudrait cinquante bons rameurs pour la diriger, bien qu'on n'eût jamais vu encore, à cette époque-là, de vaisseau de cette dimension. Aussi le maître charpentier, ses ouvriers, ses apprentis se mirent-ils tous à l'œuvre, et, pendant de longs jours, on les vit occupés à tailler les bois, tapant de toute la force de leurs marteaux, jusqu'à ce que le nouveau vaisseau, qu'on appela du nom d'*Argo*, fût prêt à prendre la mer.

Et comme le Chêne Parlant lui avait déjà donné de si bons avis, Jason pensa qu'il ne ferait pas mal d'en demander d'autres. Il retourna donc dans la forêt, pour s'informer de ce qu'il devait taire ensuite.

Au bout d'un moment, Jason remarqua que le feuillage d'une grande branche qui s'étendait au-dessus de sa tête se mettait à remuer, comme si le vent agitait cette unique branche en laissant les autres immobiles.

« Coupe-moi, dit la branche, dès qu'on put comprendre son langage. Coupe-moi, coupe-moi, et fais de moi un buste que tu mettras à l'avant de ta galère ! »

Jason prit la branche au mot, et la coupa. Un artisan du voisinage s'offrit à sculpter le buste. Il était assez bon ouvrier et avait déjà fait plusieurs de ces bustes, mais, chose étrange, il s'aperçut que sa main était guidée par une puissance invisible dont le talent surpassait le sien, et que ses outils façonnaient une image qu'il n'avait jamais vue, même en rêve. Quand l'œuvre fut achevée, on vit que c'était une admirable statue de femme, coiffée d'un casque d'où s'échappaient de longues boucles flottantes. Au bras gauche, elle portait un bouclier au centre duquel se voyait une vivante image de Méduse, la Gorgone à la chevelure de serpents. Le bras droit, étendu, paraissait montrer le chemin, et le visage de cette statue merveilleuse, sans exprimer la colère ou le dédain, était si grave et si majestueux qu'il en était presque sévère. Quant à la bouche, elle paraissait toute prête à s'ouvrir pour laisser tomber de sages paroles.

Jason, ravi de sa statue de chêne, ne laissa pas de repos au sculpteur avant qu'il ne l'eût dressée à la place habituelle, c'est-à-dire à la proue du navire.

« Et maintenant, s'écria-t-il en contemplant avec admiration le visage majestueux et serein de la statue, il me faut aller demander au Chêne Parlant ce qui me reste à faire.

— Ce n'est pas nécessaire, Jason, dit une voix qui, tout en paraissant venir de beaucoup moins haut, lui rappela la voix puissante du Grand-Chêne. Lorsque tu voudras des conseils, tu n'auras qu'à me les demander. »

Jason n'avait cessé, tout en écoutant ces paroles, de fixer le visage de la statue. Mais il ne pouvait en croire ses yeux ni ses oreilles ; les lèvres de bois avaient remué, et, selon toute apparence, la statue avait parlé ! Une fois remis de sa surprise, Jason se dit qu'après tout l'image avait été taillée dans le bois du Chêne Parlant, et qu'il n'y avait donc rien là de si extraordinaire, mais qu'il était certainement fort heureux pour lui de pouvoir emporter dans son périlleux voyage un bloc de bois si rempli de sagesse.

« Dites-moi, statue miraculeuse, dit Jason, où pourrai-je trouver cinquante hardis rameurs. Il faut qu'ils aient le bras vigoureux et le cœur brave, ou nous ne conquerrons jamais la Toison d'Or.

— Va, répondit la statue, et fais appel à tous les héros de la Grèce. En une telle occurrence, pouvait-on donner un meilleur conseil ? Aussi Jason envoya-t-il, sans

perdre de temps, des messagers dans toutes les villes, chargés de faire savoir à tous les Grecs que le Prince Jason, fils du roi Eson, partait à la conquête de la Toison d'Or, et qu'il réclamait l'aide de quarante-neuf jeunes gens, les plus forts et les plus braves qu'on pût trouver. Lui-même, Jason, serait le cinquantième.

À cette nouvelle, il y eu un grand émoi parmi la jeunesse aventureuse. Dès qu'ils eurent mis leurs casques et leurs boucliers en état, les jeunes gens ceignirent leurs épées, vinrent en foule à Iolchos, et firent irruption sur le nouveau navire. L'un après l'autre, ils allèrent saluer Jason, l'assurer que, sans marchander leur vie, ils rameraient avec lui jusqu'au bout du monde, et même plus loin, s'il le jugeait bon.

Beaucoup de ces jeunes gens avaient eu Chiron comme précepteur. Ils étaient donc d'anciens condisciples de Jason, et le connaissaient pour un garçon énergique.

Parmi eux se trouvait Hercule qui, plus tard, devait soutenir le ciel sur ses épaules. Puis Castor et Pollux, les deux jumeaux au brave cœur. Thésée, le futur vainqueur du Minotaure. Et Lyncée, aux yeux extraordinairement perçants qui pouvaient voir à travers une meule de moulin, ou plonger jusqu'aux entrailles de la terre, et y découvrir des trésors cachés. Enfin, Orphée, le roi des musiciens, qui chantait et jouait de la lyre d'une manière si suave que les bêtes féroces, se dressant sur leurs pattes, se mettaient à danser. On dit même qu'au son de quelques-unes de ses mélopées les plus entraînantes, des rochers moussus sortirent de terre, et que les arbres d'une forêt se déracinèrent et se mirent à exécuter une danse, en se faisant réciproquement de grands saluts.

Parmi les rameurs se trouvait aussi une belle jeune femme, du nom d'Atalante, qui avait été nourrie par un ours, en pleine montagne. Cette jolie nymphe avait le pied si léger qu'elle pouvait marcher sur l'écume des vagues, glissant de crête en crête sans mouiller plus que la semelle de ses sandales. À mon avis, pourtant, les plus remarquables de l'expédition étaient deux fils de l'Aquilon, deux vrais démons ailés et joufflus qui, en cas de calme, pouvaient souffler une brise presque aussi fraîche que le vent du Nord lui -même. Il faut aussi ne pas oublier dans cette liste lest prophètes et les magiciens, assez nombreux dans l'équipage, et capables de prédire ce qui arriverait le

lendemain, le surlendemain, ou dans cent ans, mais généralement tout à fait inconscients du présent.

Jason désigna Tiphys comme timonier, parce qu'il savait lire les astres et connaissait l'aire du vent. Lyncée, à cause de sa vue perçante, fut posté, comme vigie, à la proue du navire, d'où il pouvait voir à la distance d'une journée de marche, tout en étant bien capable de ne pas remarquer ce qui se trouvait immédiatement sous ses yeux, à moins que l'eau fût assez profonde, auquel cas Lyncée pouvait dire exactement quelle était la nature des roches et des terres qui composaient le fond.

Mais lorsque les Argonautes, comme on appelait ces cinquante hardis compagnons, furent tout prêts à partir, une difficulté imprévue menaça de mettre fin au voyage, avant qu'il fût commencé. Le vaisseau était si long, si large et si pesant que la force des cinquante hommes réunis était insuffisante pour le pousser à l'eau. Hercule, je pense, n'avait pas encore atteint toute sa vigueur, autrement il n'aurait pas eu plus de peine à le mettre à flot qu'un bambin à lancer son petit bateau dans une mare.

Quoiqu'il en soit, les cinquante héros étaient là à pousser, à se démener, tout rouges d'efforts, sans faire avancer l'*Argo* d'un pouce. À la fin, épuisés, ils s'assirent sur le rivage, se disant que le navire pourrirait sur place, et qu'il leur faudrait traverser la mer à la nage, ou renoncer à la Toison d'Or.

Tout à coup, Jason se souvint de la statue miraculeuse qui était à l'avant de la galère.

« Ô fille du Chêne Parlant ! s'écria-t-il, comment faut- il nous y prendre pour lancer notre navire ?

— Asseyez-vous, répondit la statue, et prenez vos rames, tandis qu'Orphée jouera de la harpe. »

Aussitôt les cinquante héros montèrent à bord, et, saisissant leurs rames, les élevèrent en l'air, tandis qu'Orphée – qui aimait infiniment mieux jouer que ramer – préludait sur la harpe. Dès la première note, on sentit le vaisseau s'ébranler. Orphée continua à jouer sur un mouvement vif, et la galère entra dans l'eau, plongeant de

l'avant si profondément que les lèvres de la statue merveilleuse touchèrent l'onde. Puis elle se releva, légère comme un cygne.

Les rameurs manœuvrèrent leurs cinquante rames, la blanche écume bouillonna à l'avant, tandis qu'à l'arrière le vaisseau laissait un sillage d'eaux murmurantes, et Orphée continuait à jouer dans un mouvement si endiablé que le navire semblait danser sur les flots pour obéir à la mesure.

L'*Argo* sortit donc ainsi du port, accompagné des souhaits de tous, si ce n'est du méchant vieux Pélias, qui, debout sur un promontoire, le regarda s'éloigner avec haine, regrettant de ne pouvoir exhaler en tempête la rage dont son cœur était plein, afin d'engloutir la galère et tous ses passagers.

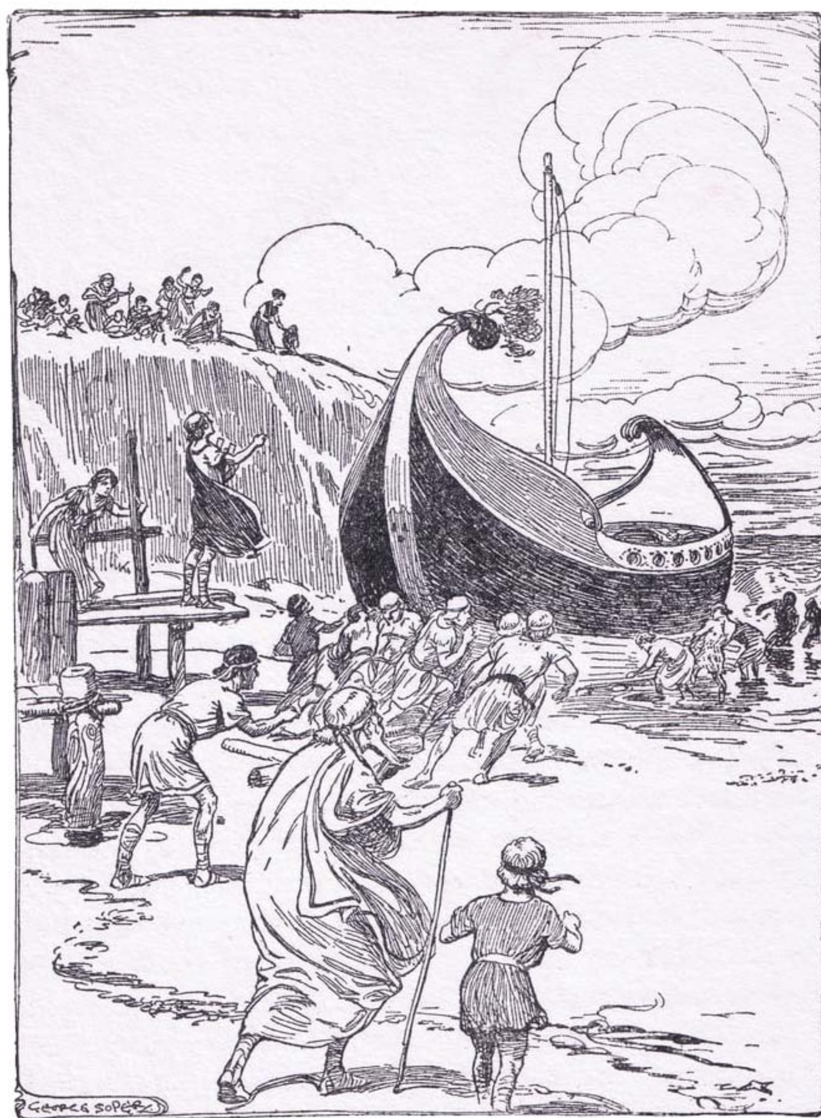


Illustration de George Soper

5. Les Argonautes naviguent vers Colchide

Pour passer le temps plus agréablement pendant le voyage, les héros s'entretenaient de la Toison d'Or.

C'était, paraît-il, à l'origine, la toison d'un bélier de Béotie, qui, emportant sur son dos deux enfants en danger de mort, avait fui avec eux jusqu'en Colchide. L'un des enfants, une petite fille du nom d'Hellé, était tombée dans la mer et s'était noyée, tandis que l'autre, un petit garçon, nommé Phryxos, fut déposé sain et sauf sur le rivage par le fidèle bélier. Mais l'animal à bout de forces se coucha à terre, et mourut.

En mémoire de cette belle action, et en témoignage de ce dévouement, la toison du pauvre bélier fut miraculeusement changée en or, et devint l'une des merveilles du monde. Suspendue à un arbre dans un bois sacré, elle s'y trouvait, à cette époque-là, depuis on ne sait combien d'années, objet de convoitise de la part de bien des rois puissants qui, dans leur palais, ne possédaient rien d'aussi précieux.

S'il fallait vous raconter toutes les aventures des Argonautes, j'en aurais jusqu'au soir, et peut-être pour plus longtemps encore.

Il ne manqua pas d'événements fabuleux, comme vous pouvez vous y attendre d'après ce qui précède. Entre autres, ils furent reçus dans une île par le roi Cyzicos, qui en était souverain. Ce roi donna un banquet en leur honneur, et les traita en frères. Mais les Argonautes virent que le bon roi paraissait soucieux et en demandèrent la cause. Le roi Cyzicos leur apprit que lui et ses sujets étaient en butte aux mauvais traitements que leur infligeaient les habitants d'une montagne voisine, actuellement en guerre avec eux.

Et comme ils en parlaient, le roi Cyzicos désigna du doigt la montagne, demandant à Jason et à ses compagnons ce qu'ils voyaient dans cette direction.

« Je vois de très grands corps, répondit Jason, mais je ne sais pas du tout ce que c'est. Pour dire la vérité, il me semble que ce sont des nuages qui ont pris à peu près forme humaine.

— Je les vois très bien, dit à son tour Lyncée, dont les yeux, vous vous le rappelez, avaient la portée d'un télescope. Ce sont d'énormes géants, qui tous ont six bras chacun, et tiennent une massue, une épée ou un arme quelconque dans chacune de leurs mains.

— Vous avez une excellente vue, dit le roi Cyzicos. Ce sont bien des géants à six bras, et tels sont les ennemis que mon peuple et moi nous avons à combattre. »



Illustration de George Soper

Le lendemain, au moment où les Argonautes allaient mettre à la voile, ces terribles géants descendirent, faisant des enjambées d'un quart de lieue, brandissant chacun leurs six bras, et d'aspect formidable, vus ainsi dans les airs. Chacun de ces monstres était de force à livrer une bataille à lui tout seul, car il pouvait, avec l'un de ses bras, lancer d'énormes pierres, manier une hache d'un autre et une épée d'un troisième, tandis qu'un quatrième poussait une longue lance dans les rangs de l'ennemi qu'il pouvait encore, à l'aide de ses deux bras restants, accabler d'une grêle de flèches. Heureusement, bien que ces géants fussent si énormes et eussent tant de bras, ils avaient chacun un seul cœur, et qui n'était ni plus gros ni plus brave que celui d'un homme ordinaire.

De plus, quand bien même ils eussent été semblables à Briarée, aux cent bras, les braves Argonautes leur auraient donné assez d'ouvrage pour leurs cent mains.

Jason et ses compagnons allèrent hardiment à leur rencontre, en massacrèrent un grand nombre, et mirent les autres en fuite, si bien que s'ils avaient eu six jambes chacun, au lieu de six bras, ils ne s'en seraient sauvés que plus vite.

Puis, les Argonautes poursuivirent leur route, et eurent bien d'autres aventures, dont chacune fournirait à elle seule la matière d'une histoire.

Une fois, entre autres, ils débarquèrent dans une île, et se reposaient sur l'herbe, quand tout à coup ils furent assaillis par ce qui leur sembla être une grêle de flèches aux pointes d'acier. Les unes s'enfonçaient dans le sol, d'autres heurtaient leurs boucliers, tandis qu'un certain nombre leur pénétraient dans les chairs. Les héros, se relevant brusquement, cherchèrent tout autour d'eux l'ennemi invisible sans pouvoir le découvrir, et dans toute l'île il n'y avait pas un buisson où pût se dissimuler un seul archer. Cependant, les flèches à tête d'acier continuaient de siffler autour d'eux. Finalement, en levant les yeux, ils virent une immense troupe d'oiseaux, planant et tourbillonnant dans les airs, et lançant leurs plumes sur la tête des Argonautes.

Ces plumes n'étaient autres que les flèches à pointes d'acier dont les Argonautes étaient criblés. Toute résistance était impossible, les héroïques Argonautes auraient pu, tous les cinquante, être tués ou blessés par cette bande de méchants oiseaux, et n'avoir

aucune chance, par conséquent, de jamais voir la Toison d'Or, si Jason n'avait pas pensé à demander conseil à la statue de chêne.

Courant donc vers la galère, aussi vite que ses jambes le lui permirent : « 0 fille du Chêne Parlant, s'écria-t-il, hors d'haleine, plus que jamais nous avons besoin de votre sagesse ! Nous courons le plus grave danger, car une bande d'oiseaux nous crible de ses plumes barbelées. Que faire pour les chasser ?

— Tapez sur vos boucliers, » répondit la statue.

Ayant reçu cet excellent conseil, Jason revint en hâte auprès de ses compagnons – beaucoup plus démoralisés cette fois que lorsqu'ils avaient combattu les géants aux six bras –, et leur commanda de frapper avec leurs épées sur leurs boucliers de bronze. Les cinquante se mirent de bon cœur à l'œuvre, tapant de toutes leurs forces, et faisant un si affreux tintamarre que les oiseaux s'envolèrent à tire-d'aile, et bien que ces derniers se fussent dépouillés delà moitié de leurs plumes, on les vit bientôt à une grande distance, rasant les nuages, et pareils à un troupeau d'oies sauvages. Orphée célébra cette victoire en exécutant sur la harpe un hymne triomphal.



Illustration de Maud Hunt Squire

6. Le rencontre avec le roi

Tandis que les Argonautes se trouvaient encore dans l'île, un navire accosta, portant à son bord deux adolescents à la démarche princière, et extrêmement beaux, comme l'étaient les princes dans ce temps-là.

Ces deux voyageurs n'étaient autres que les fils de Phryxos, celui-là même qui dans son enfance avait été transporté en Colchide sur le dos du bélier à la toison d'or. Depuis lors, Phryxos avait épousé la fille du roi. Les deux jeunes princes étaient nés en Colchide, y avaient été élevés, et leur enfance insouciante s'était écoulée aux abords du bocage fameux qui renfermait la Toison d'Or, suspendue à un arbre.

Pour le moment, ils s'en allaient en Grèce, avec l'espoir de reconquérir un royaume dont leur père avait été injustement dépossédé.

Lorsque les princes apprirent quel était le dessein des Argonautes, ils leur offrirent de rebrousser chemin et de les conduire en Colchide, tout en paraissant beaucoup douter, cependant, de la réussite de l'entreprise. À les en croire, l'arbre auquel était suspendue la Toison d'Or était gardé par un terrible dragon qui ne faisait qu'une bouchée de tous ceux qui se risquaient à l'approcher.

« Il y a d'autres difficultés à surmonter encore, dirent les jeunes princes. Mais celle-ci ne suffit-elle pas ? Ah ! Brave Jason, retourne sur tes pas avant qu'il soit trop tard. Nous serions navrés si toi et tes quarante-neuf braves compagnons, vous étiez dévorés, en cinquante bouchées, par ce terrible dragon.

— Mes jeunes amis, répondit tranquillement Jason, je ne m'étonne pas que vous trouviez ce dragon terriblement redoutable. Vous avez vécu depuis l'enfance dans la crainte de ce monstre, et vous le regardez encore avec la terreur que ressentent les enfants à l'égard des démons dont leur a parlé leur nourrice. Mais, à mes yeux, le dragon n'est tout bonnement qu'un assez gros serpent, qui à moitié moins de chances

de m'avaler en une seule bouchée, que moi de trancher sa vilaine tête. En tout cas, je suis résolu à ne jamais revoir la Grèce si je ne rapporte pas la Toison d'Or.

— Aucun de nous ne reculera, s'écrièrent ses quarante-neuf braves camarades. Montons tout de suite sur la galère, et si le dragon veut faire de nous son déjeuner, grand bien lui fasse ! »

Et Orphée, pour qui tout était matière à mélodie, se mit à chanter merveilleusement en s'accompagnant de la lyre, si bien que chacun des cinquante fut pénétré du sentiment qu'il n'y avait rien au monde de si héroïque que de combattre des dragons, ni rien qui fût si honorable, en mettant les choses au pis, que d'être dévoré par l'un d'eux en une seule bouchée. Après quoi, sous la direction des deux princes qui connaissaient bien la route, ils firent voile pour la Colchide.

Lorsque le roi du pays, nommé Éétès, apprit leur arrivée, il fit venir Jason à sa cour. Ce roi était un homme à l'aspect sévère, et même cruel, et, bien qu'il prît un air aussi courtois que possible, sa physionomie ne plut pas davantage à Jason que celle du méchant roi Pélias, l'usurpateur du trône d'Eson.

« Vous êtes le bienvenu, brave Jason, dit le roi. Dites- moi, faites-vous un voyage d'agrément, ou allez-vous à la découverte d'îles inconnues ? Quelle cause, en un mot, me procure le plaisir de vous voir à ma cour ?

— Excellence, répondit Jason, en s'inclinant – Chiron, comme vous voyez, lui avait appris les usages envers les rois comme envers les pauvres hères –, je suis venu ici avec un dessein que je demande maintenant à Votre Majesté la permission d'exécuter. Le roi Pélias, qui siège sur le trône de mes pères – auquel il n'a pas plus de droit qu'au vôtre, Majesté –, s'est engagé à abdiquer et à m'abandonner sa couronne et son sceptre si je lui rapporte la Toison d'Or. Cette toison, Votre Majesté le sait, se trouve ici, en Colchilde, suspendue à un arbre, et je demande humblement l'autorisation de la prendre. »

Malgré lui, le roi ne put s'empêcher de faire une vilaine grimace, car, plus que tout au monde, il prisait sa Toison d'Or. On le soupçonnait même d'avoir fait quelque vilenie pour s'en emparer. Il fut donc très courroucé d'apprendre que le vaillant prince

Jason et quarante-neuf jeunes Grecs des plus hardis étaient venus en Colchide dans l'unique but de le dépouiller de son plus cher trésor.

« Savez-vous, dit le roi, quelles sont les conditions qu'il vous faudra remplir avant d'entrer en possession de la Toison d'Or ?

— J'ai entendu dire, répondit le jeune homme, qu'un dragon est couché sous l'arbre auquel est suspendu le trésor, et que quiconque l'approche court le risque d'être dévoré en une seule bouchée.

— C'est exact, dit le roi, mais ce n'est pas tout : il y a des difficultés peut-être plus grandes encore à vaincre, avant d'aspirer au privilège d'être dévoré par le dragon. Par exemple, il vous faudra d'abord dompter mes deux taureaux aux pieds et aux poumons d'airain, que Vulcain, le dieu forgeron, a faits pour moi. Ils ont dans la poitrine une fournaise, et ils lancent par la gueule et par les naseaux un feu si brûlant que personne jusqu'ici n'a pu les approcher sans être réduit instantanément en une poudre impalpable et noire. Qu'en pensez-vous, mon brave Jason ?

— Il faut que je brave le danger, répondit Jason, pour renverser l'obstacle.

— Après avoir dompté ces taureaux farouches, continua le roi qui cherchait à épouvanter Jason, il vous faudra les atteler à une charrue, puis labourer le sol sacré du bois de Mars, et semer quelques dents du dragon, pareilles à celles dont Cadmus fit sortir jadis une moisson d'hommes armés. Ce sont d'intraitables vauriens que ces fils des dents du dragon, et à moins que vous sachiez comment les prendre, ils tomberont sur vous, l'épée à la main.

— Mon maître Chiron, répliqua Jason, m'a appris autrefois l'histoire de Cadmus. Peut-être me rendrai-je maître des fils turbulents sortis des dents du dragon, comme Cadmus lui-même.

— Que le dragon l'emporte, grommela le roi, et son précepteur par-dessus le marché ! Voyez-vous ce téméraire, ce présomptueux de mirliflore ! Nous allons voir un peu ce que lui réservent mes taureaux à l'haleine enflammée... Eh bien, Prince Jason, continua-t-il à haute voix, reposez-vous aujourd'hui et demain matin, et puisque vous insistez pour être mis à l'épreuve, nous jugerons de votre adresse à conduire la charrue.



Illustration de George Soper

7. La rencontre avec Médée

Tandis que le roi parlait avec Jason, une belle jeune femme se tenait debout, un peu en arrière du trône. Les yeux ardemment fixés sur le jeune étranger, elle écoutait attentivement chaque mot, et, lorsque Jason se retira, elle le suivit hors de la salle.

« Je suis la fille du roi, dit-elle, et je m'appelle Médée. Je sais beaucoup de choses que les autres princesses ignorent, et j'en puis exécuter beaucoup qu'elles n'oseraient pas même imaginer. Si vous voulez vous en remettre à moi, je vous apprendrai le moyen d'apprivoiser les taureaux indomptables, de semer les dents du dragon, et de conquérir la Toison d'Or.

— Si vous me rendez ce service, belle princesse, répondit Jason, je jure de vous en être reconnaissant toute ma vie. »

Et, regardant longuement Médée, il admira sur son visage une expression de rare intelligence. C'était une de ces créatures dont les yeux sont pleins de mystère. Il semble, lorsqu'on les regarde, qu'on y plonge très avant, comme dans les eaux d'une fontaine. Et pourtant on n'est jamais sûr d'avoir vu jusqu'au fond, et de ne pas découvrir tout à coup que les profondeurs recèlent encore quelque chose d'inconnu.

Si Jason eût été accessible à la crainte, il aurait eu peur de se faire d'elle une ennemie, car, belle comme elle était en cet instant, elle était capable de se montrer, tout aussitôt après, terrible comme le dragon qui garde la Toison d'Or.

« Princesse, dit-il, vous paraissez très sage et très puissante. Mais comment se fait-il que vous puissiez ainsi m'aider dans ma tâche ? Etes-vous magicienne ?

— Oui, Prince Jason, répondit Médée avec un sourire. Vous avez deviné juste, je suis magicienne. Circé, la sœur de mon père, m'a appris son art, et je pourrais vous dire, si je voulais, qui était la vieille femme au paon, à la grenade et au bâton surmonté d'un coucou, et quelle est la voix qui parle par les lèvres de la statue de bois qui orne votre galère. Vous voyez que je suis au courant de quelques-uns de vos secrets. Il est heureux



Illustrateur anonyme

pour vous que je sois bien disposée à votre égard, sans quoi vous courriez grand risque d'être happé par le dragon.

— Je ne m'inquiète pas tant du dragon, répondit Jason, que de savoir comment me rendre maître des taureaux.

— Si vous êtes aussi brave que je le crois, dit Médée, votre courage vous dictera l'unique manière de tenir tête à un taureau furieux. C'est à vous de la découvrir, au moment du péril, mais j'ai là un onguent magique qui vous préservera de l'haleine enflammée des taureaux, et vous guérira au cas où vous auriez pourtant quelque légère brûlure.

Et lui mettant dans la main un coffret d'or, elle lui expliqua comment il fallait appliquer l'onguent parfumé, puis lui indiqua où il pourrait la rejoindre à minuit.

— Soyez brave, dit-elle, et vous verrez qu'avant l'aube les taureaux d'airain seront domptés. »

Le jeune homme l'assura que son courage ne faillirait pas. Puis, rejoignant ses camarades, il leur raconta ce qui s'était passé entre la princesse et lui-même, et les avertit de se tenir prêts en cas qu'on eût besoin d'eux.

À l'heure fixée, il rencontra la belle Médée sur le perron de marbre du palais. Elle lui donna un panier contenant les dents du dragon, telles encore que Cadmus autrefois les avait extraites des mâchoires du monstre. Puis Médée, descendant les degrés du perron, conduisit Jason à travers les rues désertes de la ville, jusqu'au pâturage royal où se trouvaient les taureaux. La nuit était pleine d'étoiles, et à l'Orient, là où la lune allait bientôt se lever, une lueur ourlait le bord du ciel. Quand ils furent entrés dans le pâturage, la princesse s'arrêta et jeta un regard autour d'elle.

« C'est ici, dit-elle. Les taureaux reposent à l'extrémité du champ. La belle chasse qu'ils vous donneront lorsqu'ils vous apercevront ! Il n'est pas de divertissement que mon père et sa cour préfèrent à celui de voir un étranger tentant de les dompter pour conquérir la Toison d'Or. Pour toute la ville, un tel spectacle est une fête. Moi-même, je le goûte vivement. Vous n'imaginez pas comment en un clin d'œil leur haleine enflammée réduit un jeune homme en cendres.



Illustration de Josiah Wood Whymper

8. Les épreuves

— Êtes-vous sûre, belle Médée, répartit Jason, tout à fait sûre, que l'onguent contenu dans le coffret sera un remède efficace à ces affreuses brûlures ?

— Si vous en doutez, si vous avez la moindre crainte, répondit la princesse, le regardant en face à l'obscure clarté des étoiles, il vaudrait mieux pour vous n'être jamais né que de faire un pas de plus vers les taureaux. »

Mais Jason était fermement résolu à s'emparer de la Toison d'Or, et je doute qu'il fût revenu sur ses pas, même s'il avait été absolument sûr d'être transformé en charbons enflammés, ou réduit à une poignée de cendres grises, dès l'instant où il avancerait. Il lâcha donc la main de Médée, et marcha hardiment dans la direction qu'elle avait indiquée. À quelque distance devant lui, il aperçut quatre jets de vapeur rougeâtre, paraissant et disparaissant à intervalles réguliers après avoir jeté dans l'obscurité une vague lueur. C'était, vous vous en doutez, le souille des taureaux d'airain. Aux deux ou trois premiers pas que fit Jason, les quatre jets de vapeur parurent sortir avec plus d'abondance, car les deux taureaux l'avaient entendu marcher et levaient leurs naseaux pour flairer l'inconnu.

Il s'approcha encore, et la vapeur rouge jaillit avec force.

Jason pensa que les animaux devaient s'être levés. Il pouvait voir, d'ailleurs, des étincelles et des jets de flamme. Il approcha toujours, et chacun des taureaux fit retentir le pâturage d'un terrible mugissement, tandis que la flamme qu'ils vomissaient éclairait un instant tout le champ. Un pas encore, et rapides comme la foudre, grondant comme le tonnerre, les deux animaux se précipitèrent, environnés d'une atmosphère de feu qui embrasait la scène, si bien que le jeune homme discernait tous les objets mieux qu'en plein jour.

Ce qu'il vit le plus distinctement, ce fut les deux horribles bêtes galopant droit sur lui, leurs sabots d'airain résonnant bruyamment sur le sol, leurs queues dressées en l'air, comme le font tous les taureaux furieux. Leur haleine desséchait l'herbe sur leur

passage. Mais quant à Jason – grâce à l'onguent de Médée –, la flamme s'enroula autour de son corps sans lui faire aucun mal.

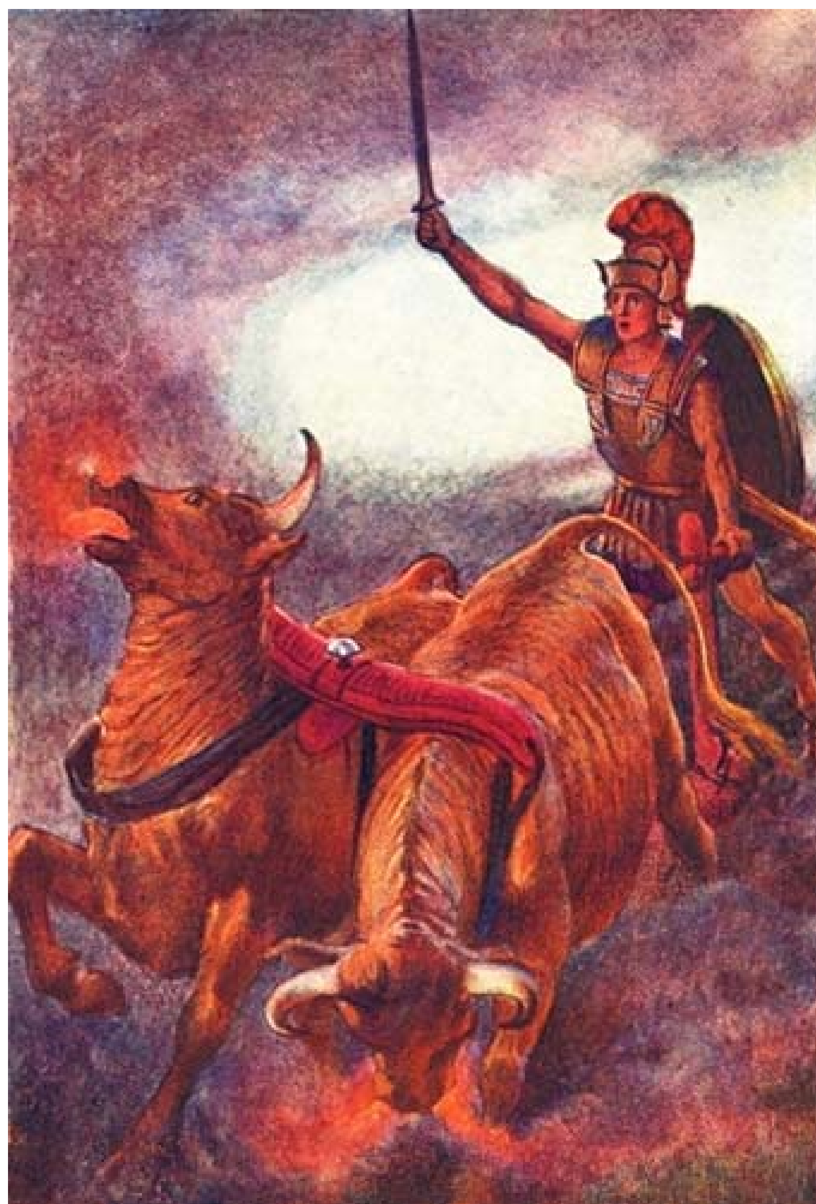
Enhardi lorsqu'il vit qu'il n'était pas encore réduit en cendres, le jeune homme attendit l'attaque. Juste au moment où les taureaux croyaient être sur le point de l'envoyer en l'air, il attrapa l'un d'eux par les cornes, et l'autre par sa queue en tire-bouchon, et il les tint serrés comme dans un étau, l'un de la main droite, et l'autre de la main gauche. Sans doute, il devait être d'une force peu commune, mais voici surtout la clé du mystère. Les taureaux d'airain étaient des créatures magiques, et Jason avait rompu le charme et désarmé leur colère par sa manière hardie de se mesurer avec eux. Et depuis ce temps-là, les hommes courageux ont toujours eu pour méthode, lorsqu'ils se sont trouvés face à face avec le danger, de prendre le taureau par les cornes, comme ils disent, c'est-à-dire délaisser de côté toute frayeur, et de triompher du danger en le méprisant.

Il fut dès lors aisé d'atteler les taureaux à la charrue qui, depuis des années, gisait rouillée sur le sol, tant il s'était passé de temps sans que personne fût capable de labourer cette terre. Et quand la lune fut au quart de sa course, le champ labouré s'étendit devant Jason : énorme pièce de terre noire, prête à recevoir les dents du dragon. Jason les sema donc à la volée, puis passa la herse sur le sol, et alla se poster enfin au bord du champ, anxieux de voir ce qui allait se passer.

« Faudra-t-il longtemps attendre la récolte ? demanda-t-il à Médée, debout auprès de lui.

— Tôt ou tard, elle viendra sûrement, répondit la princesse. Une moisson d'hommes armés est toujours sortie de terre, là où ont été semées les dents du dragon. »

La lune était alors très haut dans le ciel, et éclairait de ses rayons le champ où rien encore ne se voyait. Tout fermier eût dit, à l'aspect du champ, que Jason aurait à attendre des semaines avant de voir lever les brins d'herbe, et des mois entiers avant que le grain doré fût prêt à tomber sous la faux.



Illustrateur anonyme

Mais bientôt, sur toute la surface du champ, on vit quelque chose qui brillait aux rayons de la lune comme d'étincelantes gouttes de rosée. Ces points brillants grandirent, et on reconnut alors la tête d'acier des lances.

Ensuite apparut une surface miroitante : c'était un grand nombre de boucliers d'airain poli, sous lesquels, à mesure qu'ils sortaient du sol, se montrèrent les visages noirs et barbus de guerriers, luttant pour se dégager de la terre, où ils étaient comme embourbés. À peine sortis du monde souterrain, ils lancèrent vers le ciel des regards farouches, exprimant la colère et le défi. On vit ensuite briller les cuirasses et les armes, et chacun des hommes portait à la main droite une épée ou une lance, un bouclier au bras gauche. Puis, quand cette étrange moisson fut à demi sortie du sol, les guerriers se dégagèrent brusquement, s'arrachant pour ainsi dire de terre. Partout où était tombée une dent du dragon se trouvait un homme armé pour la bataille.

Pendant un moment ils restèrent là, brandissant leurs armes, frappant de leurs épées sur leurs boucliers, et tout enfiévrés par l'ardeur de combattre. Puis une clameur s'éleva : « Où est l'ennemi ? À la charge ! Allons, camarades ! Vaincre ou mourir ! » Et une centaine d'autres cris de guerre, que les hommes poussent avec rage sur le champ de bataille et que ces fils du dragon paraissaient avoir d'avance sur les lèvres. À la fin, les guerriers du premier rang aperçurent Jason qui, voyant flamboyer toutes ces armes au clair de lune, avait cru plus prudent de tirer l'épée. En un instant, tous les fils du dragon, prenant Jason pour l'ennemi, et criant d'une seule voix : « Veillons sur la Toison d'Or ! » se précipitèrent sur lui, l'épée levée, la lance en avant. Jason savait qu'il lui serait impossible de tenir tête, à lui tout seul, à ce bataillon sanguinaire. Mais il résolut, du moins, de mourir avec la même vaillance que s'il fût sorti d'une des dents du monstre.

Médée, cependant, lui ordonna de ramasser une pierre : « Jette-la au milieu d'eux vivement, dit-elle. C'est ton unique chance de salut. »

Les hommes d'armes étaient si près que Jason pouvait voir le feu leur sortir des yeux, lorsqu'il lança la pierre et la vit frapper le casque d'un grand guerrier qui accourait sur lui, l'épée haute. La pierre rebondit du casque de cet homme sur le bouclier de son

plus proche voisin, et, de là, alla frapper rudement, en plein visage, entre les deux yeux, un troisième adversaire, furieux.

Chacun de ces trois hommes touchés par la pierre crut que son voisin l'avait frappé, si bien qu'au lieu de se précipiter sur Jason, ils se tournèrent les uns contre les autres. La confusion gagna toute la troupe. En un rien de temps, les voilà frappant d'estoc et de taille, se poignardant mutuellement, tranchant têtes, bras et jambes, accomplissant aussi des actions d'éclat qui remplirent Jason d'admiration, bien que ce dernier ne pût s'empêcher de sourire en voyant ces guerriers redoutables se punir réciproquement d'une offense dont lui seul était coupable.

En un court espace de temps, tous les héros issus des dents du dragon, sauf un, furent étendus sans vie sur le champ de bataille. Il resta juste assez de force au dernier survivant, le plus brave et le plus fort d'entre eux, pour agiter son épée toute sanglante au-dessus de sa tête, en criant avec transport : « Victoire, victoire, gloire éternelle ! », au moment de tomber à son tour au milieu des morts.

Telle fut la fin de l'armée issue des dents du dragon. Ce farouche combat fut l'unique joie que goûtèrent ces hommes sur la terre féconde en voluptés.

« Qu'ils reposent au champ d'honneur ! dit la Princesse Médée, avec un fin sourire à l'adresse de Jason. Il y aura toujours au monde assez de niais comme ceux-ci, prêts à se battre et à mourir sans savoir pourquoi, et à s'imaginer que la postérité prendra soin de déposer des lauriers sur leurs casques mutilés. Avez-vous pu vous retenir de sourire, prince Jason, envoyant la présomption du dernier de ces hardis compagnons, au moment même de sa chute finale ?

— J'en ai été très attristé, répondit gravement Jason. Et à vous dire vrai, princesse, la Toison d'Or ne me paraît plus aussi désirable après le spectacle dont j'ai été témoin.

— Vous ne penserez plus de même demain matin, dit Médée. Allons, vous vous êtes bien acquitté de votre tâche de cette nuit, et demain vous irez dire au roi que la première partie des travaux qu'il vous a imposés est achevée. »



Jason et les argonautes, anonyme

9. La Toison d'Or

Le lendemain, Jason s'en alla dès le matin au palais du roi Éétès. Entrant dans la salle du trône, il s'avança et vint saluer le roi.

« Vos yeux sont gonflés, Prince Jason, fit remarquer le roi, vous paraissez n'avoir pas dormi. J'espère que vous avez réfléchi, et que vous ne voulez pas vous exposer à être réduit en cendres en essayant de dompter mes taureaux aux poumons d'airain.

— C'est chose faite, n'en déplaise à Votre Majesté, répondit Jason. Les taureaux ont été domptés et mis sous le joug ; le champ a été labouré, les dents du dragon semées à la volée, puis enfoncées en terre avec la herse ; la moisson d'hommes armés s'est levée, et les guerriers se sont entretués, jusqu'au dernier homme. Et maintenant, je demande à Votre Majesté l'autorisation de me mesurer avec le dragon, afin d'enlever de l'arbre la Toison d'Or, et de partir avec mes quarante-neuf camarades. »

Le roi parut à la fois courroucé et inquiet, car il savait que pour tenir sa royale promesse, il lui fallait maintenant permettre à Jason de conquérir la Toison, s'il avait assez de courage et d'adresse pour cela. Mais il était décidé à ne pas courir le risque de perdre son précieux trésor.

« Vous n'auriez jamais réussi, jeune homme, dit-il, si Médée, ma fille désobéissante, ne vous avait aidé par ses sortilèges. Je vous défends sous peine de mort, de faire de nouvelles tentatives pour vous emparer de la Toison d'Or. Je vous avertis sans détours que vous n'apercevrez jamais une seule de ses boucles d'or. »

Jason quitta le roi, plein de tristesse et de colère. Il ne voyait rien d'autre à faire que de réunir ses quarante-neuf braves Argonautes, de partir avec eux pour le bois de Mars, puis, après avoir tué le dragon et pris la Toison d'Or, de s'embarquer sur l'*Argo* pour retourner à Iolchos. Mais pour que ce plan réussît, il fallait, ce qui n'était pas sûr du tout, que les cinquante héros ne soient pas dévorés, l'un après l'autre, par le dragon.

Comme Jason descendait rapidement les marches du palais, la princesse Médée l'appela et lui fit signe de revenir sur ses pas.

« Que dit mon royal père ? demanda Médée avec un léger sourire. Est-il prêt, dans sa justice, à vous donner la Toison d'Or, sans vous exposer à d'autres risques ou à des nouvelles difficultés ?

— Bien au contraire, répondit Jason, il est furieux de ce que j'ai dompté les taureaux d'airain et semé les dents du dragon. Il m'interdit toute nouvelle tentative, et refuse absolument de me donner la Toison d'Or, que je tue le dragon ou non.

— Je le sais, Jason, dit la princesse, et je vais vous en apprendre davantage. À moins que vous ne quittiez la Colchide avant le lever du soleil, le roi fera brûler votre vaisseau et passer au fil de l'épée vous et vos quarante-neuf compagnons. Mais n'ayez crainte : vous aurez la Toison d'Or si mes enchantements sont capables de vous la procurer. Attendez-moi ici une heure avant minuit. »

À l'heure indiquée, vous eussiez pu voir le prince Jason et la princesse Médée, côte à côte, se glissant furtivement à travers les rues et se dirigeant vers le bois sacré au centre duquel se trouvait la précieuse toison, suspendue à un arbre.

Lorsqu'ils traversèrent le pâturage, les taureaux vinrent à la rencontre de Jason en mugissant, secouant la tête et allongeant le museau. Leur nature farouche s'était complètement apprivoisée, et, en même temps, la fournaise s'était éteinte au dedans de leur corps.

Après les avoir caressés, Jason se laissa guider par Médée dans le bois de Mars, où les chênes, vieux de plusieurs siècles, jetaient une ombre si épaisse que les rayons de la lune ne parvenaient pas à la percer. De place en place, seulement, une faible lueur tombait sur le sol jonché de feuilles mortes, ou, de temps à autre, une légère brise écartait les branches et permettait à Jason d'entrevoir le ciel. À la fin, après s'être enfoncés jusqu'au cœur du bois, Médée pressa la main de Jason.

« Regardez, murmura-t-elle. La voyez-vous ? » Resplendissante au milieu des chênes vénérables, on voyait une clarté, non pas semblable à celle de la lune, mais plutôt à la « gloire » d'un soleil couchant. Elle provenait d'un objet qui paraissait suspendu à peu près à hauteur d'homme, un peu plus loin dans le bois.



Illustration de George Soper

« Qu'est-ce donc ? demanda Jason.

— Es-tu venu de si loin la chercher, s'écria Médée, pour ne pas reconnaître le prix de tes labeurs et de tes peines lorsque tu l'as sous les yeux ? C'est la Toison d'Or ! »

Jason avança de quelques pas, puis s'arrêta pour mieux l'admirer. Qu'elle paraissait belle, brillant de son éclat surnaturel, la récompense que tant de héros avaient convoitée, sans pouvoir arriver au terme du voyage, soit qu'ils aient péri dans la traversée, ou bien sous l'haleine enflammée des taureaux d'airain !

« Comme elle brille ! s'écria Jason, transporté. Sûrement, elle a été trempée dans l'or même du soleil couchant. Laissez-moi me hâter et la serrer sur mon cœur !

— Arrête ! dit Médée, le retenant. As-tu oublié qui la garde ? »

À vrai dire, dans la joie de contempler l'objet de ses désirs, Jason avait complètement oublié le dragon. Un incident vint bientôt lui rappeler les périls qu'il fallait encore affronter. Une antilope, attirée par le rayonnement de la toison, vint en bondissant à travers le bois. Elle se précipitait vers la Toison d'Or quand on entendit tout à coup un épouvantable sifflement. Lla tête énorme et la moitié du corps écailleux du dragon se projetèrent en avant – il était enroulé autour du tronc de l'arbre qui portait la Toison –, et, saisissant la pauvre antilope, le monstre l'avala, avec un bruit sec des mâchoires.

Après cet exploit, le dragon parut se rendre compte de la présence d'une autre créature vivante, ce qui lui donna envie d'achever son repas. Il darda sa vilaine tête à travers les arbres dans différentes directions, tendant le cou d'un côté, d'un autre, et tantôt tout près de l'endroit où, derrière un chêne, se tenaient cachés Jason et la princesse.

« Eh bien, Jason, chuchota Médée, que dis-tu maintenant de ton dessein de t'emparer de la Toison d'Or ?

Pour toute réponse, Jason tira l'épée et fit un pas en avant.

— Arrête, téméraire ! dit Médée, lui saisissant le bras. Ne vois-tu pas que tu es perdu sans moi qui suis ton bon ange ? J'ai dans ce flacon d'or une liqueur magique qui fera au dragon son affaire, bien mieux que ton épée. »

Sans doute le dragon avait entendu leurs voix, car, vif comme l'éclair, il lança sa tête noire et sa langue fourchue qui reparurent en sifflant à travers les arbres, avançant de dix mètres à la fois.

Lorsqu'il fut à portée, Médée jeta le contenu de la fiole d'or dans la gueule ouverte du monstre. Aussitôt, avec un affreux sifflement et une formidable convulsion, le dragon tomba tout de son long sur le sol, où il resta étendu sans mouvement.

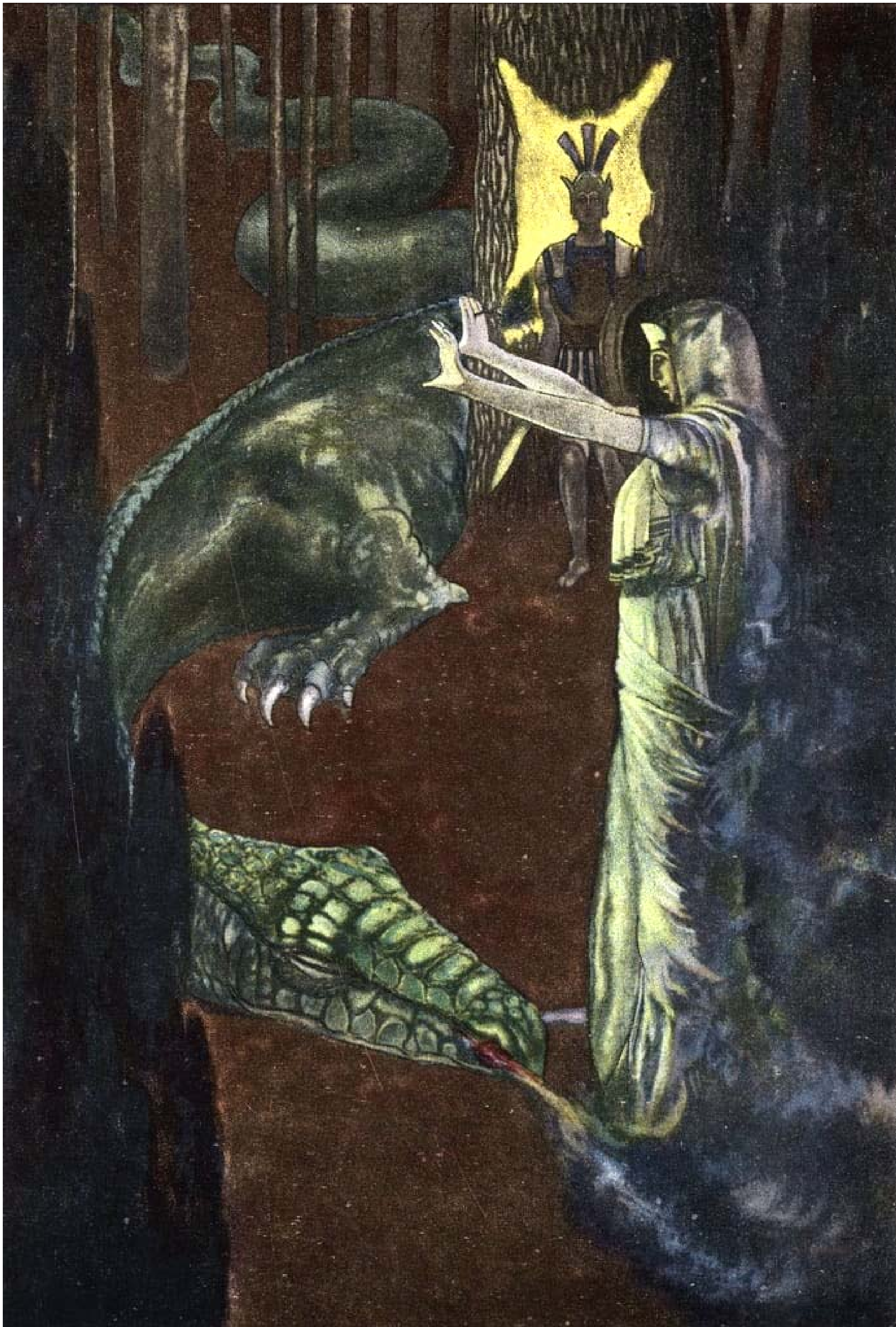


Illustration d'Artus Scheiner

« Ce n’est qu’un soporifique, dit la magicienne au prince Jason. On peut toujours utiliser tôt ou tard ces créatures malfaisantes. C’est pourquoi je ne l’ai pas tuée. Maintenant, pressons-nous. Prends ta récompense, et partons. Tu as gagné la Toison d’Or. »

Jason saisit la Toison, et traversa rapidement le bois dont les ombres épaisses s’illuminèrent sur son passage, éclairées par le reflet splendide du trésor qu’il portait. À quelque distance devant lui, il vit, accompagnée de son paon, la vieille femme qu’il avait aidée à traverser le torrent. De joie, elle battit des mains, puis, lui faisant signe de se hâter, disparut dans l’ombre des arbres.

Voyant les deux fils de l’Aquilon s’ébattre dans les airs aux rayons de la lune, Jason leur commanda de donner l’ordre aux Argonautes de s’embarquer au plus vite. Mais Lyncée, grâce à sa vue perçante, l’avait déjà aperçu, portant la Toison d’Or. Sur son conseil, les héros s’étaient installés sur les bancs de la galère, la rame haute, prêts à prendre l’eau. Comme Jason approchait, il entendit la Statue Parlante l’appeler d’une manière pressante de sa voix douce et grave : « Hâte-toi, prince Jason ! Il y va de ta vie ! »

D’un bond, il sauta à bord. À la vue de la radieuse Toison d’Or, les quarante-neuf héros poussèrent une longue acclamation, et Orphée, en s’accompagnant de la harpe, entonna un chant de triomphe, au son duquel la galère, glissant sur l’onde, prit, comme portée par des ailes, le chemin du retour.



Illustration de George Soper

Thésée

1. Thésée soulève la pierre

Il était une fois à Troézène une princesse, Éthra, fille du roi Pitthée. Elle avait un beau fils, nommé Thésée, le plus brave garçon de tout le pays. Et Éthra n'était heureuse qu'en le regardant, car son mari l'avait oubliée et vivait au loin. Elle avait l'habitude de monter sur la montagne au-dessus de Troézène, au temple de Poséidon, et de s'y asseoir toute la journée en regardant la baie de Methana, les pics pourpres d'Égine et le rivage de l'Attique au-delà. Lorsque Thésée eut atteint l'âge de quinze ans, elle l'emmena avec elle au temple. Elle le conduisit jusqu'à un grand platane, à l'ombre duquel poussaient des arbousiers, des lentisques et des bruyères pourpres. Là, elle soupira et dit : « Thésée, mon fils, entre dans ce fourré et tu trouveras au pied du platane une grande pierre plate. Soulève-la et rapporte-moi ce qu'il y a dessous ».

Thésée se fraya un chemin à travers les buissons épais, et vit que personne n'était passé là depuis des années. En cherchant parmi les racines, il trouva une grande pierre plate, envahie par le lierre, l'acanthe et la mousse. Il essaya de la soulever, mais il n'y parvint pas. Il essaya jusqu'à ce que la sueur coule sur son front à cause de la chaleur, et que les larmes coulent de ses yeux à cause de la honte. Mais tout cela ne servit à rien. Enfin, il revint vers sa mère et lui dit :

« J'ai trouvé la pierre, mais je ne peux pas la soulever, et je ne pense pas qu'un seul homme puisse le faire dans tout Troézène.

— Les dieux attendent longtemps, dit-elle en soupirant, mais ils sont enfin justes. Il faut attendre encore un an. Le jour viendra où tu seras un homme plus fort que tous ceux qui existent dans toute Troézène. »

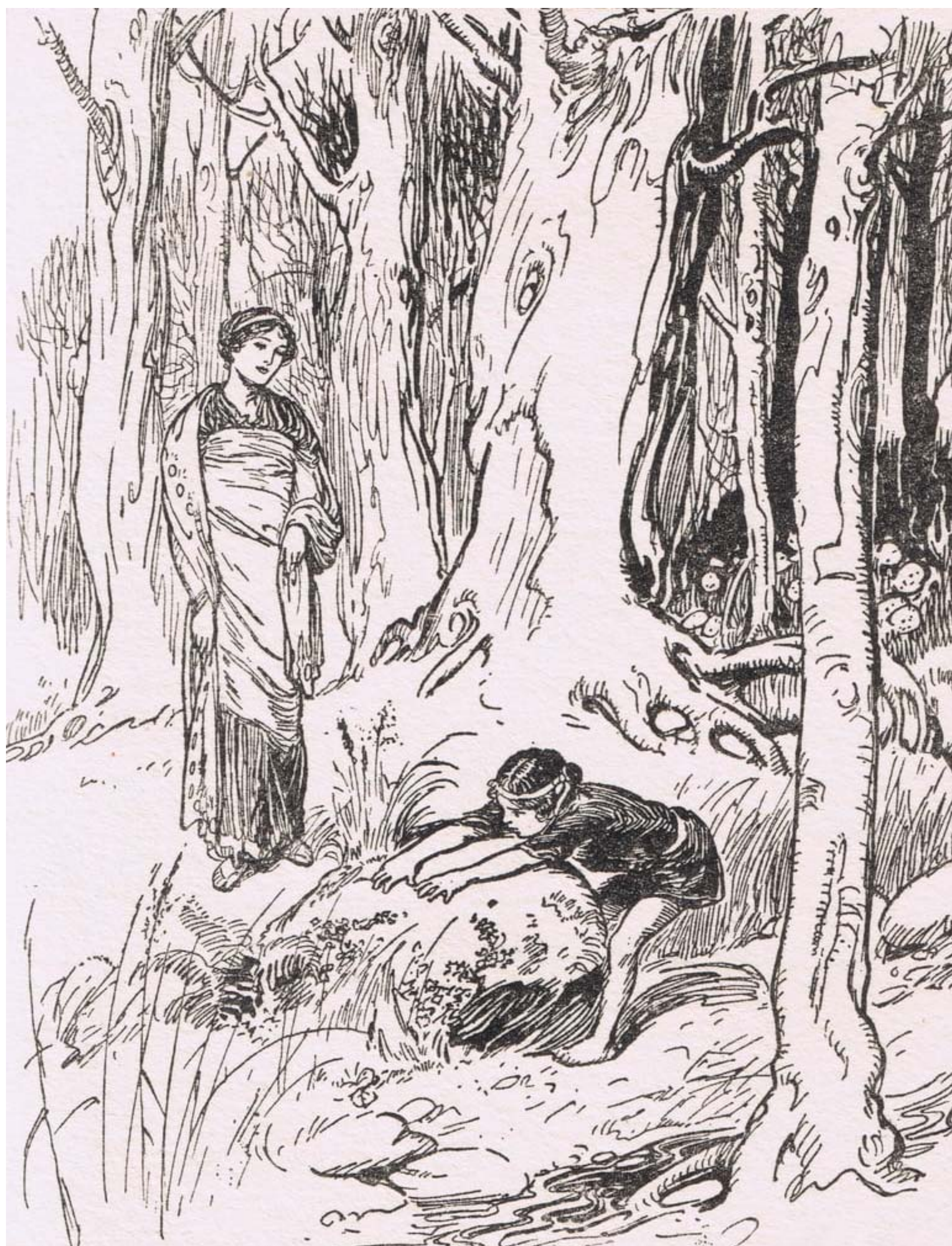


Illustration de George Soper

Elle le prit par la main, entra dans le temple et pria, puis ils redescendirent et rentrèrent chez eux.

Une année entière s'étant écoulée, elle conduisit de nouveau Thésée au temple et lui demanda à nouveau de soulever la pierre, mais il n'y parvint pas. Et comme l'année précédente, elle soupira, répéta les mêmes paroles et ils redescendirent. L'année suivante ils revinrent, mais Thésée ne put soulever la pierre, ni l'année suivante…

Cependant, Thésée désirait ardemment demander à sa mère ce que signifiait cette pierre et ce qu'il y avait dessous, mais il était si triste qu'il n'eut pas le cœur de poser la question.

Il se dit alors : « Un jour viendra où je soulèverai cette pierre, même si aucun homme de Troézène n'en est capable ». Pour se fortifier, il passa toutes ses journées à lutter, à boxer, à lancer, à dompter des chevaux, à chasser le sanglier et le taureau, à poursuivre les chèvres et les cerfs dans les rochers, jusqu'à ce que, sur toutes les montagnes, il n'y eût pas de chasseur plus rapide que Thésée. Et il tua Phaïa, la truie sauvage de Crommyon, qui ravageait tout le pays, et tout le peuple dit : « Les dieux sont certainement avec ce garçon ».

Lorsqu'il eut atteint sa dix-huitième année, Éthra le conduisit de nouveau au temple, et lui dit : « Thésée, soulève aujourd'hui la pierre, ou bien tu ne sauras jamais qui tu es ».

Thésée s'enfonça dans le fourré, se plaça au-dessus de la pierre et la tira, et elle bougea. Son esprit s'enfla et il dit :

— Si je brise mon cœur dans mon corps, il se soulèvera. »

Il tira de nouveau sur la pierre, la souleva et la fit rouler en poussant un cri. Quand il regarda en dessous, il trouva par terre une épée d'airain à la poignée d'or étincelante, et à côté d'elle une paire de sandales d'or. Il les attrapa, traversa les buissons comme un sanglier, et sauta vers sa mère en les tenant bien haut au-dessus de sa tête. Quand elle les vit, elle pleura longtemps en silence, cachant son beau visage dans son châle, et Thésée resta près d'elle, étonné, et pleurant lui aussi, sans savoir pourquoi.

Quand elle fut fatiguée de pleurer, elle releva la tête, posa le doigt sur ses lèvres et dit : « Cache-les dans ton sein, Thésée mon fils, et viens avec moi là où nous pourrons contempler la mer ».



Illustration de Josiah Wood Whymper

Ils sortirent de l’enceinte sacrée et contemplèrent la mer d’un bleu éclatant.

— Tu vois cette terre à nos pieds ? demanda-t-elle ?

— Oui, c’est Troézène, où je suis né et où j’ai grandi".

— Ce n’est qu’une petite terre, stérile et rocailleuse, qui regarde vers le nord-est morne. Vois-tu cette terre au-delà ?

— Oui, c’est l’Attique, où vivent les Athéniens.

— C’est un beau et grand pays, Thésée mon fils, qui regarde vers le sud ensoleillé, un pays d’huile d’olive et de miel, la joie des dieux et des hommes. Car les dieux l’ont entouré de montagnes dont les veines sont d’argent pur et les os de marbre blanc comme la neige. Là, les collines sont parfumées de thym et de basilic, les prairies de violette et d’asphodèle, et les rossignols chantent tout le jour dans les fourrés, au bord

des ruisseaux qui coulent à flots. Il y a douze villes bien peuplées, demeures d'une race ancienne, enfants de Cécrops, le roi serpent, fils de la Terre-Mère, qui portent des cigales d'or parmi les tresses de leurs cheveux d'or, car, comme les cigales, ils ont jailli de la terre, et comme les cigales, ils chantent tout le jour, se réjouissant du soleil généreux. Que ferais-tu, Thésée, mon fils, si tu étais roi d'un tel pays ? »

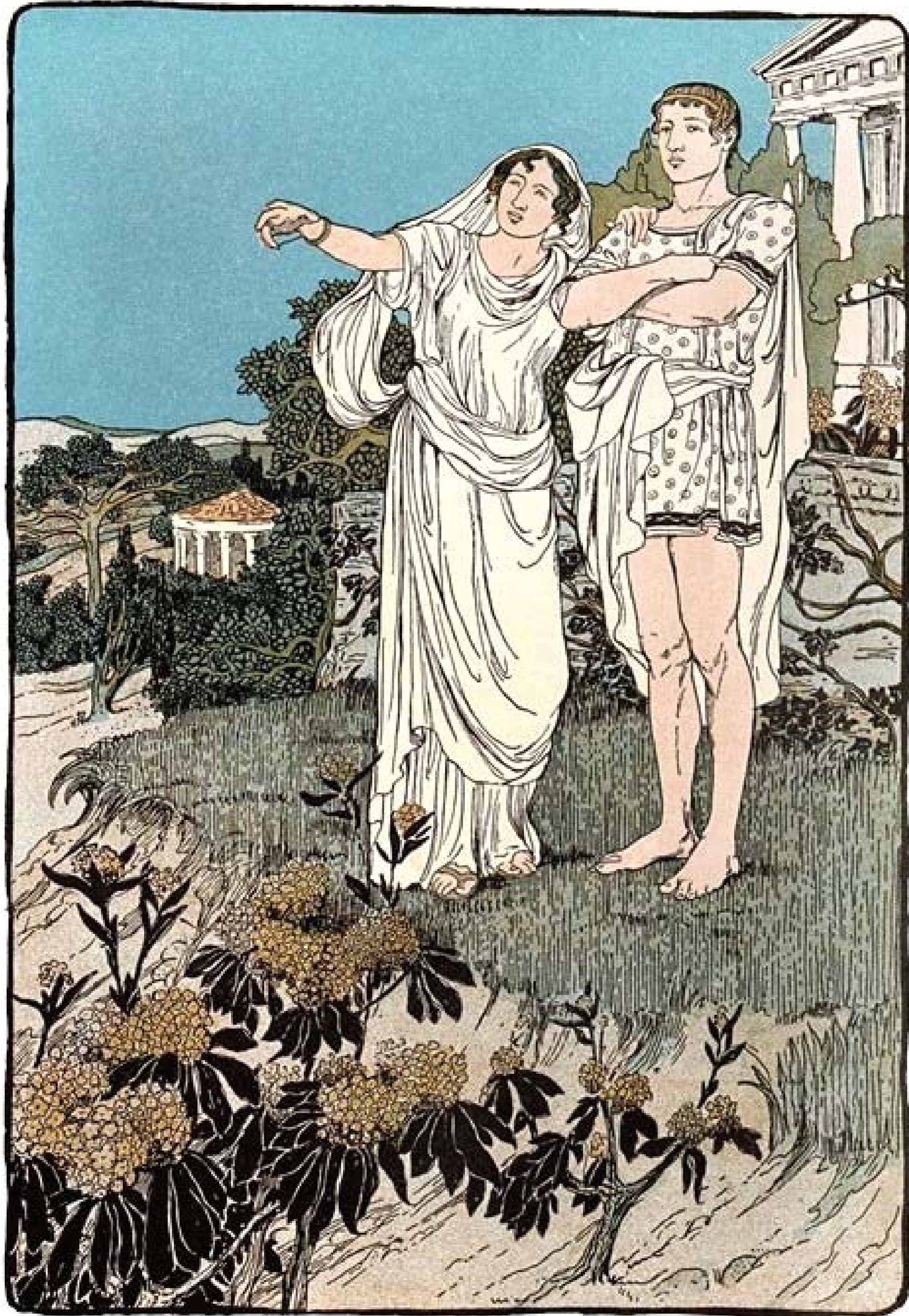


Illustration de Maud Hunt Squire

Thésée resta stupéfait. Il regardait la mer, large et brillante, et voyait le beau rivage de l'Attique, depuis Sunium jusqu'à Hymettus et Pentelicus, et tous les sommets des montagnes qui entourent Athènes. Mais il ne voyait pas Athènes elle-même, car l'Égine pourpre se dressait devant elle, à mi-chemin de l'autre côté de la mer.

Son cœur se serra et il dit :

« Si j'étais roi d'un tel pays, je le gouvernerais avec sagesse et force, afin qu'à ma mort tous les hommes pleurent sur mon tombeau et s'écrient : 'Hélas pour le berger de son peuple'.

— Prends donc l'épée et les sandales, dit Éthra en souriant, et va trouver Égée, roi d'Athènes, qui habite sur la colline de Pallas. Tu lui diras : 'La pierre est levée, mais à qui appartient le gage qui se trouve dessous ?' Montre-lui alors l'épée et les sandales, et prends ce que les dieux t'enverront.

— Dois-je te quitter, ô ma mère ? dit Thésée en pleurant

— Ne pleure pas. Ce qui est destiné doit arriver, et le chagrin est facile pour ceux qui ne font rien d'autre que de s'affliger. Ma jeunesse a été pleine de chagrin, et ma vie de femme pleine de chagrin. Ma jeunesse a été pleine de douleur pour Bellérophon, le tueur des Chimères, que mon père avait chassé par trahison. Ma jeunesse a été pleine de douleur pour ton père perfide et pour toi. Ma vieillesse sera pleine de douleur, car je vois mon sort en rêve, quand les fils du Cygne m'emmèneront captive dans la vallée creuse d'Eurotas, jusqu'à ce que je traverse les mers comme une esclave, servante de la peste de la Grèce. Mais je serai vengée lorsque les héros à la chevelure d'or navigueront contre Troie et saccageront les palais d'Ilion. Alors mon fils me délivrera de l'esclavage et j'entendrai le récit de la gloire de Thésée. Au-delà, j'entrevois de nouveaux chagrins, mais je les supporterai comme j'ai supporté le passé. »

Elle embrassa Thésée et pleura. Elle rentra dans le temple, et Thésée ne la vit plus.

2. Thésée tue les dévoreurs d'hommes.

Thésée resta donc seul, l'esprit plein d'espoirs. Il songea d'abord à descendre au port, à louer un navire rapide et à traverser la baie jusqu'à Athènes. Mais cela lui parut trop lent, et il se mit à rêver d'ailes pour voler à travers la mer et retrouver son père. Mais au bout d'un certain temps, son cœur commença à flancher, il soupira et se dit en lui-même : « Et si mon père a d'autres fils qu'il aime autour de lui ? Et s'il ne me reçoit pas ? Et qu'ai-je fait pour qu'il me reçoive ? Il m'a oublié depuis ma naissance, pourquoi m'accueillerait-il maintenant ? »

Il réfléchit longtemps, tristement, et enfin il s'écria à haute voix : « Oui, je me ferai aimer de lui, car je me montrerai digne de son amour. Je gagnerai honneur et renommée, et j'accomplirai de tels exploits qu'Égée sera fier de moi, même s'il avait cinquante autres fils ! Hercule ne s'est-il pas acquis de l'honneur, alors qu'il était opprimé et esclave d'Eurysthée ? N'a-t-il pas tué tous les brigands et les bêtes féroces, asséché les grands lacs et les marais, brisé les collines avec sa massue ? C'est pourquoi tous les hommes l'honoraient, parce qu'il les délivrait de leurs misères et leur rendait la vie agréable, à eux et à leurs enfants après eux. Où puis-je aller pour faire comme Hercule ? Où trouverais-je des aventures étranges, des brigands, des monstres, les enfants de l'enfer, les ennemis des hommes ? J'irai par terre, dans les montagnes, et je ferai le tour de l'isthme. Là, j'entendrai peut-être parler d'aventures courageuses, et je ferai quelque chose qui me vaudra l'amour de mon père. »

Il partit et s'enfonça dans les montagnes, l'épée de son père sur la cuisse, jusqu'à ce qu'il arrive aux montagnes de l'Araignée, qui surplombent Épidaure et la mer, et dont les vallées descendent d'un sommet à l'autre, comme les rayons s'étendent dans la toile de l'araignée.

Il monta dans les vallées lugubres, entre les murs de marbre sillonnés, jusqu'à ce que la plaine devienne bleue sous ses pieds et que les nuages s'humidifient autour de sa tête.

Mais il monta et monta encore, à travers la toile d'araignée des vallons, jusqu'à ce qu'il puisse voir les golfes étroits s'étendre au-dessous de lui, au nord et au sud, à l'est et à l'ouest, des fissures noires à moitié obstruées par la brume. Mais il devait passer par là, car il n'y avait de chemin ni à droite ni à gauche. Il poursuivit donc son chemin à travers les marécages et les broussailles, jusqu'à ce qu'il arrive à un tas de pierres.

Sur ces pierres, un homme était assis, enveloppé dans un manteau en peau d'ours. La tête de l'ours lui servait de bonnet, et ses dents grinçaient autour de ses sourcils. Ses pattes étaient attachées autour de sa gorge, et leurs griffes brillaient sur sa poitrine. Quand il vit Thésée, il se leva et se mit à rire jusqu'à faire trembler les vallées.

Thésée avançait d'un pas ferme et ne fit aucune réponse. Mais il se dit : « Est-ce un brigand ? Et une aventure m'est-elle déjà arrivée ? » Mais l'homme étrange rit plus fort que jamais, et dit :

« Mouche audacieuse, ne sais-tu pas que ces vallons sont la toile d'où aucune mouche ne retrouve jamais son chemin, et que cette terre est la maison de l'araignée, et que je suis l'araignée qui suce les mouches ? Viens ici, et que je te dévore, car il ne sert à rien de s'enfuir, tant mon père Héphaïstos a tissé pour moi une toile astucieuse, lorsqu'il a creusé dans les montagnes ces fentes par lesquelles aucun homme ne trouve le chemin de la maison.

Mais Thésée s'avança fermement et demanda :

— Et quel est ton nom parmi les hommes, audacieuse araignée ? Et où sont tes crocs d'araignée ?

L'homme étrange rit à nouveau.

— Je m'appelle Périphétès, fils d'Héphaïstos et d'Anticlée, la nymphe de la montagne. Mais les hommes m'appellent Corynétès, le porteur de massue, et voici mon croc d'araignée.

Et il souleva des pierres de son côté une puissante massue d'airain.

— Mon père me l'a donnée, il l'a forgée lui-même dans les racines de la montagne, et avec elle je frappe toutes les mouches orgueilleuses jusqu'à ce qu'elles perdent leur

graisse et leur douceur. Remets-moi donc ta belle épée, ton manteau et tes sandales d'or, de peur que je ne te frappe et que tu ne meures par malchance. »

Thésée enroula rapidement son manteau autour de son bras gauche, en plis durs, depuis l'épaule jusqu'à la main. Il tira son épée, se précipita sur le porteur de la massue, et le porteur de la massue se précipita sur lui. Par trois fois, il frappa Thésée, et le fit plier sous les coups comme un jeune arbre. Mais Thésée protégea sa tête avec son bras gauche et le manteau qui l'enveloppait. Trois fois Thésée se redressa après le coup, comme un jeune arbre après la tempête. Il frappa de son épée le porteur de la massue, mais les plis de la peau d'ours le sauvèrent.

Thésée, devenu fou, se jeta sur lui et le saisit à la gorge. Ils tombèrent et roulèrent ensemble. Mais quand Thésée se releva de terre, le porteur de la massue gisait encore à ses pieds. Thésée prit sa massue et sa peau d'ours, l'abandonna aux milans et aux corbeaux, et poursuivit son chemin dans les vallons, sur la pente la plus éloignée, jusqu'à ce qu'il arrive dans une large vallée verdoyante, et qu'il voie des troupeaux endormis sous les arbres.

Au bord d'une agréable fontaine, à l'ombre des rochers et des arbres, dansaient des nymphes et des bergers, mais personne ne leur jouait de la flûte pendant qu'ils dansaient. À la vue de Thésée, elles poussèrent un cri. Les bergers s'enfuirent et emmenèrent leurs troupeaux, tandis que les nymphes plongèrent dans la fontaine comme des foulques et disparurent.

Thésée s'étonna et rit : « Quelles étranges fantaisies ont ici les gens qui fuient les étrangers, et qui n'ont pas de musique pour danser ». Mais il était fatigué, poussiéreux et assoiffé. Il ne pensa donc plus à eux, mais il but et se baigna dans l'étang limpide, puis s'allongea à l'ombre sous un platane, tandis que l'eau chantait pour l'endormir, en tintant d'une pierre à l'autre.

Lorsqu'il se réveilla, il entendit un murmure et vit les nymphes qui le regardaient de l'autre côté de la fontaine, depuis l'entrée sombre d'une grotte où elles étaient assises sur des coussins de mousse verte.

« Ce n'est certainement pas Périphétès, dit l'une d'elles.

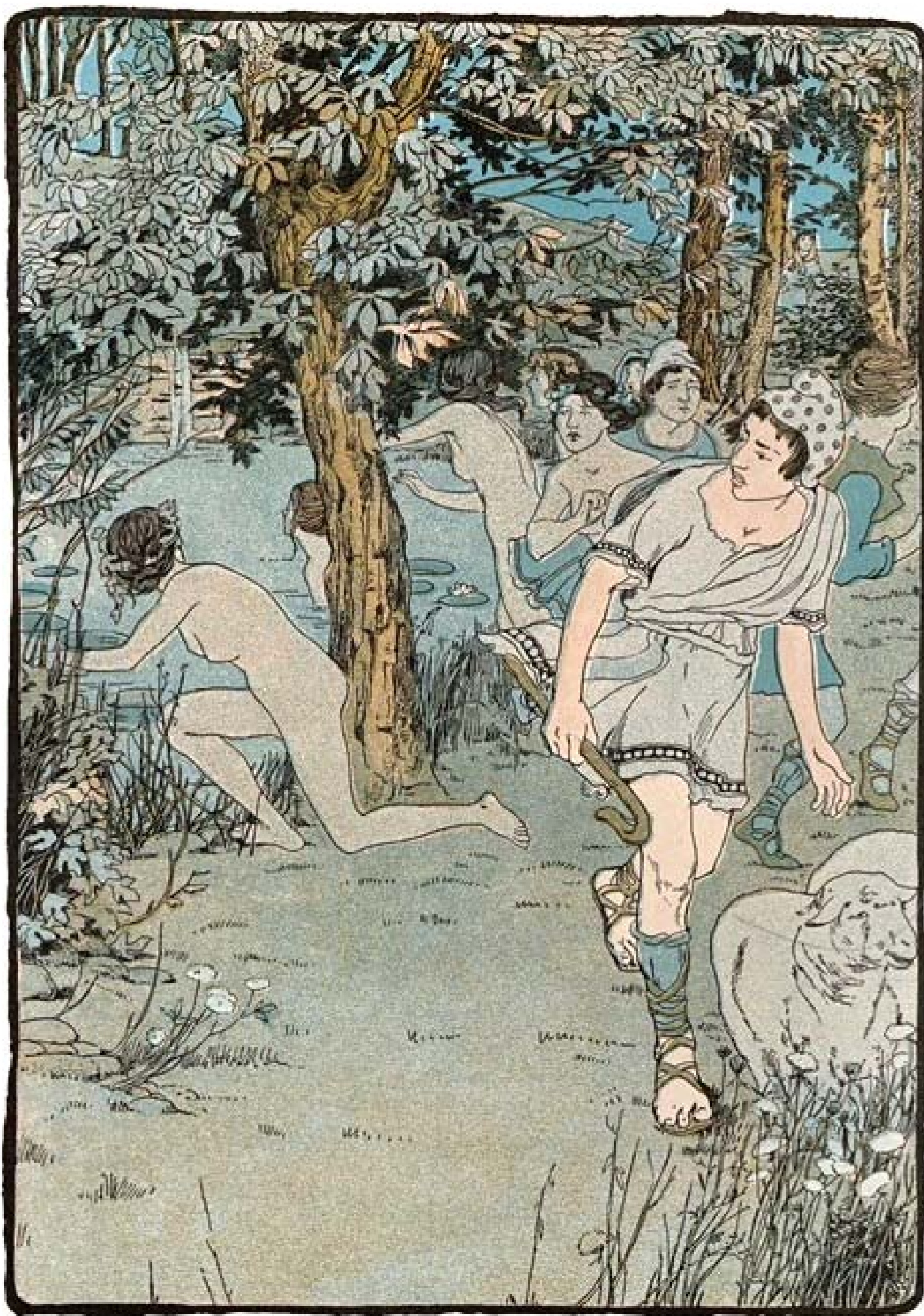


Illustration de Maud Hunt Squire

— Il n'a pas l'air d'un brigand, mais d'un jeune homme beau et doux, dit une autre.

— Belles nymphes, je ne suis pas Périphétès, dit Thésée en souriant. Il dort parmi les milans et les corbeaux, mais j'ai emporté sa peau d'ours et sa massue.

Elles sautèrent de l'autre côté de l'étang, vinrent à lui et rappelèrent les bergers. Les bergers lui baisèrent les pieds et chantèrent :

— Maintenant, nous paîtrons nos troupeaux en paix, et nous n'aurons plus peur de jouer de la musique quand nous danserons, car le cruel porteur de massue a trouvé son adversaire, et il n'écoutera plus nos flûtes. On lui apporta de la chair de chevreau et du vin, et les nymphes lui apportèrent du miel des rochers. »

Il mangea, but et s'endormit, tandis que les nymphes et les bergers dansaient et chantaient. Lorsqu'il se réveilla, elles le supplièrent de rester, mais il refusa.

« J'ai un grand travail à faire, dit-il, il faut que je parte vers l'isthme pour aller à Athènes.

— Veux-tu aller seul à Athènes ? demandèrent les bergers. Personne ne va plus par-là, si ce n'est en troupes armées.

— Pour ce qui est des armes, j'en ai assez, comme vous le voyez. Et pour ce qui est des troupes, un honnête homme est assez bien accompagné par lui-même. Pourquoi n'irais-je pas seul vers Athènes ?

— Si tu le fais, tu devras être prudent sur l'isthme, de peur de rencontrer Sinis le brigand, que les hommes appellent Pituocamptes, le tordeur de pins, car il plie deux pins et lie tous les voyageurs pieds et poings entre eux, et quand il relâche les arbres, leurs corps sont déchirés en mille morceaux.

— Après cela, dit un autre, il faut s'enfoncer dans les terres et ne pas oser franchir les falaises de Sciron, car à gauche se trouvent les montagnes et à droite la mer, de sorte qu'il n'y a pas d'échappatoire possible et qu'il faut rencontrer Sciron le brigand, qui vous obligera à lui laver les pieds et qui, pendant que vous les laverez, vous jettera par-dessus la falaise jusqu'à la tortue qui vit en bas et qui se nourrit des corps des morts.

Et avant que Thésée ne puisse répondre, un autre s'écria :

— Et après cela, il y a un danger encore plus grand, à moins que vous n'alliez toujours à l'intérieur des terres et que vous ne laissiez Éleusis loin sur votre droite. Car c'est à Éleusis que règne Cércyon, roi cruel, terreur de tous les mortels, qui a tué sa propre fille Alopé dans sa prison. Il a tué sa fille Alopé dans sa prison, mais elle a été

changée en une belle fontaine, et il a jeté son enfant sur les montagnes, mais les juments sauvages l'ont nourri de leur lait. Il défie maintenant tous les visiteurs de lutter avec lui, car il est le meilleur lutteur de toute l'Attique, et il renverse tous ceux qui viennent, ceux qu'il renverse, il les assassine misérablement, et la cour de son palais est remplie de leurs ossements.

Thésée fronça les sourcils et dit :

— Il semble que ce pays soit mal gouverné, et qu'il y ait assez d'aventures pour qu'on en fasse l'essai. Mais si j'en suis l'héritier, je le gouvernerai et le redresserai, et voici mon sceptre royal. »

Et il secoua sa massue d'airain, tandis que les nymphes et les bergers s'agglutinaient autour de lui et le suppliaient de ne pas partir. Mais il avança quand même, jusqu'à ce qu'il pût voir les deux mers et la citadelle de Corinthe qui dominait toute la terre. Il passa rapidement le long de l'isthme, car son cœur brûlait de rencontrer le cruel Sinis, et il le rencontra enfin dans une pinède, à l'endroit où l'isthme était le plus étroit et où la route passait entre de hauts rochers. Il était assit sur une pierre au bord du chemin, un jeune sapin en guise de massue sur les genoux, une corde tendue à son côté, et au-dessus de sa tête, sur les cimes des sapins, pendaient les ossements des hommes assassinés.

Thésée lui cria : « Holà, vaillant pinardier, as-tu encore deux sapins pour moi ?

Sinis se leva d'un bond et répondit, en montrant les os au-dessus de sa tête :

— Mon garde-manger s'est vidé ces derniers temps, aussi ai-je deux sapins prêts pour toi ». Il se précipita sur Thésée, leva sa massue, et Thésée se précipita sur lui.

Ils frappèrent ensemble jusqu'à ce que les bois verts résonnent. Mais le métal était plus résistant que le pin, et la massue de Sinis se brisa en deux, sous l'effet de l'airain. Thésée donna un autre grand coup, et frappa Sinis au visage. Il s'agenouilla sur son dos, le lia avec sa propre corde, et dit : « Ce que tu as fait aux autres, tu le feras à toi-même. » Puis il pencha deux jeunes sapins, et les fit tomber sur le sol. Puis il abattit deux jeunes sapins et lia Sinis entre eux pour toute sa lutte et ses prières. Il les laissa partir, mit fin à Sinis et s'en alla, l'abandonnant aux faucons et aux corbeaux.



Illustration de George Soper

Il traversa les collines en direction de Mégare, en longeant la mer Saronique, jusqu'à ce qu'il arrive aux falaises de Sciron et à l'étroit sentier qui sépare la montagne de la mer. Là, il vit Sciron assis près d'une fontaine, au bord de la falaise. Il avait sur les genoux une massue puissante, et il avait barré le chemin avec des pierres, de sorte que quiconque arrivait devait s'arrêter.

Thésée lui cria : « Bonjour, mangeur de tortues, tes pieds ont-ils besoin d'être lavés aujourd'hui ?

Sciron se leva d'un bond et répondit :

— Ma tortue est vide et affamée, et mes pieds ont besoin d'être lavés aujourd'hui. Il se plaça devant sa barrière, et leva sa massue à deux mains. »

Thésée se précipita sur lui, et la bataille fut rude sur la falaise, car lorsque Sciron sentit le poids de la massue de bronze, il laissa tomber la sienne, se rapprocha de Thésée et tenta de le précipiter par sa force dans le vide. Mais Thésée, qui était un lutteur prudent, lâcha sa propre massue, l'attrapa à la gorge et au genou, le repoussa contre le mur de pierres et l'écrasa contre elles, jusqu'à ce qu'il n'ait presque plus de souffle. Sciron s'écria, haletant : « Détache-moi, et je te laisserai passer ».

Mais Thésée répondit :

— Je ne passerai pas avant d'avoir aplani le chemin raboteux. »

Il le repoussa contre le mur jusqu'à ce qu'il s'écroule, et Sciron roula la tête sur les épaules. Thésée le releva tout meurtri, et dit :

— Viens ici me laver les pieds.

Il tira son épée, s'assit près du puits, et dit :

— Lave-moi les pieds, ou je te coupe en morceaux.

Sciron lui lava les pieds en tremblant. Quand ce fut fait, Thésée se leva et s'écria :

— Ce que tu as fait aux autres, tu le feras à ton tour. Va nourrir toi-même ta tortue », et il la précipita d'un coup de pied dans la mer.

Je ne sais pas si la tortue l'a mangé, car certains disent que la terre et la mer n'ont pas voulu prendre son corps, tant il était souillé par le péché. La mer le rejeta sur le rivage, le rivage le rejeta dans la mer, et enfin les vagues, furieuses, le lancèrent dans les

airs, où il resta longtemps sans sépulture, jusqu'à ce qu'il fût transformé en un rocher désolé, qui subsiste encore aujourd'hui dans l'onde.

Pausanias raconte que, dans le porche royal d'Athènes, il vit la figure de Thésée modelée dans l'argile, et Sciron le brigand tombant tête baissée dans la mer.



Illustration de Maud Hunt Squire

Il fit ensuite un long voyage d'une journée, dépassant Mégare, dans le pays attique, et devant lui s'élevaient les cimes enneigées du Cithéron, toutes froides au-dessus des pinèdes noires où hantent les Furies[2], les Bacchantes[3] déchaînées et les Nymphes qui rendent les hommes sauvages, loin dans les montagnes mornes, où les tempêtes hurlent tout le jour. À sa droite, il y avait toujours la mer, et Salamine, avec ses îles et ses falaises, et le détroit sacré de la bataille navale, où les Perses s'enfuirent devant les Grecs. Il marcha ainsi toute la journée jusqu'au soir, jusqu'à ce qu'il aperçoive la plaine de Thriasie et la ville sacrée d'Éleusis, où se trouve le temple de la Terre-Mère. Il parcourut la plaine jusqu'à Éleusis, s'arrêta sur la place du marché et s'écria :

« Où est Cércyon, le roi de la ville ? Il faut que je lutte avec lui aujourd'hui.

Tout le peuple se pressa autour de lui et s'écria :

— Beau jeune homme, pourquoi meurs-tu ? Hâte-toi de quitter la ville, avant que le roi cruel n'apprenne la présence d'un étranger. »

Thésée traversa la ville, tandis que le peuple pleurait et priait, franchit les portes de la cour du palais et les piles d'ossements et de crânes, jusqu'à ce qu'il arrive à la porte de la salle de Cércyon, la terreur de tous les mortels. Là, il vit Cércyon assis seul à la table de la salle. Il avait devant lui un mouton entier rôti, et à côté de lui une jarre entière de vin. Thésée se leva et l'appela :

« Holà, vaillant lutteur, veux-tu faire une chute aujourd'hui ?

Cércyon leva les yeux, se mit à rire et répondit :

— Je veux bien faire une chute aujourd'hui. Mais entre, car je suis seul et tu es fatigué, et mange et bois avant de mourir ».

Thésée monta hardiment, et s'assit devant Cércyon à la table. Il mangea à satiété la chair du mouton, et but à satiété le vin. Thésée mangea assez pour trois hommes, et Cércyon assez pour sept.

---

[2] Les Furies sont trois vierges aux ailes rapides et coiffées de serpents, nées du sang d'Uranus. Déesses de la vengeance, elles parcourent la surface de la terre en pourchassant sans relâche les criminels. Elles frappent de châtiments terribles : douleur, folie, sacrifice, et même malédiction d'une famille entière.

[3] Dans la mythologie grecque, les Ménades, ou Bacchantes chez les Romains, sont les adoratrices de Dionysos et de Bacchus.

Mais ni l'un ni l'autre ne disait un mot à l'autre, bien qu'ils se regardassent à la dérobée de l'autre côté de la table, et chacun disait en son coeur : « Il a les épaules larges, mais j'espère que les miennes sont aussi larges que les siennes ».

Enfin, quand le mouton fut mangé et la jarre de vin vidée, le roi Cércyon se leva et s'écria : « Luttons un peu avant de nous endormir ».

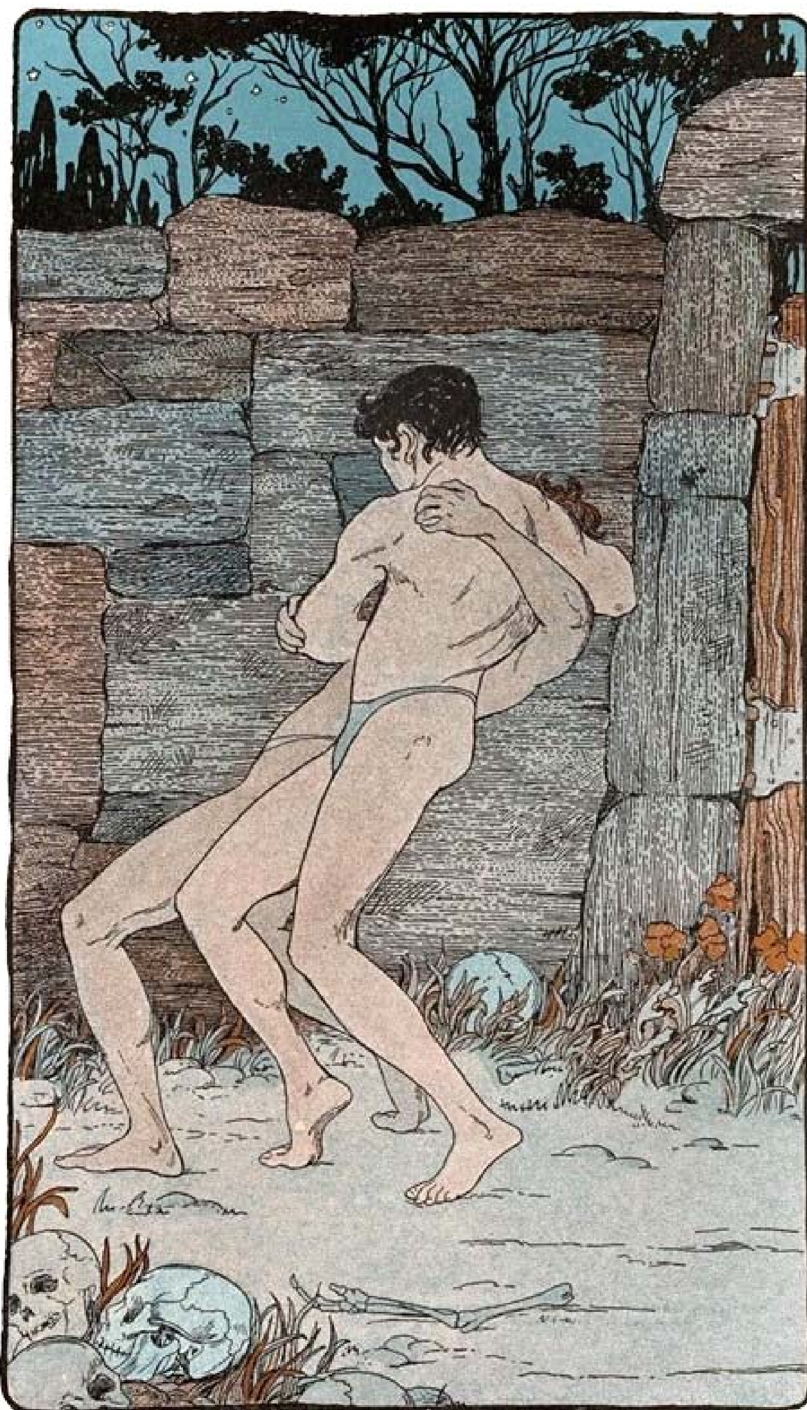


Illustration de Maud Hunt Squire

Ils se débarrassèrent de leurs vêtements et sortirent dans la cour du palais. Cércyon ordonna de jeter du sable frais dans un espace libre entre les ossements. Là, les héros se tinrent face à face, les yeux brillants comme ceux d'un taureau sauvage, et tout le peuple se pressa aux portes pour voir ce qui allait se passer. Ils luttèrent jusqu'à ce que les étoiles brillent au-dessus de leurs têtes. Ils montèrent, descendirent et tournèrent en rond, jusqu'à ce que le sable s'écrase sous leurs pieds. Leurs yeux brillaient comme des étoiles dans les ténèbres, et leur souffle s'élevait comme de la fumée dans l'air de la nuit. Mais ils ne firent ni un pas ni un autre, et le peuple resta silencieux devant les portes.

Enfin, Cércyon se mit en colère, attrapa Thésée par le cou et le secoua comme un mâtin secoue un rat, mais il ne put l'arracher de ses pieds. Mais Thésée, rapide et prudent, saisit Cércyon par la taille, lui glissa rapidement la longe sous le cou, et le saisit par le poignet.

Il sauta sur lui et lui cria : « Cède, ou je te tue ! Mais Cércyon ne dit mot, car son cœur avait éclaté sous l'effet de la chute, de la viande et du vin.

Thésée ouvrit les portes et fit entrer tout le peuple, qui s'écria :

— Tu as tué notre méchant roi. Sois donc notre roi, et gouverne-nous bien !

— Je serai votre roi à Éleusis, et je vous gouvernerai bien. C'est pourquoi j'ai tué tous les méchants, Sinis, Sciron, et celui-ci en dernier lieu.

Un vieillard s'avança et dit :

— Jeune héros, as-tu tué Sinis ? Prends donc garde à Égée, roi d'Athènes, chez qui tu vas, car il est proche parent de Sinis.

— J'ai donc tué mon propre parent, dit Thésée, alors qu'il méritait bien de mourir. Qui me purifiera de sa mort, car c'est à juste titre que je l'ai tué, tout injuste et maudit qu'il était ?

Le vieillard répondit :

— C'est ce que feront les héros, les fils de Phytalus, qui habitent sous l'orme à Aphidna, au bord du Céphise argenté, car ils connaissent les mystères des dieux. C'est là que tu iras te purifier, et après tu seras notre roi. »

Il fit donc prêter serment aux habitants d'Éleusis de le servir comme roi, et partit le lendemain matin à travers la plaine de Thria et les collines vers Aphidna, afin de trouver les fils de Phytalus. Comme il longeait la vallée de Céphise, au pied de l'imposant Parnès, un homme très grand et très fort, vêtu de riches vêtements, vint à sa rencontre. Il avait aux bras des bracelets d'or et au cou un collier de pierreries. Il s'avança, s'inclina courtoisement, tendit les deux mains et parla ainsi :

« Bienvenue, jeune homme, dans ces montagnes. Je suis heureux de t'avoir rencontré ! Quel plus grand plaisir pour un homme de bien que de recevoir des étrangers ? Mais je vois que tu es fatigué. Monte à mon château et repose-toi un peu.

— Je vous remercie, dit Thésée. Mais je suis pressé de remonter la vallée et d'atteindre Aphidna dans la vallée de Céphise.

— Hélas, tu t'es éloigné du bon chemin, et tu ne pourras pas atteindre Aphidna cette nuit, car il y a plusieurs kilomètres de montagne entre toi et elle, des cols escarpés et des falaises dangereuses après la tombée de la nuit. C'est une bonne chose pour toi que je t'aie rencontré, car ma joie est de trouver des étrangers, de les faire festoyer dans mon château et d'entendre de leur bouche des récits sur les pays éloignés. Monte avec moi, mange le meilleur gibier, bois le meilleur vin rouge et dors sur mon fameux lit, dont tous les voyageurs disent qu'ils n'en ont jamais vu de pareil. En effet, quelle que soit la taille de mon hôte, grand ou petit, ce lit lui va comme un gant, et il y dort comme il n'a jamais dormi auparavant. Il saisit les mains de Thésée et ne le lâcha plus.

— Thésée souhaitait aller de l'avant, mais il avait honte de paraître désobligeant envers un homme si hospitalier, et il était curieux de voir ce lit merveilleux. En outre, il avait faim et était fatigué. Pourtant, cet homme l'effrayait, sans qu'il ne sache pourquoi. Car, bien que sa voix fût douce et flatteuse, elle était sèche et rauque comme celle d'un crapaud. Et bien que ses yeux fussent doux, ils étaient ternes et froids comme des pierres. Il y consentit cependant et partit avec l'homme dans un vallon qui menait de la route vers les sommets du Parnès, sous l'ombre sombre des falaises.

Au fur et à mesure qu'ils montaient, le vallon devenait plus étroit, les falaises plus hautes et plus sombres, et au-dessous d'elles, un torrent grondait, à demi visible entre

des rochers calcaires dénudés. Tout autour, il n'y avait ni arbre ni buisson, tandis que des pics blancs du Parnès, les rafales de neige balayaient la vallée, coupant et refroidissant jusqu'à ce qu'une horreur s'empare de Thésée lorsqu'il regardait autour de lui ce lieu sinistre. Il demanda enfin : « Votre château se trouve, semble-t-il, dans une région lugubre ».

— Oui, mais une fois à l'intérieur, l'hospitalité rend les choses plus gaies. Mais qui sont ces gens-là ?

Il regarda en arrière, et Thésée aussi. Loin, en bas, le long de la route qu'ils avaient quittée, venait une file d'ânes chargés, et des marchands marchaient à côté d'eux, surveillant leurs marchandises.

— Ah, pauvres âmes, dit l'étranger, heureusement pour eux que j'ai regardé en arrière. Heureusement pour eux que je me suis retourné et que je les ai vus ! Et pour moi aussi, car j'aurai plus d'invités à mon festin. Attendez un peu que je descende les appeler, et nous mangerons et boirons ensemble toute la nuit. Heureux suis-je, moi à qui le ciel envoie tant d'invités à la fois ! »

Et il redescendit la colline en agitant la main et en criant vers les marchands, tandis que Thésée remontait lentement le col escarpé. Mais en montant, il rencontra un vieillard qui ramassait du bois dans le lit du torrent. Il avait déposé son fagot sur le chemin et essayait de le hisser sur son épaule. Voyant Thésée, il l'appela en disant :

« Ô jeune homme, aide-moi à porter mon fardeau, car mes membres sont raides et affaiblis par les années.

Thésée souleva le fardeau sur son dos. Le vieillard le bénit, puis le regarda attentivement et dit :

— Qui es-tu, beau jeune homme, et pourquoi prends-tu ce triste chemin ?

— Mes parents savent qui je suis, mais je voyage sur cette route sinistre parce que j'ai été invité par un homme hospitalier qui m'a promis de me régaler et de me faire dormir sur je ne sais quel lit merveilleux.

Le vieillard frappa alors ses mains l'une contre l'autre et s'écria :

— Ô maison d'Hadès, dévoreuse d'hommes, ta gueule ne sera-t-elle jamais pleine ? Sache, beau jeune homme, que tu vas au supplice et à la mort, car celui qui t'a rencontré est un voleur et un assassin. Quel que soit l'étranger qu'il rencontre, il l'entraîne ici vers la mort. Et quant au lit dont il parle, il convient en vérité à tous les arrivants, mais aucun n'en est jamais sorti vivant, sauf moi.

— Pourquoi ? demanda Thésée, étonné.

— Parce que, si un homme est trop grand pour ce lit, il se coupe les membres jusqu'à ce qu'ils soient assez courts, et s'il est trop petit, il étire ses membres jusqu'à ce qu'ils soient assez longs. Mais il n'a épargné que moi, il y a sept ans de cela, parce que j'étais le seul à convenir exactement à son lit. Il m'a donc épargné, et a fait de moi son esclave. Jadis, j'étais un riche marchand, et j'habitais Thèbes, la ville d'airain. Maintenant, je scie du bois et je puise de l'eau pour lui, ce qui est le supplice de tous les mortels.

Thésée ne dit rien, mais il serra les dents.

— Fuis donc, dit le vieillard, car il n'aura pas pitié de ta jeunesse. Il a fait monter hier un jeune homme et une jeune fille, et les a placés sur son lit. Il a coupé les mains et les pieds du jeune homme, mais il a étiré les membres de la jeune fille jusqu'à ce qu'elle meure, et tous deux ont péri misérablement. C'est pourquoi on l'appelle Procuste le brancardier, alors que son père l'appelait Damastès. Fuyez-le, mais où fuirez-vous ? Les falaises sont abruptes, et qui peut les escalader ? Et il n'y a pas d'autre chemin.

Thésée posa la main sur le mois du vieillard et dit :

— Il n'y a pas lieu de fuir. Et il se retourna pour descendre le col.

— Ne lui dis pas que je t'ai prévenu, sinon il me tuera d'une mort funeste. Le vieillard le poursuivit en hurlant dans le vallon, mais Thésée continua à avancer dans sa colère. »

Il se dit : « Ce pays est mal gouverné. Quand aurai-je fini de le débarrasser de ses monstres ? » Comme il parlait ainsi, Procruste montait la colline, et tous les marchands avec lui, souriant et parlant gaiement. Voyant Thésée, il s'écria :

« Ah ! Jeune homme, t'ai-je fait attendre trop longtemps ?

Thésée répondit :

— L'homme qui étend ses hôtes sur un lit et leur arrache les mains et les pieds, que lui arrivera-t-il quand le droit sera respecté dans tout le pays ?

Alors Procruste changea de visage, ses joues devinrent vertes comme un lézard, et il chercha précipitamment son épée. Mais Thésée bondit sur lui et s'écria :

— Est-ce vrai, mon hôte, ou est-ce faux ? »

Il serra Procruste par la taille et le coude, de sorte qu'il ne put dégainer son épée. Procruste ne répondit pas un mot. Thésée l'écarta de lui et leva sa terrible massue.

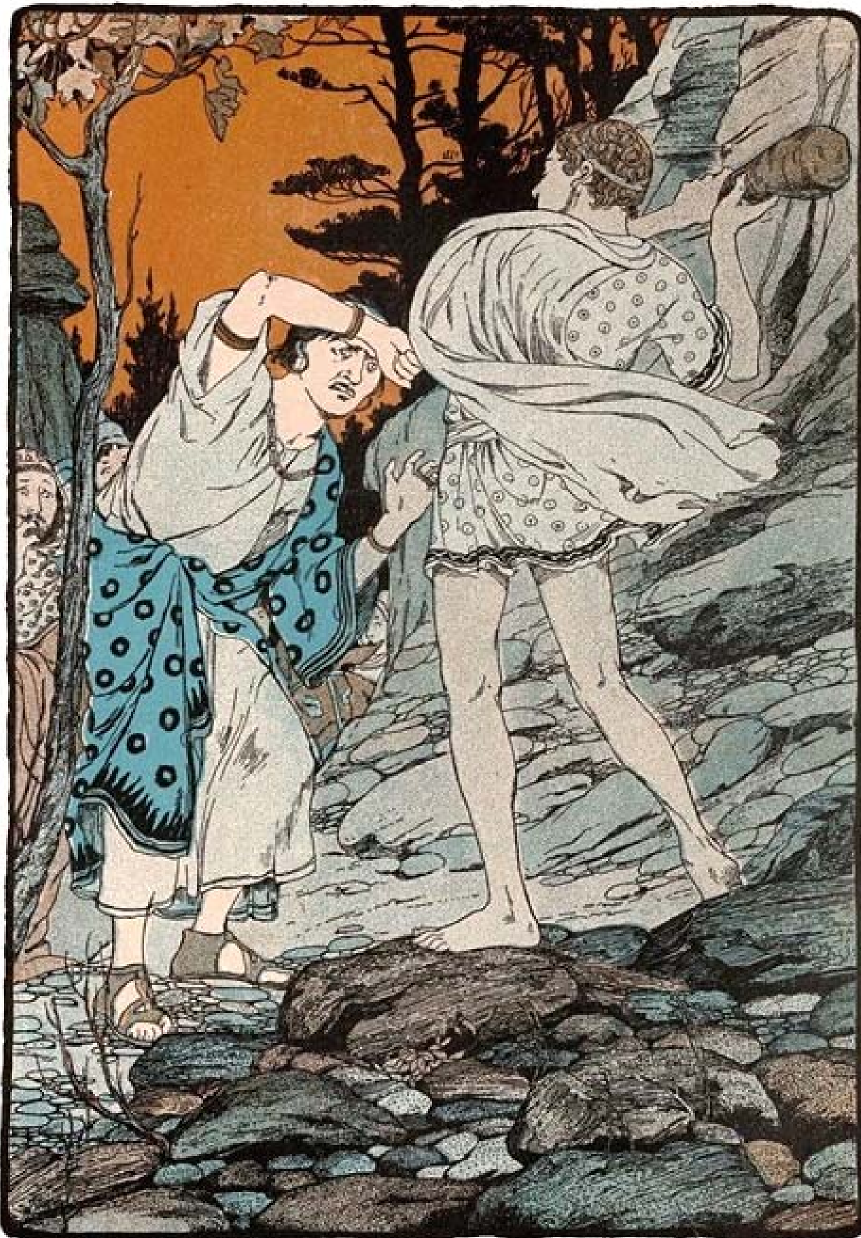


Illustration de Maud Hunt Squire

Avant que Procruste eût pu le frapper, il l'avait frappé et l'avait fait tomber à terre. Il le frappa de nouveau, et son âme mauvaise s'enfuit, et descendit dans l'Hadès en grinçant, comme une chauve-souris dans l'obscurité d'une caverne.

Thésée le dépouilla de ses ornements d'or, monta chez lui, et y trouva des richesses et des trésors qu'il avait dérobés aux passants. Il appela les habitants du pays, que Procruste avait dépouillés depuis longtemps, partagea le butin entre eux, et s'éloigna en descendant les montagnes.

Il descendit les vallons du Parnès, à travers le brouillard, les nuages et la pluie, sur les pentes des chênes, des lentisques, des arbousiers et des lauriers odorants, jusqu'à ce qu'il arrive à la vallée de Céphise, à l'agréable ville d'Aphidna, et à la demeure des héros Phytalides, qui habitaient sous un orme puissant.

Là, on lui construisit un autel, on lui fit prendre un bain dans le Céphise, on lui offrit un bélier d'un an, on le purifia du sang de Sinis, et on le renvoya en paix.

Il descendit la vallée par Acharna et par le torrent aux flots argentés, tandis que tout le peuple le bénissait, car la renommée de ses exploits s'était répandue, jusqu'à ce qu'il aperçût la plaine d'Athènes et la colline où habite Athénée.

Thésée traversa Athènes, et tout le peuple accourut pour le voir, car sa renommée l'avait précédé et tout le monde connaissait ses exploits. Tous s'écriaient : « Voici le héros qui a tué Sinis et Phaïa, la truie sauvage de Crommyon, qui a vaincu Cércyon à la lutte, et qui a tué Procruste, l'impitoyable ». Mais Thésée avançait tristement et résolument, car son cœur languissait après son père, et il se disait : « Comment le délivrer de ces sangsues qui sucent son sang ? ».

Il monta les escaliers sacrés et entra dans l'Acropole, où se trouvait le palais d'Égée. Il entra dans la salle d'Égée, s'arrêta sur le seuil et regarda autour de lui. Et là, il vit ses cousins assis autour de la table pour boire du vin : beaucoup de fils de Pallas, mais pas d'Égée parmi eux. Ils étaient assis, festoyaient, riaient et faisaient circuler la coupe de vin, tandis que les harpistes harponnaient, que les esclaves chantaient et que les acrobates montraient leurs tours.

Les fils de Pallas riaient à gorge déployée, et la coupe de vin tournait vite. Mais Thésée fronçait les sourcils et disait tout bas : « Il n'est pas étonnant que le pays soit rempli de brigands, quand ce sont des gens comme eux qui font la loi ».

Les Pallantides[4] l'aperçurent et l'appelèrent, à moitié ivre de vin : « Bonjour, grand étranger à la porte, que veux-tu faire aujourd'hui ?

— Je suis venu ici pour demander l'hospitalité.

— Alors prenez-la, et soyez le bienvenu. Tu as l'air d'un héros et d'un guerrier audacieux, et nous aimons que de tels hommes boivent avec nous.

— Je ne vous demande pas l'hospitalité. Je la demande au roi Égée, le maître de cette maison.

À ces mots, certains grognèrent, d'autres rirent et crièrent :

— Eh ! Nous sommes tous maîtres ici.

— Alors je suis maître autant que vous tous, dit Thésée, et il passa devant la table, dans le hall, et regarda autour de lui pour chercher Égée, mais il n'était nulle part. »

Les Pallantides le regardèrent, puis se regardèrent les uns les autres, et chacun chuchota à son voisin : « C'est un homme de tête, on devrait le pousser dehors à la porte. » Mais son voisin murmurait à son tour : « Il a les épaules larges. Voulez-vous vous lever pour le mettre dehors ? » Tous restèrent donc assis, sans bouger.

Thésée appela les serviteurs et leur dit : « Allez dire au roi Égée, votre maître, que Thésée de Troézène est ici, et qu'il demande à être son hôte un moment. »

Un serviteur courut l'annoncer à Égée, qui était assis dans sa chambre, près de Médée, la sombre sorcière, dont il surveillait les yeux et les mains. Lorsque Égée entendit parler de Troézène, il devint de nouveau pâle et rouge, et se leva de son siège en tremblant, tandis que Médée le surveillait comme un serpent.

« Qu'est-ce que Troézène pour toi ? demanda-t-elle.

Mais il s'empressa de répondre :

[4] Les Pallantides sont les cinquante fils de Pallas. Ils sont les neveux d'Egée et les cousins de Thésée.

— Ne sais-tu pas qui est ce Thésée ? Le héros qui a débarrassé le pays de tous les monstres. Mais je n'ai jamais entendu dire qu'il venait de Troézène. Il faut que je sorte et que je l'accueille. »

Égée sortit donc dans la salle, et lorsque Thésée le vit, son cœur bondit dans sa bouche, et il eut envie de se jeter à son cou pour l'accueillir, mais il se maîtrisa, et se dit en lui-même : « Mon père ne veut peut-être pas de moi, après tout. Je le mettrai à l'épreuve avant de me découvrir moi-même »

Il s'inclina devant Égée et dit : « J'ai délivré le royaume du roi de nombreux monstres. C'est pourquoi je viens demander une récompense au roi.

Le vieil Égée le regarda et l'aima, plus qu'aurait pu le faire un cœur bienveillant. Mais il ne fit que soupirer, et dit :

— Je ne puis rien te donner qui soit digne de toi, noble garçon, car tu n'es pas un mortel, ou du moins pas un fils de mortel.

Tout ce que je demande, dit Thésée, c'est de manger et de boire à ta table.

— C'est ce que je peux te donner, si du moins je suis maître dans ma propre maison, dit Égée en montrant la table pleine de victuailles. »

Thésée s'assit et mangea tant et si bien que toute la compagnie s'émerveillait de lui, mais il gardait toujours sa massue à côté de lui. Médée, la sombre sorcière, l'observait depuis tout ce temps. Elle vit comment Égée devint rouge et pâle lorsque le jeune homme dit qu'il venait de Troézène. Elle vit aussi comment son cœur s'ouvrit à Thésée, et comment celui-ci se comporta devant tous les fils de Pallas, comme un lion au milieu d'une meute de maudits. Elle se dit alors : « Ce jeune homme sera le maître ici. Peut-être est-il déjà plus proche d'Égée qu'on ne le croit. Au moins, les Pallantides n'auront aucune chance aux côtés d'un tel homme. »

Puis elle retourna dans sa chambre, tandis que Thésée mangeait et buvait, et que tous les serviteurs murmuraient : « Voilà donc l'homme qui a tué les monstres ! Que son aspect est noble, que sa taille est imposante ! Ah ! S'il était le fils de notre maître ! »

Médée s'avança, parée de tous ses bijoux et de ses riches robes orientales, plus belle que le jour, de sorte que tous les convives ne pouvaient regarder autre chose. Elle

tenait dans sa main droite une coupe d'or et dans sa main gauche un flacon d'or. Elle s'approcha de Thésée et lui parla d'une voix douce, suave et pleine de charme :

« Salut au héros, au conquérant, à l'invaincu, au destructeur de tous les maux ! Bois, héros, à ma coupe enchantée, qui donne le repos après chaque labeur, qui guérit toutes les blessures, et qui répand une vie nouvelle dans les veines. Bois à ma coupe, car elle contient le vin de l'Orient et Népenthès, le réconfort des Immortels.

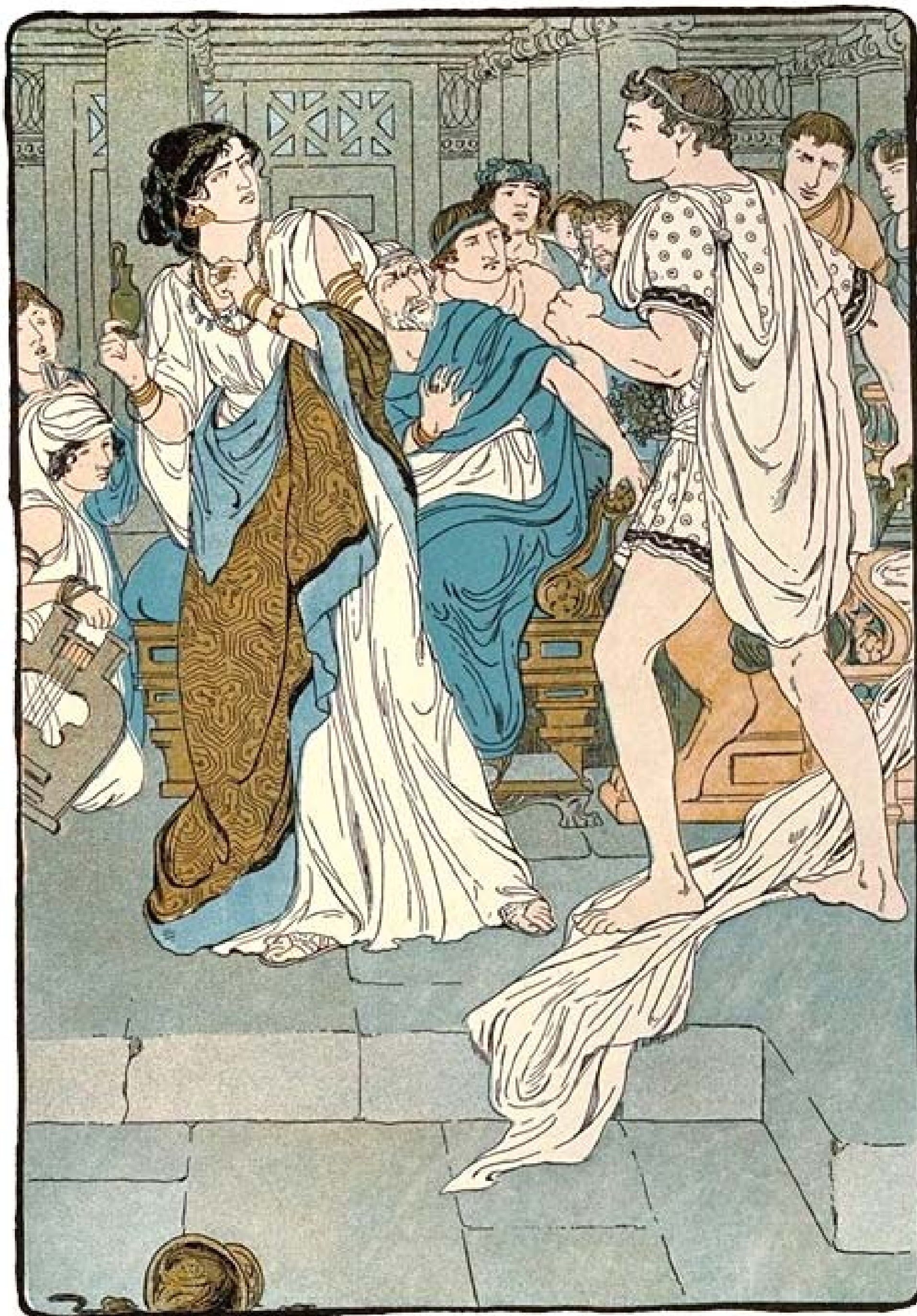


Illustration de Maud Hunt Squire

Tout en parlant, elle versa la fiole dans la coupe, et le parfum du vin se répandit dans la salle, comme celui du thym et des roses. Thésée leva les yeux vers son beau visage et vers ses yeux sombres et profonds. Et comme il regardait, il recula et frémit, car ils étaient secs comme les yeux d'un serpent. Il se leva et dit :

— Le vin est riche et parfumé, et la vigneronne aussi belle que les Immortels. Mais qu'elle boive d'abord elle-même dans la coupe, afin que le vin soit d'autant plus doux qu'il vient de ses lèvres.

Médée pâlit et balbutia :

— Pardonne-moi, beau héros, mais je suis malade et je n'ose pas boire de vin.

Thésée la regarda de nouveau dans les yeux, et s'écria :

— Tu boiras dans cette coupe, ou tu mourras. Et il leva sa massue d'airain, sous le regard effaré de tous les convives. »

Médée poussa un cri d'effroi, jeta la coupe à terre et s'enfuit. Là où le vin coulait sur le marbre, la pierre bouillonnait, s'effritait et sifflait sous l'effet du venin féroce du courant d'air. Mais Médée appela son char de dragon, s'y élança et s'enfuit dans les airs, sur terre et sur mer, et personne ne la revit plus.

Égée s'écria : « Qu'as-tu fait ?

Thésée montra la pierre :

— J'ai débarrassé le pays d'un enchantement, je vais maintenant le débarrasser d'un autre ».

Il s'approcha d'Égée, tira de son sein l'épée et les sandales, et prononça les paroles que sa mère lui avait dites.

Égée recula d'un pas et regarda le jeune homme jusqu'à ce que ses yeux s'obscurcissent, puis il se jeta à son cou et pleura, et Thésée pleura à son cou, jusqu'à ce qu'ils n'aient plus la force de pleurer davantage. Alors Égée se tourna vers tout le peuple et s'écria :

« Voici mon fils, enfants de Cécrops, un homme meilleur que son père ne l'avait été avant lui ».

Qui donc devenu fou, si ce n'est les Pallantides, alors qu'ils l'avaient déjà été bien assez auparavant ? L'un d'eux s'écria : « Faudra-t-il faire place à un parvenu, à un prétendant, qui vient on ne sait d'où ?

Et un autre :

— S'il est un, nous sommes plus qu'un, et le plus fort peut se défendre ».

Les uns criaient l'un, les autres l'autre, car ils étaient brûlants et ivres de vin. Mais tous, saisissant sur le mur les épées et les lances qui étaient suspendues, s'élançaient vers Thésée, et celui-ci s'élançait vers eux.

Il s'écria : « Allez en paix, si vous le voulez, mes cousins. Sinon, que votre sang retombe sur vos têtes ! Ils se précipitèrent sur lui, puis s'arrêtèrent court et l'injurièrent, comme les écureuils s'arrêtent et aboient lorsqu'ils réveillent un lion de sa tanière.

Mais l'un d'eux lança de l'arrière-garde une lance qui passa près de la tête de Thésée. Celui-ci s'élança alors, et le combat commença. Ceux qui restaient s'enfuirent dans la ville, où le peuple se jeta sur eux et les chassa, jusqu'à ce que Thésée restât seul dans le palais, avec Égée, son nouveau père. Avant la tombée de la nuit, toute la ville se rassembla avec des victimes, des danses et des chants. Ils offrirent des sacrifices à Athénée et se réjouirent toute la nuit, car leur roi avait trouvé un fils noble et un héritier pour sa maison royale.

Thésée passa tout l'hiver auprès de son père. Mais à l'approche de l'équinoxe de printemps, tous les Athéniens devinrent tristes et silencieux. Thésée s'en aperçut et en demanda la raison, mais personne ne voulut lui répondre un mot. Il alla trouver son père et l'interrogea, mais Égée détourna le visage et pleura. Mais Égée détourna le visage et pleura : « Mon fils, ne demande pas à l'avance les maux qui doivent arriver. Il suffit de les affronter quand ils arrivent. »

Au moment de l'équinoxe de printemps, un héraut[5] vint à Athènes, se présenta sur le marché et s'écria : « Peuple et roi d'Athènes, où est le tribut annuel ? Une grande plainte s'éleva dans toute la ville.

---

[5] En Grèce et à Rome, messager chargé de porter les ordres du prince, de faire les annonces dans les assemblées et de déclarer la guerre.

Thésée s'approcha du héraut et s'écria :

— Qui es-tu, face de chien, pour oser exiger ici un tribut ? Si je ne respectais pas ton bâton de héraut, je t'assommerais avec cette massue.

Le héraut répondit fièrement, car c'était un homme grave et ancien.

— Je ne suis pas un chien ni un effronté, mais j'obéis aux ordres de mon maître, Minos, le roi de la Crète cent fois centenaire, le plus sage de tous les rois de la terre. Et tu es sûrement un étranger ici, sinon tu saurais pourquoi je viens, et que je viens de plein droit.

— Je suis un étranger. Dis-moi donc pourquoi tu es venu.

— Pour aller chercher le tribut que le roi Égée a promis à Minos et qu'il a confirmé par un serment. En effet, Minos, furieux du meurtre de son fils, a conquis tout ce pays et Mégare, qui se trouve à l'est, lorsqu'il est arrivé ici avec une grande flotte de navires. En effet, son fils Androgée était venu ici pour les jeux Panathénaïques, et il avait vaincu tous les Grecs dans les sports, si bien que le peuple l'avait honoré comme un héros. Voyant sa vaillance, Égée l'envia et craignit qu'il ne se joigne aux fils de Pallas pour lui ravir le sceptre. Il complota donc contre sa vie et le tua sauvagement, sans que l'on sache où ni comment. Certains affirment qu'il l'a égaré près d'Oinoi, sur la route qui mène à Thèbes, et d'autres qu'il l'a envoyé contre le taureau de Marathon, afin que la bête le tue. Mais Égée dit que les jeunes gens le tuèrent par envie, parce qu'il les avait vaincus aux jeux. Minos vint ici et le vengea, et il ne voulut pas partir avant que ce pays ne lui eût promis un tribut – sept jeunes gens et sept jeunes filles chaque année, qui m'accompagnent sur un navire à voile noire, jusqu'à ce qu'ils arrivent à la Crète cent fois centenaire – .

Thésée serra les dents et dit :

— Si tu n'étais pas héraut, je te tuerais pour avoir dit de telles choses de mon père, mais j'irai le trouver, et je saurai la vérité.

Il alla vers son père et l'interrogea. Mais celui-ci détourna la tête, pleura et dit :

— Le sang a été répandu injustement dans le pays, et c'est par le sang qu'il est vengé. Ne brise pas mon cœur par des questions, il me suffit d'endurer en silence.

Thésée gémit intérieurement, et dit :

— J'irai moi-même avec ces jeunes gens et ces jeunes filles, et je tuerai Minos sur son trône.

Égée poussa un cri et s'écria :

— Tu ne partiras pas, mon fils, la lumière de ma vieillesse, vers qui je me tourne pour gouverner ce peuple après ma mort et mon départ. Tu n'iras pas mourir horriblement, comme meurent ces jeunes gens et ces jeunes filles, car Minos les précipite dans le labyrinthe que Dédale a construit pour lui au milieu des rochers, Dédale le renégat, le maudit, le fléau de sa terre natale. De ce labyrinthe, personne ne peut s'échapper, empêtré dans ses méandres, avant de rencontrer le Minotaure, le monstre qui se nourrit de la chair des hommes. Là, il les dévore atrocement, et ils ne revoient plus jamais cette terre ».

Thésée devint tout rouge, ses oreilles picotèrent et son cœur battit fort dans son sein. Il resta un moment debout, comme un grand pilier de pierre sur les falaises au-dessus de la tombe d'un héros, et enfin il parla.

« C'est pourquoi j'irai avec eux et je tuerai la bête maudite. N'ai-je pas tué tous les malfaiteurs et tous les monstres pour libérer ce pays ? Où sont Périphétès, Sinis, Cércyon et Phaïa, la truie sauvage ? Où sont les cinquante fils de Pallas ? Ce Minotaure suivra le chemin qu'ils ont suivi, et Minos lui-même, s'il ose s'opposer à moi.

— Mais comment le tueras-tu, mon fils ? Tu devras abandonner ta massue et ton armure, et te jeter sur le monstre, nu et sans défense, comme les autres.

Thésée répondit :

— N'y a-t-il pas de pierres dans ce labyrinthe, et n'ai-je pas des poings et des dents ? N'ai-je pas eu besoin de ma massue pour tuer Cércyon, la terreur de tous les mortels ?

Égée s'agrippa à ses genoux, mais il ne voulut pas l'écouter. Finalement, il le laissa partir en pleurant amèrement et ne dit :

— Promets-moi seulement ceci, si tu reviens en paix, bien que cela ne soit guère possible : enlève la voile noire du navire – car je la guetterai toute la journée sur les falaises –, et hisse à la place une voile blanche, afin que je puisse savoir de loin que tu es en sécurité. »

Thésée promit, sortit et se rendit sur la place du marché où se tenait le héraut, tandis qu'on tirait au sort les jeunes gens et les jeunes filles qui devaient s'embarquer dans ce triste équipage. Le peuple se lamentait et pleurait, tandis que le sort tombait sur tel ou tel. Mais Thésée s'avança au milieu et s'écria : « Voici un jeune homme qui n'a pas besoin d'être tiré au sort. Je serai moi-même l'un des sept.

Le héraut s'étonna :

— Beau jeune homme, sais-tu où tu vas ?.

Thésée répondit :

— Je le sais. Descendons vers le navire aux voiles noires.

Ils descendirent donc vers le navire aux voiles noires, sept jeunes filles et sept jeunes gens, Thésée devant eux, et le peuple qui les suivait se lamentait. Thésée murmura à ses compagnons : "Gardez espoir, car le monstre n'est pas immortel. Où sont Périphétès, Sinis, Sciron, et tous ceux que j'ai tués ? Leurs cœurs se consolèrent un peu, mais ils pleurèrent en montant à bord, et les falaises de Sunium retentirent, ainsi que toutes les îles de la mer Égée, de la voix de leurs lamentations, tandis qu'ils voguaient vers leur mort en Crète.

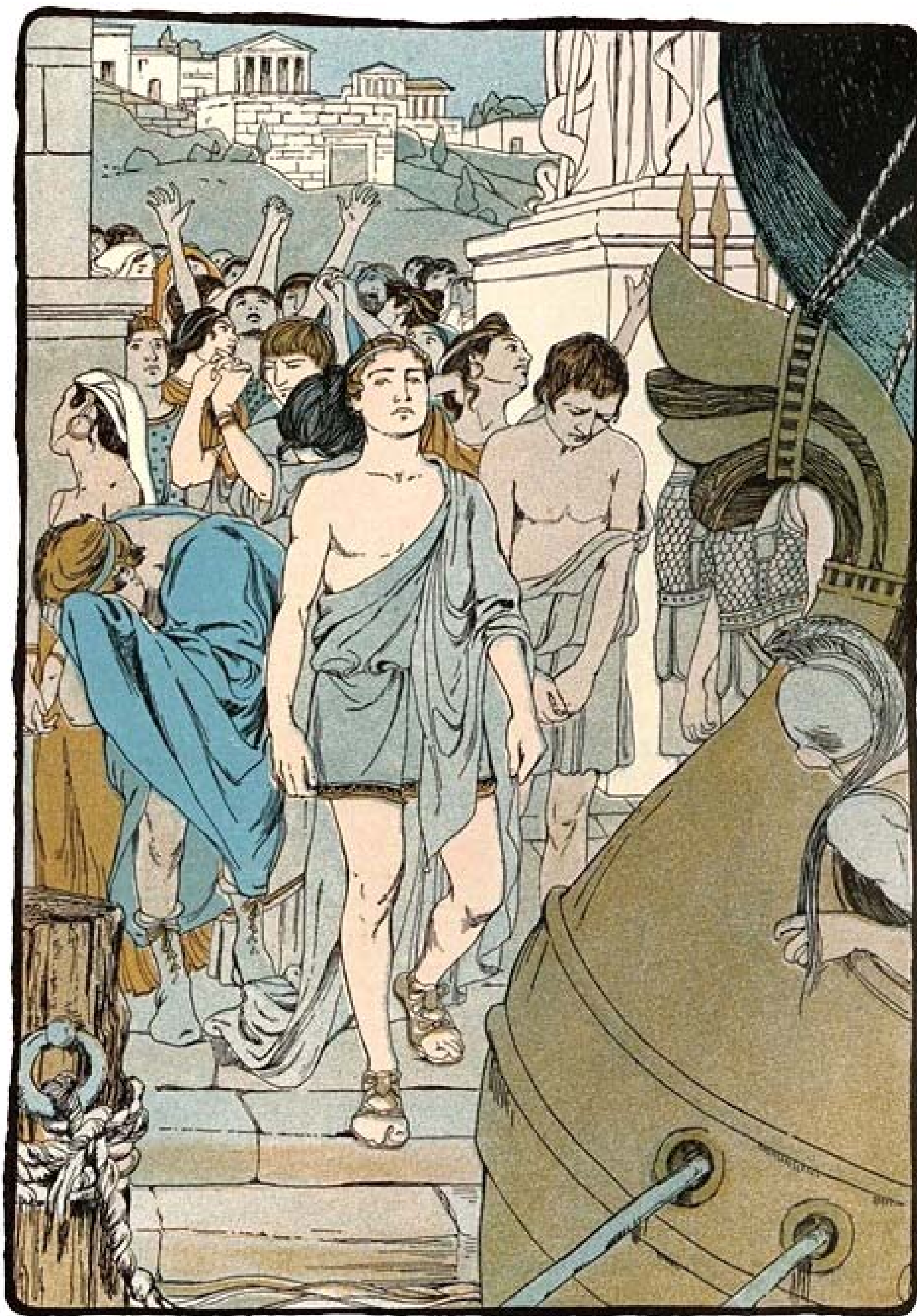


Illustration de Maud Hunt Squire

3. Thésée combat le Minotaure

Ils arrivèrent enfin en Crète, à Knossos, sous les sommets de l'Ida, et dans le palais du grand roi Minos, à qui Zeus lui-même enseignait les lois. Il fut le plus sage de tous les rois mortels, et il conquit toutes les îles de la mer Égée. Ses navires étaient aussi nombreux que les mouettes, et son palais ressemblait à une colline de marbre. Il était assis entre les colonnes de la salle, sur son trône d'or battu, et autour de lui se tenaient les statues parlantes que Dédale avait fabriquées grâce à son habileté. Dédale était le plus habile de tous les Athéniens. C'est lui qui, le premier, inventa le fil à plomb, la tarière, la colle et tant d'autres outils pour travailler le bois. Mais Perdix, son neveu, le surpassa, car il fut le premier à inventer la scie et ses dents, en s'inspirant de l'arête dorsale d'un poisson. Il inventa aussi le ciseau, le compas et le tour de potier, qui sert à mouler l'argile. Dédale l'envia et le précipita du haut du temple d'Athénée, mais la déesse le plaignit – car elle aime les sages – et le changea en une perdrix qui voltige éternellement sur les collines. Dédale s'enfuit en Crète, auprès de Minos, et travailla pour lui pendant de nombreuses années, jusqu'à ce qu'il commette une action honteuse, à la suite de laquelle le soleil cacha son visage dans les hauteurs.

Il s'enfuit alors pour échapper à la colère de Minos, après s'être fabriqué, avec son fils Icare, des ailes de plumes qu'il fixa avec de la cire. Ils survolèrent la mer en direction de la Sicile, mais Icare s'approcha trop près du soleil, la cire de ses ailes fondit et il tomba dans la mer Intercarienne. Dédale arriva sain et sauf en Sicile, où il accomplit de nombreuses merveilles : il construisit pour le roi Cocalos un réservoir d'où partait un grand fleuve qui arrosait tout le pays, ainsi qu'un château et un trésor sur une montagne que les géants eux-mêmes n'auraient pas pu prendre d'assaut. À Sélino, il prit la vapeur qui s'échappait des feux de l'Étna et en fit un bain de vapeur chaude pour guérir les douleurs des mortels. Il fit un nid d'abeilles en or, dans lequel les abeilles venaient entreposer leur miel. En Égypte, il fit l'avant-corps du temple d'Héphaisto à Memphis, et une statue de lui-même à l'intérieur, et bien d'autres merveilles. Pour Minos, il fit des

statues qui parlaient et bougeaient, le temple de Britomartis et la salle de danse d'Ariane, qu'il sculpta dans une belle pierre blanche. Il travailla pour Iolas en Sardaigne et dans bien d'autres pays encore, errant sans cesse grâce à sa ruse, mal aimé et maudit par les hommes.

Thésée se présenta devant Minos, et ils se regardèrent en face. Minos ordonna qu'on mette les sept jeunes gens en prison et qu'on les jette au monstre l'un après l'autre, afin que la mort d'Androgée soit vengée. Alors Thésée s'écria :

« Un bienfait, ô Minos ! Que je sois le premier à être jeté à la bête. Car c'est pour cela que je suis venu ici, de mon plein gré, et non par tirage au sort.



Illustration de George Soper

— Qui es-tu donc, jeune homme courageux ?

— Je suis le fils de celui que, de tous les hommes, tu détestes le plus, Égée, roi d'Athènes, et je suis venu ici pour mettre fin à cette affaire.

Minos réfléchit un moment, le regardant fixement, et il pensa : « Le jeune homme veut expier par sa propre mort le péché de son père ».

— Retourne en paix, mon fils. C'est dommage que quelqu'un d'aussi courageux meure.

Mais Thésée dit :

— J'ai juré de ne pas repartir avant d'avoir vu le monstre face à face.

Minos fronça les sourcils et dit :

— Alors, tu le verras. Emmenez le fou ».

Et ils emmenèrent Thésée dans la prison, avec les autres jeunes gens et jeunes filles. Ariane, la fille de Minos, le vit en sortant de sa salle de pierre blanche. Elle l'aima pour son courage et sa majesté, et se dit : « Honteux qu'un tel jeune homme meure ! » Le soir, elle descendit à la prison et lui raconta tout ce qu'elle avait sur le cœur, et lui dit :

« Fuyez immédiatement vers votre navire, car j'ai soudoyé les gardes devant la porte. Fuis, toi et tous tes amis, et retourne en paix en Grèce, et emmène-moi, emmène-moi avec toi, car je n'oserai pas rester après ton départ, car mon père me tuera misérablement s'il sait ce que j'ai fait.

Thésée resta longtemps silencieux, car il était étonné et confondu par sa beauté. Mais enfin il dit :

— Je ne pourrai rentrer en paix chez moi que lorsque j'aurai vu et tué ce Minotaure, que j'aurai vengé la mort des jeunes gens et des jeunes filles, et que j'aurai mis fin aux terreurs de mon pays.

— Et tu tueras le Minotaure ? Comment ?

— Je n'en sais rien et cela m'est égal, mais il doit être fort s'il est trop fort pour moi.

Elle l'aima encore plus et lui dit :

— Mais quand tu l'auras tué, comment trouveras-tu le chemin du labyrinthe ?

— Je n'en sais rien, et cela m'est égal, mais ce doit être un chemin étrange, si je ne le trouve pas avant d'avoir dévoré la carcasse du monstre.

Elle l'aima d'autant plus et lui dit :

— Beau jeune homme, tu es trop audacieux. Mais je peux t'aider, aussi faible que je sois. Je te donnerai une épée, avec laquelle tu pourras peut-être tuer la bête, et un fil, grâce auquel tu pourras peut-être retrouver ton chemin. Promets-moi seulement que si tu t'échappes sain et sauf, tu m'emmèneras avec toi en Grèce, car mon père me tuera certainement s'il sait ce que j'ai fait.

Thésée rit et dit :

— Ne suis-je pas assez en sécurité maintenant ? »

Il cacha l'épée dans son sein, et roula l'indice dans sa main. Puis il jura à Ariane, se prosterna devant elle, et lui baisa les mains et les pieds. Elle pleura longtemps sur lui, et s'en alla. Thésée se coucha et dormit doucement.

Le soir venu, les gardes entrèrent et l'emmenèrent dans le labyrinthe. Il s'enfonça dans ce gouffre lugubre, par des sentiers sinueux entre les rochers, sous des cavernes, des arches, des galeries, et par-dessus des monceaux de pierres éboulées. Il tourna à gauche et à droite, monta et descendit jusqu'à en avoir le vertige, tout en conservant son indice. En effet, en entrant, il l'avait attaché à une pierre et l'avait laissé se dérouler de sa main au fur et à mesure qu'il avançait, et il le garda jusqu'à ce qu'il rencontre le Minotaure, dans un gouffre étroit, entre des falaises noires.

Lorsqu'il le vit, il s'arrêta un moment, car il n'avait jamais vu une bête aussi étrange. Son corps était celui d'un homme, mais sa tête était celle d'un taureau. Ses dents étaient celles d'un lion, et c'est avec elles qu'il déchiquetait sa proie.

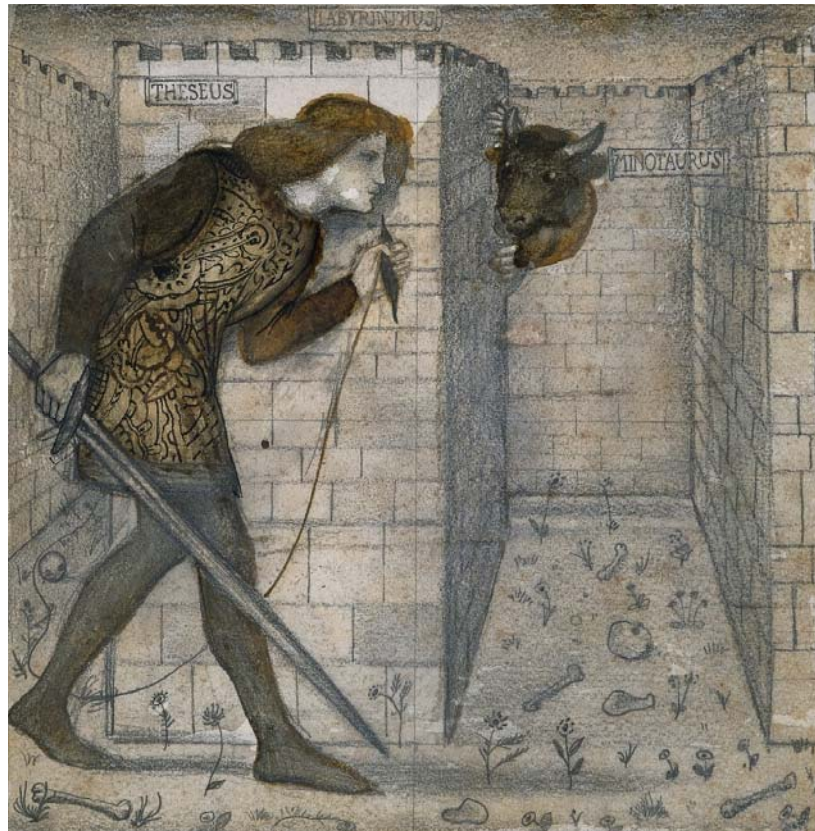


Illustration d'Edward Burne Jones

Quand il vit Thésée, il poussa un rugissement, baissa la tête et se précipita sur lui. Mais Thésée s'écarta agilement, et, en passant, lui coupa le genou, et, avant qu'il eût pu tourner dans l'étroit sentier, il le suivit, et le poignarda encore et encore par derrière, jusqu'à ce que le monstre s'enfuît en poussant des mugissements sauvages, car il n'avait jamais senti de blessure auparavant. Thésée le suivit à toute vitesse, tenant dans sa main gauche l'indice du fil.

Puis, de caverne en caverne, sous les sombres nervures de la pierre sonore, dans les vallons accidentés et les lits des torrents, parmi les racines sans soleil de l'Ida, et jusqu'au bord des neiges éternelles, ils allèrent, le chasseur et le chassé, tandis que les collines mugissaient au son des mugissements du monstre.

Enfin, Thésée s'approcha du Minotaure, qui gisait haletant sur une dalle dans la neige. Il l'attrapa par les cornes, lui fit reculer la tête et lui enfonça son épée tranchante dans la gorge.



Illustration de George Soper



Illustration de George Soper



Illustration de Josiah Wood Whymper

Puis il se détourna et s’en retourna en boitant et fatigué, se frayant un chemin à l’aide d’un fil, jusqu’à ce qu’il arrive à l’entrée de ce lieu sinistre et qu’il voie qui l’attendait, et qui n’était autre qu’Ariane !

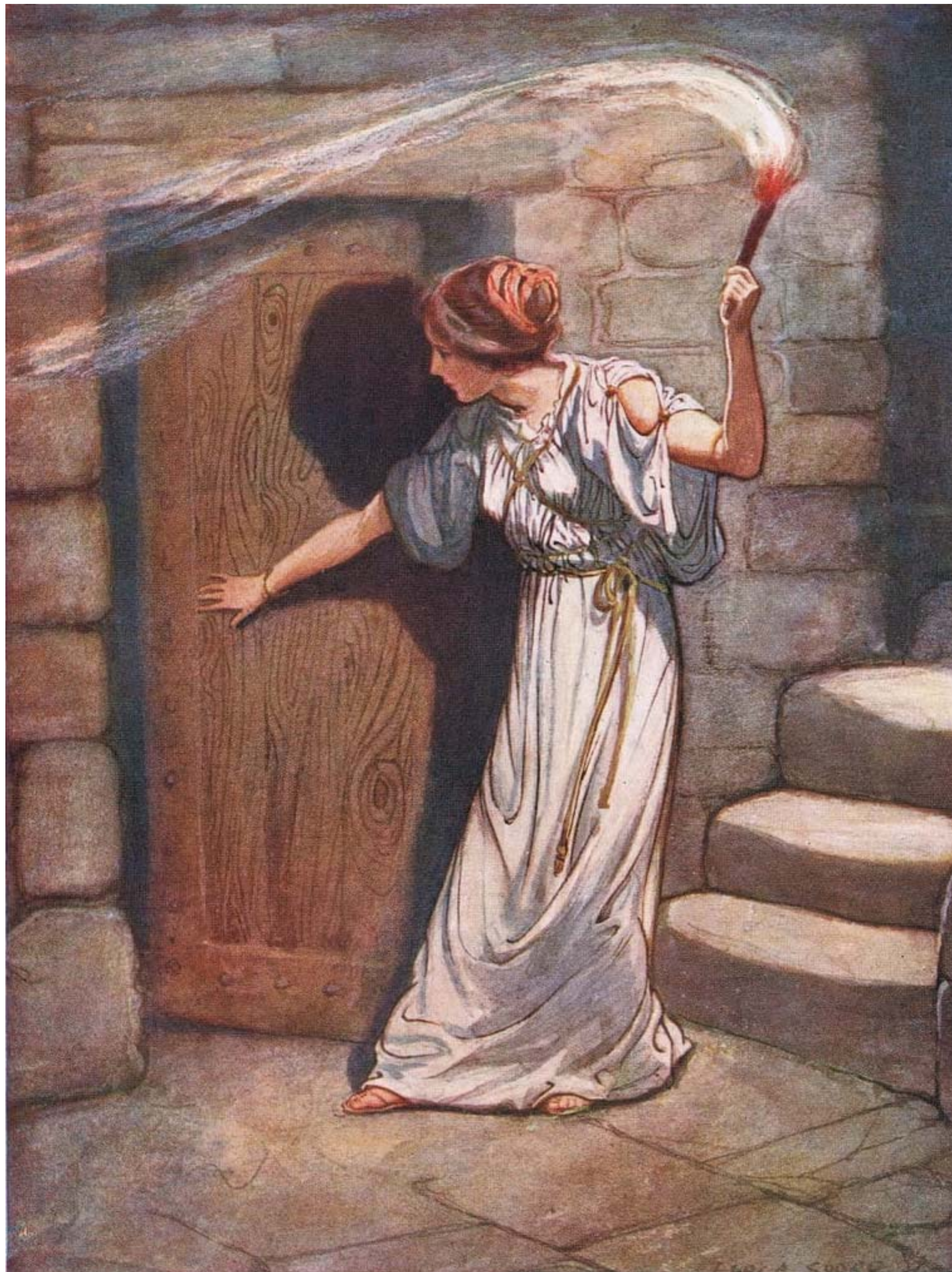


Illustration de George Soper

Il murmura : « C'est fait ! » et lui montra l'épée. Elle posa le doigt sur ses lèvres, le conduisit à la prison, ouvrit les portes et libéra tous les prisonniers, tandis que les gardes dormaient lourdement, car elle les avait réduits au silence avec du vin.

Ils s'enfuirent ensemble vers leur navire, montèrent à bord et hissèrent les voiles. La nuit était sombre autour d'eux, ils traversèrent les navires de Minos et arrivèrent sains et saufs à Naxos, où Ariane devint l'épouse de Thésée.

4. Son orgueil provoque la chute de Thésée

Mais la belle Ariane n'est jamais venue à Athènes avec son mari. Certains disent que Thésée l'a laissée endormie sur l'île de Naxos, dans les Cyclades, et que Dionysos, le roi des vins, l'a trouvée et l'a emportée dans le ciel, comme vous le verrez un jour sur un tableau du vieux Titien, l'un des tableaux les plus glorieux de la terre. Certains disent que Dionysos chassa Thésée et lui enleva Ariane par la force, mais quoi qu'il en soit, dans sa hâte ou dans son chagrin, Thésée oublia de hisser la voile blanche. Or, Égée, son père, était assis sur Sunium et observait jour après jour, et il tendait ses vieux yeux vers la mer pour voir le navire au loin. Lorsqu'il vit la voile noire, et non la blanche, il crut que Thésée était mort et, dans sa douleur, il tomba dans la mer et mourut. C'est pourquoi on l'appelle encore aujourd'hui l'Égée.

Thésée était roi d'Athènes. Il la protégeait et la gouvernait bien. Il tua le taureau de Marathon, qui avait tué Androgée, fils de Minos, et il repoussa les fameuses Amazones, femmes guerrières de l'Orient, qui, venues d'Asie, avaient conquis toute l'Hellas et s'étaient introduites dans Athènes. Thésée les arrêta, les vainquit et prit pour femme Hippolyte, leur reine. Il alla ensuite combattre les Lapithes et leur célèbre roi Pirithoos. Mais lorsque les deux héros se trouvèrent face à face, ils s'aimèrent, s'embrassèrent et devinrent de nobles amis, si bien que l'amitié de Thésée et de Pirithoos est encore aujourd'hui un proverbe. Il rassembla, disent les Athéniens, toutes les villes du pays et les réunit en un peuple fort, alors qu'auparavant elles étaient toutes séparées et faibles, et il fit beaucoup d'autres choses sages, si bien que son peuple l'honora après sa mort, pendant plusieurs centaines d'années, comme le père de sa liberté et de ses lois. Six cents ans après sa mort, lors de la célèbre bataille de Marathon, les hommes dirent qu'ils avaient vu le fantôme de Thésée, armé de sa puissante massue d'airain, se battant dans l'arène contre les envahisseurs perses, pour défendre le pays qu'il aimait. Vingt ans après Marathon, ses ossements furent retrouvés à Skyros, une île au-delà de la mer, et ils étaient plus gros que ceux d'un homme mortel. Les Athéniens les ramenèrent en

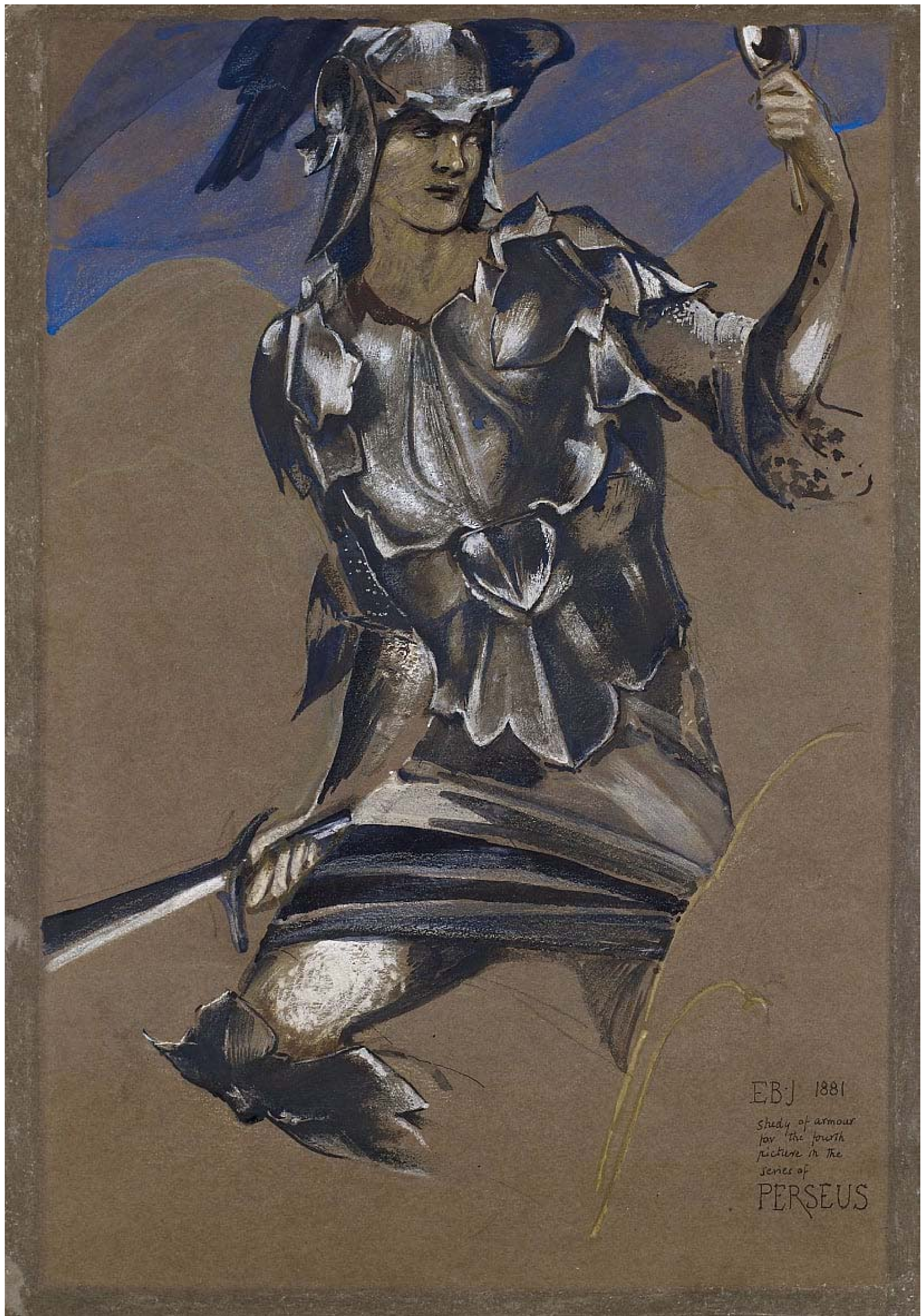
triomphe, et tout le peuple sortit pour les accueillir. Ils leur construisirent un temple magnifique, qu'ils ornèrent de sculptures et de peintures relatant les exploits de Thésée, des Centaures, des Lapithes et des Amazones, et dont les ruines subsistent encore aujourd'hui.

Mais pourquoi a-t-on trouvé ses os à Skyros ? Pourquoi n'est-il pas mort en paix à Athènes, et n'a-t-il pas dormi auprès de son père ? Parce qu'après son triomphe, il s'est enorgueilli et a violé les lois de Dieu et des hommes. Il a fait une chose pire que toutes les autres, qui l'a conduit au tombeau avec douleur. En effet, il descendit – on dit sous la terre – avec l'audacieux Pirithoos, son ami, pour l'aider à enlever Perséphone, la reine du monde d'en bas. Mais Pirithoos fut tué misérablement, dans les sombres royaumes de feu sous terre, et Thésée fut enchaîné à un rocher dans une douleur éternelle. Il resta là pendant des années, jusqu'à ce qu'Hercule, le puissant, descende pour ramener le chien à trois têtes qui siège à la porte de Pluton. Hercule le libéra de sa chaîne et le ramena à la lumière.

Mais lorsqu'il revint, son peuple l'avait oublié, et Castor et Polux, les fils du merveilleux Cygne, avaient envahi son pays et emmené sa mère Éthra comme esclave, pour se venger d'un grave préjudice.

Le beau pays d'Athènes fut dévasté, et un autre roi le gouverna, qui chassa honteusement Thésée, lequel s'enfuit de l'autre côté de la mer, à Skyros. Là, il vécut dans la tristesse, dans la maison du roi Lycomède, jusqu'à ce que Lycomède le tuât par traîtrise, et que tous ses travaux prissent fin.

Il en est toujours ainsi, mes enfants, et il en sera ainsi jusqu'à la fin. Chez ces anciens Grecs, et chez nous aussi, toute force et toute vertu viennent de Dieu. Mais si les hommes deviennent orgueilleux et obstinés, et s'ils font un mauvais usage des dons de Dieu, il les laisse suivre leur propre voie et tomber lamentablement, afin que la gloire lui revienne à lui seul. Que Dieu nous vienne en aide, qu'il nous donne la sagesse et le courage d'accomplir de nobles actions ! Mais que Dieu nous préserve de l'orgueil une fois que nous les avons accomplies, de peur que nous ne tombions et que nous ne soyons couverts de honte !


E.B.J 1881
study of armour
for the fourth
picture in the
series of
PERSEUS


ΑΡΓΩ